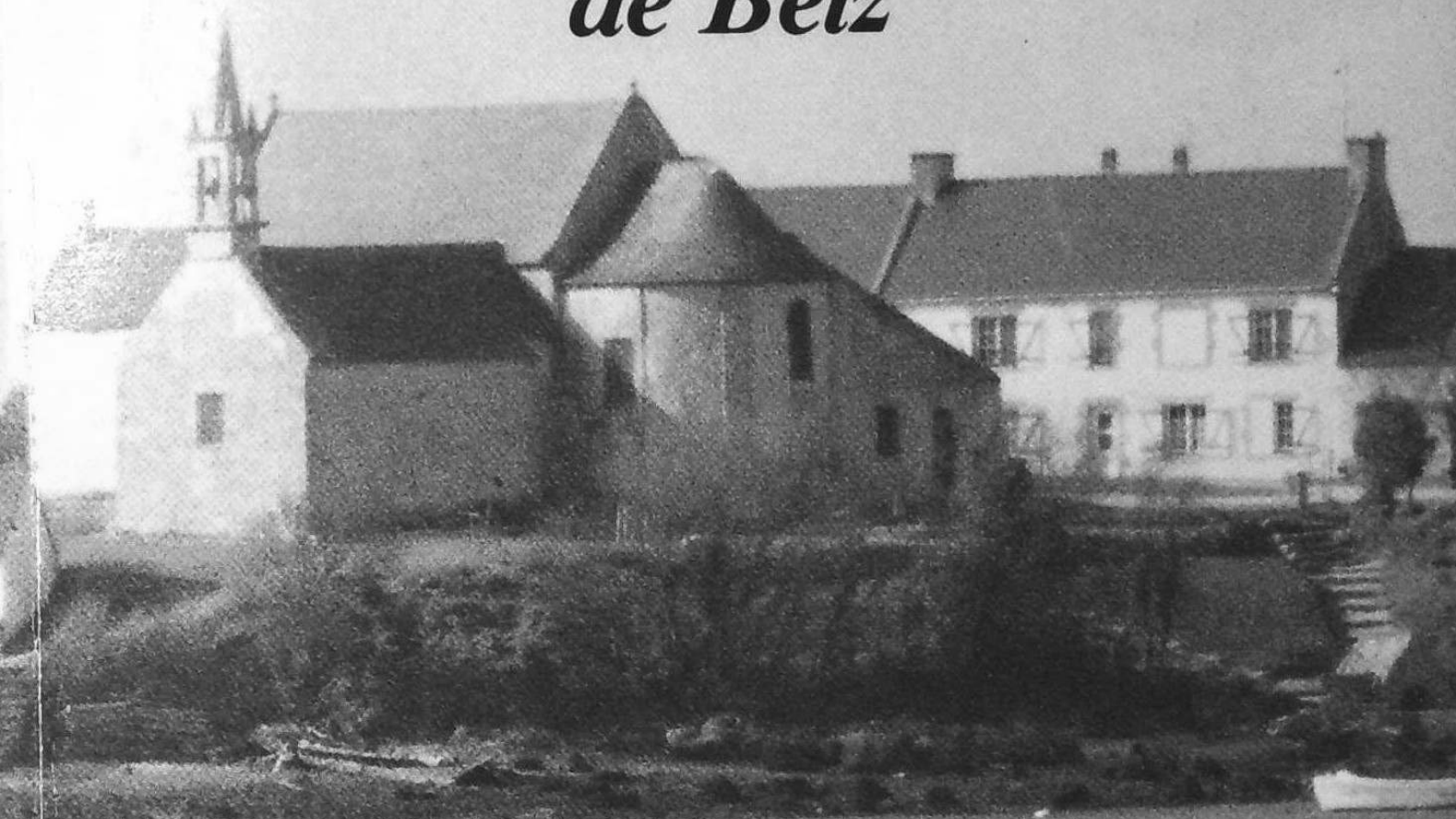


Joseph Danigo

*Eglises et Chapelles
du Doyenné
de Belz*



morbihan

Cahiers de l'UMIVEM

Automne-hiver

1984-1985

N^{os} 35-36

**Le Crédit Agricole du Morbihan
L'Association pour la Sauvegarde
des Objets d'Art Religieux du Morbihan
(A.S.O.A.R.M.)**

**La Conservation des Antiquités et Objets d'Art du Morbihan
L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan
(U.M.I.V.E.M.)**

**Breiz Santel
Le Conseil Général du Morbihan**

ont contribué à la publication de cet ouvrage.

Qu'est-ce que l'UMIVEM?

L'UMIVEM (Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan) filiale de la Fédération Nationale de Sauvegarde des Sites et Ensembles Monumentaux (FNASSEM), créée par Henry de Segogne, a été fondée en mars 1969, sous la présidence du Préfet du Morbihan.

L'UMIVEM groupe les associations qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la protection du patrimoine naturel, artistique, historique, du département.

Les animateurs de l'UMIVEM ne défendent pas le passé pour le passé mais souhaitent prouver que sens du présent et respect du passé ne sont pas incompatibles. D'accord avec les autorités ministérielles préoccupées particulièrement de l'environnement, ils estiment que les hommes d'aujourd'hui ont besoin de beauté et ils désirent à la fois préserver et mettre en valeur ce qui répond à ce besoin.

Du même auteur: Joseph Danigo

*Églises et chapelles du Pays de Baud
Églises et chapelles du Pays de Cléguérec
Églises et chapelles du Pays de Lanvaux
Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis - Groix*
sont disponibles à l'U.M.I.V.E.M., BP. 3, 56600 Lanester

U.M.I.V.E.M.
Bordlann - 56600 Lanester
Tél. 97.76.16.22

Présidente: Marie-Claire BORDE
Vice-Présidents: Loïc de KERHOR et Jean-Claude PIERRE

Cotisations 86: Étudiants: 50 F Membres actifs: 80 F
Membre bienfaiteur: 150 F et plus

EGLISES ET CHAPELLES DU DOYENNE DE BELZ

Joseph Danigo

*Eglises et Chapelles
du Doyenné
de Belz*

Du même auteur

- Sainte-Anne d'Auray, Lyon, 1949.
Saint-Gildas d'Auray, Lyon, 1974.
Églises et chapelles du Pays de Baud, Umivem et Cahier du Pays de Baud, 4^e trim, 1974.
Kernascléden, Châteaulin, 1976.
Églises du Morbihan, Paris, Art et Tourisme, 1976.
Le Faouët et ses chapelles, Châteaulin, 1978. Nouvelle édition, 1982.
Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980.
Églises et chapelles du Pays de Lanvaux, Vannes, 1983.
Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis, 1984

Cet ouvrage offre une lecture agréable et fort instructive. Vous découvrirez les particularités des églises et chapelles du pays de Belz décrites avec une précision frappante: le désir vous prend d'y aller voir. Vous ne serez pas déçus.

Car ceux qui entreprennent des randonnées artistiques le long des chemins qui les conduiront d'un monument à l'autre ne se laisseront pas. Ils s'émerveilleront à la vue des paysages si caractéristiques du Morbihan: le jeu de la lumière et des couleurs dans cette région où la terre et la mer se compénètrent est fascinant.

La rivière d'Étel forme avec la presqu'île de Saint-Cado un écrin dont la perle est la petite chapelle. Elle est connue au-delà de nos frontières. Quand on l'a vue une fois, on ne l'oublie plus. Et quand vous aurez lu ce livre du chanoine Danigo vous aurez envie de la revoir encore.

Tous les sites n'ont pas la même notoriété. Cependant même s'ils ne présentent pas le même intérêt, lorsque vous les visiterez vous prendrez plaisir partout à suivre les indications minutieuses qui vous guideront dans l'examen de l'architecture, de l'ornementation, de la statuaire...

Ces richesses de notre patrimoine ont failli disparaître en partie vers le début de ce siècle par négligence, par méconnaissance de leur valeur réelle. Il est étonnant de constater le soin apporté ces derniers temps non seulement par les municipalités et les services publics des monuments historiques pour leur sauvegarde, mais surtout le souci manifesté par la population des quartiers environnants pour leur restauration et leur remise en valeur. On prend volontiers en charge les œuvres d'art du terroir, mais espérons-le, mieux encore: des communautés chrétiennes locales s'attachent plus que jamais à ces témoins de la Foi de notre pays que sont nos églises et chapelles pour leur redonner vie.

P. A. Boussard
Évêque de Vannes

LE DOYENNÉ DE BELZ

Le doyenné de Belz a été démembré de l'ancien doyenné de Pont-Belz, dont le nom primitif était « Pou-Belz », c'est-à-dire « pays (du latin *pagus*) de Belz ». Ce territoire s'étendait sur dix-huit paroisses, depuis la rivière d'Auray jusqu'à l'embouchure du Blavet. La rivière d'Étel en formait l'axe et il n'est donc pas étonnant que le siège de la circonscription ecclésiastique s'y soit maintenu jusqu'à la Révolution, fixé d'abord dans l'îlot de Riec, à l'est de Saint-Cado, puis rattaché à la paroisse de Mendon.

L'actuel doyenné ne regroupe plus que cinq des anciennes paroisses : Belz, Erdeven, Locoal, Mendon et Ploemel. Depuis 1850, une sixième, Étel, s'est constituée aux dépens d'Erdeven mais le canton, qui a les mêmes limites, ne compte que cinq communes. Si Étel a obtenu son indépendance administrative, en 1851, Locoal, depuis 1801, avait été rattachée à Mendon pour former la commune de Locoal-Mendon.

Les aspects géographiques

La mer a modelé cette portion du département d'une double manière : en envahissant une dépression, sans doute d'origine tectonique, qui se situait au nord du bourg de Belz et en accumulant les sables d'un cordon dunaire tout au long de la côte d'Erdeven.

La « rivière d'Étel » s'est transformée en une ample ria, traversée par les courants du flot et du jusant, parsemée d'îlots, découpée par l'avancée de pointes rocheuses ou, au contraire, par la pénétration de la marée jusqu'au cœur des landes et des bois. « Le bleu des eaux, le noir des vases, le vert foncé des pins, le rose des bruyères, écrit André Guilcher, qui aurait pu encore ajouter à cette palette l'or des ajoncs et des genêts, se juxtaposent et se marient » composant un des paysages les plus pittoresques du Morbihan. Il est facile de l'admirer du haut du Pont-Lorois, si l'on n'a pas le loisir d'en parcourir toutes les sinuosités. Il n'a pas manqué d'attirer les peintres et Désiré Lucas, au début de ce siècle, a séjourné durant plusieurs années à Belz.



(Cliché Jos Le Doaré)

La rivière d'Étel (en haut à gauche, l'îlot boisé de Riec)

Cette omniprésence de la mer a favorisé la pêche, d'abord à Saint-Cado, puis à Étel où s'est développée, à partir du siècle dernier, la conserverie. Grâce au peu de profondeur de l'eau, l'ostréiculture a trouvé de larges espaces où s'implanter, en Belz et en Locoal-Mendon, et elle est devenue une des richesses principales de ce plus petit « morbihan ».

En revanche, la côte inhospitalière d'Erdeven se trouvait pratiquement délaissée. Depuis quelques années sa magnifique plage de sable fin attire de plus en plus les estivants et leur afflux pourrait rapidement transformer la physionomie des villages aux maisons basses, bien regroupées, en deçà des étangs formés par les eaux derrière les dunes.

Seule la commune de Ploemel n'a aucun contact avec la mer et se trouve cernée par les pinèdes qui la séparent des régions intérieures d'Erdeven et de Locoal-Mendon. Partout, sur les terres défrichées, durant des siècles, on a pratiqué la polyculture qui était de règle en Bretagne. Cependant, grâce à ses étendues sablonneuses, Erdeven s'est fait une spécialité de la culture des oignons. Désormais l'élevage tend à dominer dans tout le canton de Belz.

Un des hauts lieux du mégalithisme

Toute la région est parsemée de mégalithes, presque à l'égal de celles de Carnac et de Locmariaquer. Zacharie Le Rouzic a tenté d'en faire l'inventaire.

Les alignements de Kerzerho en Erdeven s'imposent par le nombre de leurs pierres : 1100 blocs, dressés en dix files sur plus de deux kilomètres. En outre, çà-et-là, surgissent des groupes de menhirs, vestiges d'enceintes ou d'alignements, et d'autres qui semblent isolés.

Les dolmens et allées couvertes étaient nombreux, dispersés sur tout le territoire. On en comptait une vingtaine sur Belz, autant sur Erdeven, un peu moins à Locoal-Mendon et à Ploemel. Malheureusement ils ont été fouillés sans beaucoup de respect et leur mobilier réparti dans divers musées ou accaparé par les collectionneurs. Si quelques-uns gardent encore fière allure comme ceux de Crucuno et Mané-Bras à Erdeven, de Mané-er-Loh, à Mendon, de Kerguen à Belz, la plupart d'entre eux, bouleversés, démantelés, exploités, quand ils n'ont pas été totalement effacés, se réduisent à quelques chicots qui émergent péniblement parmi les ajoncs.

Les tumulus, dont certains comme à Crubelz avaient marqué la toponymie, ont été impitoyablement rasés, à Saint-Germain d'Erdeven, au mépris de la protection des Monuments historiques.



ERDEVEN - Les alignements de Kerzerho

Ainsi cette partie la plus ancienne de notre patrimoine, puisque certains de ces monuments peuvent remonter jusqu'à 4000 ans avant notre ère, abandonnée à tous les vandalismes, succombe peu à peu dans l'indifférence générale.

L'Age de bronze, qui a succédé au Néolithique, semble moins bien représenté dans le canton de Belz. On y a fait cependant quelques trouvailles d'époque tardive. A Kerclément, en Belz, on a mis au jour, en 1886, un dépôt de soixante-six haches à douille et à Kercadoret, en 1888, un autre de soixante-dix.

Les implantations gauloise et gallo-romaine

L'Age du fer n'a laissé lui-même que peu de traces mais on sait que le sol armoricain digère très vite ce métal. On a signalé un champ d'urnes à Keriavec en Locoal-Mendon et surtout un habitat vénète à Kerhillio, en Erdeven.

Dans ces deux sites, on a découvert des pierres taillées, comme on en voit dans toutes les communes souvent rassemblées au voisinage des chapelles, ainsi à Saint-Sauveur d'Erdeven ou au Moustoir de Mendon. Elles se présentent sous forme de calottes sphériques ou de stèles, de section circulaire, polygonale ou quadrangulaire avec les arêtes arrondies et les côtés plus ou moins galbés. Leur destination funéraire semble certaine et on les regarde ordinairement comme des monuments de la fin de l'Age du fer.

Bon nombre d'entre elles ont été christianisées, soit en y gravant des croix, soit en en implantant une à leur sommet. On ne saurait exclure que les populations chrétiennes aient pu tailler de telles sortes de monuments puisqu'elles continuaient de les utiliser, sans doute aux mêmes fins. Il est donc difficile, à partir de leur seule existence, de mesurer la densité du peuplement vénète même si on lui attribue la paternité des noms de Mendon et du Verdon, où l'on croit trouver, dans le second élément qui les compose, un dérivé de « *dunum* » avec le sens de forteresse.

En revanche, la présence romaine s'affirme indiscutable et sans doute assez étendue. Des substructions de bâtiments, des fragments de briques (*tegulae* et *imbrices*) ou de poteries se remarquent, non loin de la mer, à La Forêt et à Saint-Jean de Locoal, à Mané-Liscoët, en Mendon, à Étel avec le toponyme significatif de Mangoero. Plus vers l'intérieur, on en trouve aussi autour des chapelles du Moustoir à Mendon, de Locmaria et de Saint-Laurent, à Ploemel. Les Goh-Ilis de Kerdaniel, toujours à Ploemel, fouillés par l'abbé Collet, ont révélé des vestiges gallo-romains. A Keredo, en Erdeven, un vase de bronze a livré 1500 pièces de monnaie du III^e siècle. L'ancienne voie romaine de Vannes à Quimper chevauchait le terri-

toire de Mendon, au nord de Lapaul. Enfin le Cartulaire de Quimperlé, dans une charte du début du XI^e siècle, parle d'une « *villa Romanorum* » que l'on situe à Mangourin en Belz. C'est dire que le « Pou-Belz » a été largement colonisé par les Romains.

La christianisation bretonne

Avec l'arrivée des Bretons, au V^e et VI^e siècles, le pays va se trouver complètement transformé. Ils imposent leur langue, à tel point que la quasi totalité des noms de lieux est d'origine celtique et ils enracinent définitivement le christianisme.

On sait que les « plous » et les « lans » représentent les plus anciennes organisations religieuses et remontent jusqu'aux origines de l'immigration. Ploemel est une de ces circonscriptions primitives dont on n'a pas identifié l'éponyme. On tient aussi Belz et Erdeven pour des paroisses anciennes et pourquoi pas Mendon ?

D'autres pôles d'attraction se constituaient autour de personnages vénérés. Moines et ermites attiraient à eux de nombreux disciples et des fidèles qui avaient recours à leur intercession. Le pays de Belz fut privilégié, à cet égard, puisqu'il accueillit, dans les îlots de la mer d'Étel, Cado et Goal que la faveur populaire a rangés au nombre des saints. Le nom de « Minihy », que l'on trouve à Mendon, désigne ordinairement un lieu d'asile sous la protection d'un saint ; il y avait encore un « Kerminihy » en Erdeven. Le « Moustoir » en Mendon garde le souvenir d'un monastère médiéval fondé à une date inconnue.

Tous ces établissements eurent à souffrir des envahisseurs normands, à qui la rivière d'Étel procurait d'excellents refuges. Après que le calme eut été rétabli, les grandes abbayes s'efforcèrent de les relever et de les faire revivre. C'est ainsi que Locoal, le lieu consacré à saint Goal, cédé, en 1037, par le Normand Gurki, devint un prieuré de Redon, tandis que l'île de Saint-Cado était attribuée à l'abbaye de Quimperlé. Locmaria de Ploemel est donné parfois comme un prieuré du vocable de Notre-Dame de Pitié.



ERDEVEN - La stèle de Loperhet



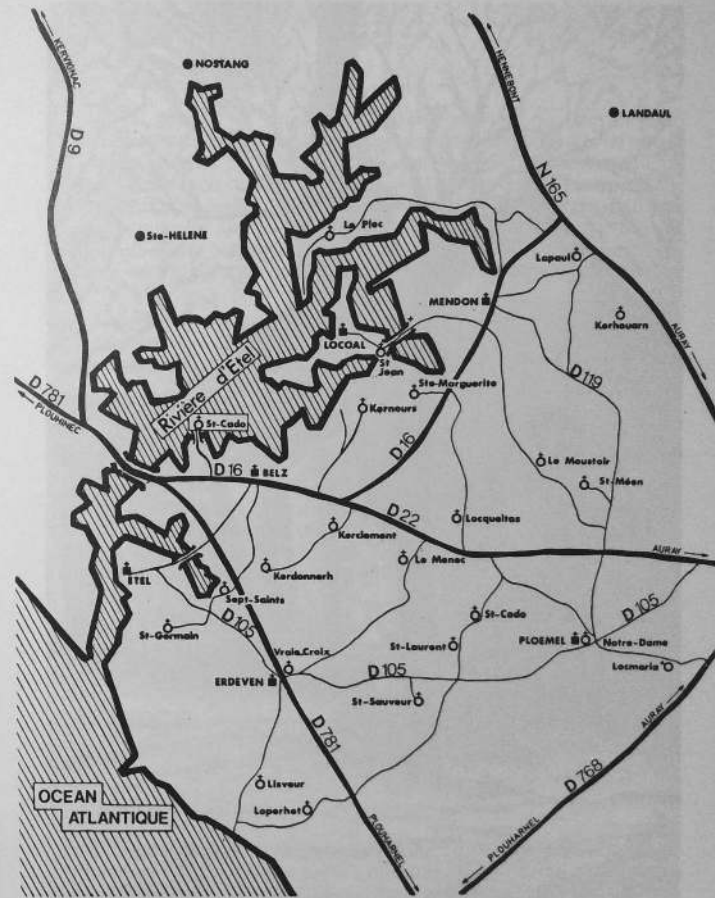
guðwal, unan ag er sent koh en-des
predeget en aviel d'er vretoned.

En règle générale, les noms en Loc remontent à cette période de restauration religieuse et l'on a Loperhet, à Erdeven, Locpaul, Locmiquel et Locqueltras à Mendon, Locmiquel encore à Ploemel.

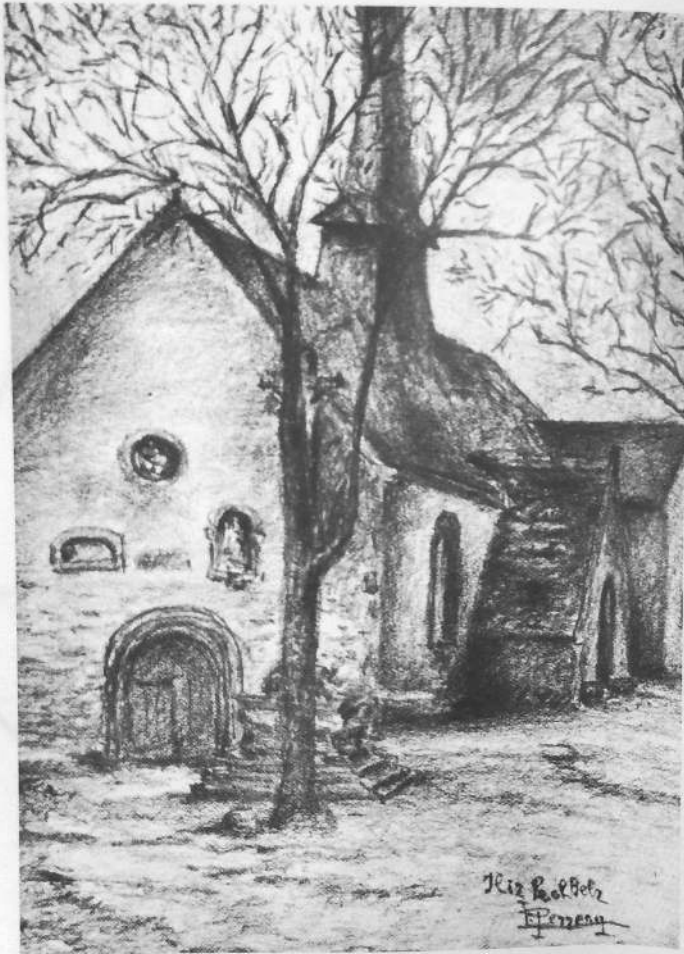
Certaines chapelles qui portent simplement le nom de leur patron peuvent aussi dater du Moyen Age puisque l'île de Saint-Cado était ainsi désignée au XI^e siècle. Saint-Germain d'Erdeven figure dans le Cartulaire de Quimperlé et Saint-Sauveur, dans la même paroisse, s'est substitué à un Loclément. En revanche rien n'atteste que le culte des Sept Saints se rattache à l'ancien pèlerinage du Tro-Breiz.

Bibliographie

- GUILCHER (A.) — Le relief de la Bretagne méridionale. La Roche-Sur-Yon, 1948.
 ROLLANDO (Y.) — La Préhistoire du Morbihan, Vannes, 1961.
 LE ROUZIC — Inventaire des monuments mégalithiques de la région de Carnac.
 GIOT (P.R.) et collaborateurs — Préhistoire de la Bretagne, Rennes, 1979.
 GIOT (P.R.) et collaborateurs — Protohistoire de la Bretagne, Rennes, 1979.
 FLEURIOT (L.) — Les origines de la Bretagne, P, 1980.
 BERNIER (G.) — Les chrétientés bretonnes continentales depuis les origines jusqu'au IX^e siècle — Dossier du C.R.A.A., 1982.
 CHEDEVILLE (A.) et GUILLIOT (H.) — La Bretagne des saints et des rois, Rennes, 1984.



Carte de M. FRÉLÉZAUX



BELZ - La «tant vieille église» (Dessin de Louis Perreau)

BELZ

On a souvent et longuement disserté au sujet du nom de Belz, certainement très ancien et qui reste obscur sinon inexpliqué. On lui trouve les étymologies les plus variées et souvent les plus fantaisistes: jatte ou bassin, fortification ou retranchement; on l'a rapproché du surnom Belstonus attribué au comte de Vannes Pascueten (874-877); on a invoqué des divinités antiques: un Belos grec, avec plus de vraisemblance le Belenus gaulois ou mieux encore la déesse Belisama, dont dérivent plusieurs noms de lieux en France sans qu'aucun, il est vrai, ne se rapproche de Belz.

L'église paroissiale est placée sous le patronage de saint Saturnin, évêque martyrisé à Toulouse vers 250 et dont la fête se célèbre le 29 novembre mais il est possible qu'il ait été substitué à quelque saint breton: au Pays de Galles, on connaît un saint Sadwrn.

Au voisinage de l'église existait, il n'y a pas si longtemps, une chapelle dédiée à la Vierge et, sur la paroisse, on comptait cinq chapelles frairiennes et deux domestiques.



BELZ - Saint Saturnin, patron de la paroisse (cliché J. Le Pen)

L'ancienne église

L'ancienne église de Belz a été démolie, en 1913. Si proche de nous, elle ne nous est connue que par les quelques lignes que lui a consacrées Rosenzweig, deux ou trois vieilles cartes postales et surtout le souvenir ému que nous en a laissé Loeiz Taddor (alias Louis Perreau) dans un article de la «Liberté du Morbihan», du 1^{er} avril 1947.

Rectangulaire, elle était flanquée, au midi, par un porche et une chapelle qui communiquait avec le vaisseau principal au moyen d'une arcade gothique. Elle conservait des parties romanes mais avait été remaniée au XV^e siècle et encore en 1678. « La vieille église n'était pas fastueuse, écrit avec nostalgie notre journaliste d'occasion, mais qu'elle était pittoresque, avec son clocher d'ardoise planté tout de guingois sur le toit moussu, son large portail en plein cintre, encadré de simples moulures, surmonté d'un oculus à croisillon, de deux niches dont l'une abritait la statue de saint Saturnin, patron de la paroisse, son petit porche en granit taillé avec l'entrée en plein cintre et, à l'intérieur, ses bancs de pierre!... »

Le lambris de la voûte était peint en bleu et piqué d'étoiles d'or. « De hautes et étroites verrières à petits carreaux multicolores enchâssés dans des rubans de plomb éclairaient le vieux sanctuaire d'une clarté diffuse... Une vaste tribune, sans ornements, et si vétuste qu'on n'osait plus y monter, s'adossait au mur de l'entrée principale... Des statues aux vives couleurs, sculptées dans des troncs d'arbres, représentaient les vieux saints régionaux... Telle qu'elle était, elle était belle dans sa rustique simplicité ».

Séparé de la nef par une balustrade de fer forgé, le chœur s'ouvrait par une arcade que soutenaient deux colonnes engagées, minces et élevées. Taddor parle aussi de deux bas-côtés et d'une abside semi-circulaire. On peut se demander si ses souvenirs ne le trompent pas : Rosenzweig ne souffle mot d'arcades qui auraient dû exister dans la nef et le plan cadastral nous montre une église terminée par un chevet à trois pans dont les parties basses pourraient bien avoir été conservées dans l'actuelle enceinte de l'église.

La chapelle du midi devait appartenir à la maison de Keryargon. Au siècle dernier, on y distinguait encore une litre seigneuriale. Selon M. Gillouard, un acte de 1679 signale la présence des armes des Guimarho : « d'or à la bande de gueules accompagnée en chef d'une merlette de sable » mais il parle, en même temps, d'un écu à trois jumelles qui se rapporte aux Rosmadec de Kerlutu. Françoise Guimarho avait vendu, en 1675, la seigneurie de Keryargon à Thomas de Francheville et, peut-être, à cette occasion, les Rosmadec substituèrent-ils leurs marques à celles des Guimarho.

Des enquêtes nous révèlent qu'au lendemain de la Révolution, à force de dons et d'oblations, les paroissiens de Belz restaurèrent leur antique église pour la rendre à nouveau décente. En 1832, la fabrique tenta d'obtenir du gouvernement « quelques secours pour son église qui tombait en ruines ». En 1874, on envisageait de l'agrandir et de transférer le cimetière hors du bourg. Mais de plus en plus, on parlait de construire une église entièrement nouvelle et c'est, en 1913, que « les pioches des démolisseurs jetèrent bas les murs multisentennaires de la tant vieille église ».

La chapelle Notre-Dame

En même temps que l'église, on rasa la chapelle voisine de Notre-Dame. Elle passait pour avoir appartenu aux Templiers ou aux Hospitaliers, mais que ne leur attribue-t-on pas ? Depuis 1687 au moins, elle portait le vocable de l'Immaculée-Conception.

C'était une belle construction du XVI^e siècle, en appareil régulier. Rosenzweig a relevé sur la sablière sud une inscription ainsi conçue : « CI BOIS FUT FAICT LAN M VC LXII (1562) DE PAR L: S: JU BRASSO PRO (cureur) » Une autre, sur la sablière nord, qu'il estime postérieure, portait la date de 1554.

Ces indications correspondent bien avec l'architecture de la chapelle. Longue de 15 mètres, elle comprenait, en outre, au nord, une aile profonde de 8 mètres qui lui donnait la forme d'une potence. Ce bras s'ouvrait par une porte en anse de panier surmontée d'une accolade. Sur la nef, d'autres portes du même type avaient été bouchées. Des fenêtres en arc-brisé, l'une d'entre elles bordée d'un tore, éclairait l'intérieur. Au sommet du pignon occidental se dressait un petit clocheton carré très simple.

L'aile du nord débouchait sur le chœur par une grande arcade en cintre brisé dont la mouluration pénétrait directement dans des colonnes engagées. Les entrants de la charpente avaient été sciés.

A deux reprises, au-dessus des portes, se voyait un blason à trois fasces que Le Mené attribue à la famille de Lanvaux, mais les Bodoyec, qui tiraient leur nom du village de Bodéac, en Belz, portaient aussi « *fascé d'argent et de gueules à six pièces* ».

En 1919, la chapelle était aussi délabrée que l'église et le curé était disposé à la restaurer pour qu'elle serve au culte pendant les travaux. Le Conseil municipal donna d'autant plus facilement son accord qu'on ne lui demandait rien. Les difficultés vinrent de la Préfecture et finalement la chapelle fut démolie. Dommage ! car avec ces deux édifices disparaissaient les monuments les plus anciens du bourg.

La nouvelle église

A la suite d'un rapport préfectoral constatant le mauvais état de l'église, la fabrique, engagea, en 1879, des pourparlers avec l'abbé Brisacier de Tours pour la construction d'une église neuve mais ils n'aboutirent pas. Elle s'adressa ensuite à M. Meignan, l'architecte bien connu de Saint-Brieuc, qui avait déjà bâti plusieurs églises dans le diocèse. Ses plans demeurèrent dans les cartons car ni M. Moury, ni M. Le Poder, ni M. Calloch n'osèrent se lancer dans l'entreprise, faute de pouvoir compter sur des ressources suffisantes.

Cependant, année après année, l'église continuait de se détériorer. «L'église de Belz est bien misérable, écrivait en 1889 le curé-doyen Le Poder: des murs qui ne sont pas d'aplomb, une flèche qui est toute tordue et qui branle comme un arbre, un pavé tout disloqué et pas même un chœur pour le clergé». Les évêques successifs insistaient de plus en plus: «Combien il est regrettable, disait Mgr Bécél, en 1897, que l'on n'ait pas les ressources nécessaires pour bâtir une nouvelle église!». En 1902, Mgr Latiéule déplorait que, dans l'église magnifiquement ornée, les guirlandes, masquaient des murs branlants et irréguliers». Même réflexion de la part de Mgr Gouraud, en 1911, à l'occasion de la confirmation: «La vieille église s'est faite coquette pour la circonstance. Elle a essayé de cacher ses rides vénérables sous des ornements de fête. Elle n'a pu dissimuler sa pauvreté». Il émit le vœu de voir s'élever bientôt une église neuve, promit de venir en bénir la première pierre et même, ajoutait-il, d'y mettre un peu de ciment.

Trop avancé en âge, le curé en place, préféra donner sa démission et son successeur, M. Collet arriva avec l'ordre de l'évêché de se mettre à la besogne.



BELZ - Intérieur de l'église

Il allait bien vite en mesurer toute la difficulté. Depuis la loi de Séparation de l'Église et de l'État, les édifices du culte avaient été dévolus aux communes, à charge pour elles de les entretenir mais pas de les bâtir à neuf. Tout le poids de la reconstruction allait retomber sur la paroisse, alors qu'elle venait d'être dépouillée de ses biens.

Tout d'abord se posait la question du site de la nouvelle église. Fallait-il envisager une implantation autre que l'ancienne ou demander à la municipalité de céder l'emplacement qui désormais lui appartenait? «Bâtir sur un terrain, c'était déplacer le commerce du bourg, abandonner l'ancienne église et l'ancien cimetière à la discrétion de la municipalité, surtout s'assujettir aux impositions annuelles et aux droits de mutation». Le curé opta pour le maintien de l'église à la place qu'elle occupait.

C'était aussi la solution souhaitée par la municipalité qui s'empressa, le 21 janvier 1912, d'accorder au curé l'autorisation de rebâtir l'église «attendu qu'il ne demande rien à la commune pour ce travail et qu'il se propose de supporter les frais de l'édifice qui restera communal».

La partie n'était pas encore gagnée car le Préfet, sous prétexte de sauvegarder les intérêts de la commune, multipliait ses exigences. Il demandait de faire souscrire par le desservant la promesse de verser à l'avance dans une caisse municipale les sommes prévues pour la démolition et la reconstruction de l'église, de laisser à la municipalité la direction des travaux et le choix de l'architecte et naturellement de soumettre tout le dossier à l'approbation préfectorale.

Des prétentions aussi exorbitantes obligèrent le maire et le curé à des démarches personnelles à la préfecture. Finalement on tomba d'accord sur une sorte de compromis: le desservant ferait établir un projet de reconstruction qui serait soumis à la municipalité et celle-ci autoriserait l'exécution des travaux, dès lors que le desservant prendrait l'engagement de supporter seul les frais et de remettre à la commune l'édifice une fois construit. Le curé doyen signa le 7 septembre 1912.

Dès lors les travaux allaient pouvoir commencer car le plan du futur édifice était déjà arrêté. C'était celui de M. Meignan avec quelques modifications apportées par l'entrepreneur Jamet. Le vicaire général avait donné son accord mais sans enthousiasme «Votre plan est approuvé, écrivait-il au curé, quoiqu'il ne soit pas très artistique». M. Collet le soumit alors à un architecte parisien de sa connaissance M. Pitou, six fois médaillé du Salon et premier prix de l'École d'Architecture, qui le trouva correct mais établi à l'économie. Il se déclarait prêt à lui apporter des retouches, si l'on ne craignait pas trop l'augmentation des prix. C'est après les «embellissements» de M. Pitou que l'entrepreneur Jamet se mit à l'œuvre.

Pour permettre la démolition de la vieille église, on commença par bâtir, à Mané-er-Lann, un lieu de culte provisoire qui fut béni, le 11 juin 1913. Déjà les travaux de la nouvelle étaient en cours puisqu'on avait béni, le 5 mai, la première pierre incorporée au pilier droit du chœur. En dépit de la déclaration de guerre, intervenue le 2 août 1914, les travaux se poursuivirent avec une main-d'œuvre réduite, et, fidèle à sa promesse, le 6 décembre 1914, Mgr Gouraud, accompagné de son vicaire général Le Senne, procéda à la bénédiction solennelle de la nouvelle église de Belz. Il ne fit aucune remarque au sujet de son esthétique et se borna à regretter que les ressources n'aient pas été suffisamment abondantes pour parfaire l'œuvre. Faute d'un clocher, elle est demeurée inachevée.

Selon un décompte de 1914, le devis se montait à 118000 francs. Le Conseil municipal tenta vainement d'obtenir une subvention du Conseil général. En 1920, le Préfet lui opposait encore une fin de non-recevoir

« parce que l'église avait été édifée par les soins du clergé de Belz, sans aucune participation de la commune ». Cependant, il autorisa la municipalité, en 1935, à faire construire un abri pour les cloches, d'ailleurs assez rudimentaire.



BELZ - Le parement en bossages de l'église paroissiale

Les aspects extérieurs

Quand on aborde l'église de Belz du côté sud, on est immédiatement frappé par le jeu de couleurs qui a été recherché entre le granit doré des murs et le granit bleu des contreforts et du pourtour des baies. Cette rugueuse enveloppe capte bien la lumière. Faute d'un clocher, c'est le pignon du croisillon qui donne à l'église son élan vertical. Il monte d'un seul jet jusqu'au faitage avec ses contreforts à quatre larmiers en talus, sa fenêtre à double lancette et rose quadrilobée, la petite ouverture sur le comble et la croix terminale. Un simple bandeau horizontal, sous la fenêtre, équilibre cette montée.

Strictement divisée en quatre travées par ses contreforts, la nef superpose deux séries de fenêtres en cintre brisé, la première qui éclaire le bas-côté sous une toiture en appentis, la seconde débouchant directement sur le vaisseau central couvert à double versant.

La façade occidentale laisse voir l'état d'inachèvement de l'église. Dans le mur provisoire qui clôt la nef, une triple arcade revêtue d'ardoises accuse le dessin des voûtes prévues. Le portail, qui devait être la porte intérieure du porche, comporte deux voussures en arc-brisé moulurées, l'une d'un tore, l'autre d'un cavet et qui reposent sur des piedroits par l'intermédiaire de chapiteaux à tailloir. Il est doté, en outre, d'une sorte de larmier et, au-dessus, une niche abrite la statue de saint Saturnin.

Le chœur est formé de deux travées droites, éclairé de fenêtres hautes et flanqué de deux sacristies en appentis. Il se termine en une abside à trois pans dans lesquels s'ouvrent de longues fenêtres qui achèvent de donner à l'édifice son aspect néo-gothique.

L'intérieur et son mobilier

A l'intérieur du vaisseau voûté d'ogives, les arcs retombent sur des piles de granit coiffées de chapiteaux cubiques en pierre blanche.

Dans le chœur, un lambris de décor gothique revêt la base des murs et, au fond, deux rangées de quatre stalles encadrent le tabernacle surmonté d'un crucifix en bois verni. Les trois fenêtres du chevet sont garnies de vitraux regroupant, deux à deux, des personnages accompagnés de divers symboles, au milieu saint Saturnin avec le taureau et le bûcher de son supplice, et saint Cado avec sa chapelle et son pont ; sur les côtés, saint Pierre et saint Paul, saint Jean et saint Mathieu. Ces verrières signées Bonneville offrent des couleurs : vert sombre, bleu ou violet, rose et or qui se heurtent plus qu'elles ne s'harmonisent. Les fenêtres hautes sont habillées de simples grisailles.

L'autel avancé, rectangulaire, en pierre blanche, présente sur sa face antérieure quatre colonnettes de marbre qui délimitent trois compartiments ornés de plaques de marbres dans un décor d'arcatures.

Au carré du transept, les piles se renforcent de colonnes en pierre blanche à base de granit. Les ailes ont été dépouillées des autels de bois hérités de l'ancienne église. Celle du nord sert de baptistère depuis qu'on y a placé la fontaine polygonale en granit. On y voit encore une statue de plâtre de saint François d'Assise et un thonier votif qui porte le nom de « Sainte-Anne d'Auray ». Au midi, le tableau des victimes de la guerre a pris place entre les statues de sainte Anne et de saint Joseph, tandis que la chaire a été transformée en niche de Notre-Dame de Lourdes.

L'ample nef est séparée de ses bas-côtés par de simples arcades en cintre brisé reçues sur des piles flanquées de colonnes à chapiteau, celles du côté du vaisseau central se hissant jusqu'à la voûte pour accueillir les doubleaux. Les berceaux des bas-côtés s'appuient de chaque côté sur des pilastres.

On a placé au fond de l'église les deux confessionnaux néo-gothiques et une statue d'évêque, la seule qui soit en bois. Dans l'ancien baptistère que ferme une jolie balustrade en bois se trouve remise toute une famille de saints de plâtre. Le grand bénitier du portail est orné de tores et de torsades; un autre plus finement travaillé se trouve à l'entrée de la porte du midi.

Blanche et nette, sans doute d'une trop grande élévation, quand il s'agit de la chauffer, l'église de Belz se prête bien aux cérémonies du culte. Il ne lui manque que le signal d'un clocher.

La chapelle Saint-Cado

Belz est connue surtout pour sa chapelle Saint-Cado, pittoresquement située dans un des îlots de la « rivière d'Étel ». A vrai dire, depuis la construction, attribuée à saint Cado, d'une digue percée de deux arches pour laisser passer la mer, elle a perdu un peu de son caractère insulaire. En outre, à la résidence du prieur sont venues s'ajouter des maisons de pêcheurs et des constructions encore plus modernes. On ne voit plus, comme naguère, les barques sardinières amarrées aux anneaux du « pont » et, avec la mort des ormeaux, l'île se trouve dégarnie de sa ceinture verte. Son charme ne s'est cependant pas complètement évanoui, loin s'en faut, car le va-et-vient de la marée, se conjuguant avec les variations du ciel, entretient, autour de la sainte chapelle, un paysage sans cesse changeant qui séduit peintres et touristes.

Cado, saint breton

La légende de saint Cado se trouve résumée, à gros traits, dans sa chapelle, par quatre inscriptions qui commentaient de médiocres tableaux récemment disparus :

Anglois de nation, prince de Glamorgan,
puis abbé, débarque et réside céans.

Les jugements de Dieu, sans cesse méditant,
C'est ainsi, pèlerins, qu'il a vécu céans.

Aux pirates païens en ce lieu l'assaillant,
Il dit « Je suis sans biens, solitaire céans ».

Oratoire, mon œuvre, adieu, dit-il, en pleurant,
Belz, t'oublierai-je? Non, Il cingla de céans.

Une cinquième toile, au-dessus de l'autel, de meilleure facture, représentait le martyre de saint Cado.



BELZ - Chapelle Saint-Cado
Statue du Saint
(cliché J. LE PEN)



BELZ - Chapelle Saint-Cado.
Le chœur avant sa restauration

Fils de Gundlee, prince de Glamorgan, au Pays de Galles, après avoir reçu une bonne instruction d'un moine, il abandonna la carrière des armes pour faire l'apprentissage de la vie monastique. Il fonda le monastère de Lllancarvan, au voisinage du canal de Bristol et fut l'ami de saint Gildas, de saint Iltud et d'autres saints celtiques.

C'est au retour d'un pèlerinage à Rome, d'autres disent: chassé par les Saxons, qu'il vint s'établir dans l'îlot désert de la rivière d'Étel. Il commença par le purger des serpents qui l'infestaient et y bâtit son oratoire. Les saints celtiques ne demeurent jamais longtemps solitaires. Des disciples viennent se mettre sous leur direction et les gens accourent pour réclamer leurs suffrages et c'est pour leur faciliter l'accès que saint Cado construisit son fameux pont. On raconte que son œuvre s'écroula mais le diable s'offrit à la rebâtir, si on lui accordait le premier être vivant qui l'emprunterait. Marché conclu, et saint Cado fit partir un chat.

Au bout d'un certain temps, il désira retrouver son pays natal et confia son ermitage à l'un de ses disciples. De retour dans sa patrie, il renonça à la direction du monastère de Lllancarvan. C'est alors qu'il aurait été fait évêque de Bénévent que d'aucuns situent en Italie et d'autres en Grande-Bretagne.

La vie de Saint Cadoc a été écrite, dès le XI^e siècle, par un moine de Llancarvan nommé Lifris. Or, dans le Cartulaire de Quimperlé, qui date du XII^e siècle, le solitaire de la rivière d'Étel ne se nomme pas Catocus mais Catwodus et, c'est sous ce nom qu'il figure parmi les membres d'une délégation adressée par le comte Waroch à saint Gurthiern. D'autre part, sa fête principale se célèbre, en Bretagne armoricaine, le 21 septembre, alors que celle de saint Catoc tombe, le 24 janvier. Enfin, les moines de Quimperlé qui recueillirent, en 1089, l'ermitage de saint Cadoc, déclarent tout ignorer de sa vie car le manuscrit qui la contenait avait été emporté, au delà de la Vilaine, par le prêtre Juthuarn. En dépit du poids de ces arguments, plusieurs historiens récents ne renoncent pas cependant à reconnaître, un même personnage sous un nom diversement orthographié.



BELZ - Chapelle de Saint-Cadoc, le «lit» de saint-Cadoc (cliché Joël Le Pen)

Le culte de saint Cadoc à Belz

Les Bénédictins de Quimperlé firent de l'ermitage de saint Cadoc un prieuré dont ils gardèrent le bénéfice jusqu'à la Révolution. La chapelle devint un centre de pèlerinage.

Saint Cadoc avait la réputation de guérir de la surdité. Les patients introduisaient leur tête dans la cavité d'un petit monument de pierre appelé « autel » ou encore « lit de saint Cadoc ». En 1593, la femme de Jérôme d'Arradon, alors gouverneur d'Hennebont pour la Ligue, se rendit à Belz dans cette intention.



BELZ - Le pardon de Saint-Cadoc (vers 1910) (coll. Crolard)

Au XVII^e siècle, le pape Paul V accorda des indulgences aux membres de « la confrérie de saint Cadoc, établie et érigée en l'église et chapelle du prieuré dudit Saint-Cadoc-en-l'Isle, ordre de saint Benoît, diocèse de Vannes ». L'indult fut périodiquement renouvelé jusqu'à la Révolution et de nouveau le 19 pluviôse de l'an 13. On les gagnait « au jour et fête de monsieur saint Babille (Babylas) évêque, qui est le jour et fête de monsieur saint Cadoc, 24 janvier », ce qui prouve que le calendrier romain avait retenu la date de saint Cadoc, mais aussi le jour de la fête de saint Mathieu, apôtre, jour de la translation dudit saint Cadoc, qui est le 21 septembre, où il était célébré à Belz. Les pèlerins y abondent, écrivait Cillart, en 1748, particulièrement le jour de la fête. Et il ajoutait, avec sa malice habituelle: « Les sonneurs, les danses et les luttes renverseront la dévotion ».

Ses sombres pronostics ne furent pas confirmés. Au XIX^e siècle, le pardon durait toute la semaine et on y venait, dit le curé Collet, de tout le diocèse de Vannes et même des diocèses voisins. Le dernier dimanche de cette octave, appelé « *sul er Guenediz* », était réservé aux Vannetais. Ce jour-là, la procession partait du bourg et les pèlerins venaient à sa rencontre jusqu'à l'entrée du village. La grand'messe était célébrée dans la

chapelle avec une instruction en breton mais la foule débordait largement au-dehors comme le montre le tableau de Désiré Lucas conservé au musée du Petit Palais à Paris. L'après-midi, on chantait solennellement les vêpres sur la plate-forme du calvaire et elles étaient suivies de la procession avec la statue de saint Cado et le bateau votif porté par des marins. Vers 1920, l'assistance était encore d'environ 2000 fidèles.

Plusieurs évêques de Vannes témoignèrent aussi de leur dévotion envers saint Cado. A deux reprises, en 1887 et en 1892, Mgr Bécél se rendit à la chapelle. Il lui offrit une bannière et y fonda une messe annuelle. En 1911, malgré la neige, Mgr Gouraud tint également à faire le pèlerinage.

La chapelle romane

Dans son gros œuvre, la chapelle actuelle est encore celle que construisent les Bénédictins, au lendemain de leur installation, bien qu'elle ait subi depuis d'importants remaniements. Des portes gothiques ont été percées, celle du midi, à l'abri d'un porchet. De ce même côté, on a bâti une grande chapelle, où l'on peut lire la date de 1842, et sur laquelle on a transporté le clocheton. Une sacristie en appentis est venue s'accoler au nord du chœur. La plupart des fenêtres anciennes ont été agrandies et défigurées, au XIX^e siècle.



BELZ - Chapelle de Saint-Cado
Arcades et fenêtre romane

Au lendemain de la guerre 1914-1918, toutes les chapelles frairiennes de Belz, faute d'avoir été entretenues, se trouvaient dans un triste état et Saint-Cado n'avait pas échappé à cette ruine: le toit de la sacristie s'était effondré, celui de la chapelle ne valait guère mieux. Un devis des réparations les plus urgentes, établi en 1919, se montait à 6000 francs. Le curé s'engageait pour 3000 francs mais la municipalité se borna à voter un crédit tout symbolique de 100 francs et la Commission départementale n'accordait de subventions que dans la mesure où la commune consentait elle-même des sacrifices. On ne put réaliser que 3200 francs de travaux en 1921.

Il faudra attendre 1960 pour qu'une sérieuse restauration, conduite par les Monuments historiques, redonne à l'antique chapelle tout son caractère.

De l'intérieur, il est facile de reconstituer le plan roman primitif. Il comporte une nef accompagnée de bas-côtés et dans son prolongement, un chœur, de moindre élévation, terminé par une abside semi-circulaire. De petites absidioles fermaient, à l'est, les collatéraux: il ne reste plus que le cintre de pierre de leur ouverture.

L'arcade à double rouleau du chœur, est reçue sur des colonnes engagées coiffées de chapiteaux sculptés de volutes d'angles, de dents de scie et d'un double tore en guise d'astragale. Les baies ont été aveuglées ou multipliées selon les besoins du décor intérieur. La disparition du retable de bois a permis de remettre en valeur la belle fenêtre axiale ourlée d'un tore et une autre plus petite, elle aussi d'âge roman. S'y ajoutent, au midi, une large fenêtre à linteau de bois et une porte en plein cintre largement ébrasée; au nord, une porte rectangulaire qui ouvre sur la sacristie.

Avec le lambris de sa voûte, son nouvel autel de pierre, le vitrail où saint Cado apparaît en évêque, accompagné de son chat, le sanctuaire a retrouvé quelque chose de son antique dignité. Il abrite aussi une statue de saint Cado.

Dans l'arc de l'absidiole du nord, on a placé une belle Piété du XVI^e siècle. La Vierge, la tête enveloppée d'un voile et d'une guimpe est assise et le corps du Christ, disposé en oblique, repose sur le genou droit de sa mère qui lui tient la main droite tandis que le bras gauche tombe à la verticale.

De l'autre côté, au mur s'adosse un autel de granit très fruste, surmonté d'une meurtrière à trilobe. Vis-à-vis se voit le « lit de saint Cado » formé de blocs de pierre marqués de croix aux extrémités pattées. La chapelle du midi conserve des fragments d'un ancien retable: le Père Eternel émerge d'une nuée céleste et, au-dessus de lui plane la colombe du Saint-Esprit. Les deux statues de saint Marc et de saint Yves sont en plâtre, mais plus anciennes que le saint Yves qui leur fait face. Un bateau processionnel arbore fièrement son grand pavois et ouvre ses sabords aux pièces d'artillerie.

Au fond de la nef, une tribune gothique s'orne de dix compartiments finement ajourés de flammes et de rosaces. On y accède par un escalier de pierre. Dans le bas-côté nord, saint Cado figure encore en évêque.



BELZ - Chapelle de Saint-Cado.

Extérieurement la chapelle présente moins d'intérêt. Cependant la façade occidentale conserve deux contreforts romans entre lesquels s'ouvre un oculus au-dessus du portail en anse de panier mouluré et enveloppé d'un larmier en accolade. Au bas, les assises en saillie forment un banc mural qui se continue jusqu'à l'intérieur du porchet blotti contre l'aile méridionale. Ce petit porche s'ouvre en plein-cintre sous une bâtière en granit et donne accès à la nef par une porte en arc brisé largement chanfreinée à laquelle correspond une autre semblable au nord.

Presqu'aussi grande que la nef principale et la débordant à l'est, la chapelle du sud porte le clocheton. Il est fait d'une souche carrée, d'une chambre assez élevée, à baies rectangulaires et d'une flèche cantonnée de quatre petites pyramides. On y monte par un escalier ménagé sur le rampant occidental.

L'hémicycle du chevet présente des contreforts plats renforcés d'un talus à la base.

Autour de la chapelle

Des degrés de pierre conduisent à la fontaine située en contrebas et qui se protège difficilement de la mer par une enceinte de murs épais. Le bassin carré se loge sous une voûte en plein cintre ménagée au cœur d'un massif appareillé et curieusement amorti en courbe et contre-courbe. L'inscription illisible datait sans doute ce monument du XVIII^e siècle.

Le calvaire du placître a été construit en 1832, aux frais du vicaire Joseph Marec. Il se dresse sur un haut perron auquel on accède, de trois côtés, par des escaliers bordés de murets. La plate-forme est cantonnée de quatre piles carrées à corniche saillante sur lesquelles s'élèvent des pinacles sommés d'une boule. Le soubassement de la croix, en forme d'autel galbé porte un large socle en talon dans lequel est planté le fût orné de cœurs et de langues de feu en relief. Les extrémités des croisillons se terminent par des boules taillées à facettes. Le Christ, les bras fortement relevés tourne son regard vers le ciel dans un dernier appel suppliant. Bien qu'un peu massif, ce monument ne manque pas d'originalité et s'adapte parfaitement à sa fonction de podium, les jours de fête.



Le Pardon de Saint-Cado (Tableau de Désiré LUCAS)



A l'autre extrémité du « pont », une croix a été plantée sur le rocher marqué par la glissade de saint Cado. Elle est également originale car son haut soubassement rectangulaire est percé, du côté de l'est, au bas d'une cavité segmentaire dont on ignore la destination et, au-dessus, d'une niche en arc infléchi. Le socle porte une croix au fût écôté avec un Christ assez fruste. Comme elle se dresse sur fond de rivière, elle fait la joie des photographes.

BELZ - Saint-Cado
La fontaine

Chapelle Notre-Dame de la Clarté à Kernours

La modeste chapelle de Notre-Dame de la Clarté, à Kernours, est toute pimpante depuis qu'elle a été restaurée, entre 1979 et 1985, par les habitants du quartier. Elle a désormais une toiture neuve, une charpente neuve et des murs fraîchement revêtus. Les deux portes, à l'ouest et au midi, s'ouvrent en plein cintre. Une unique fenêtre l'éclaire, en plein cintre également, mais ébrasée, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Un escalier sur le rampant du pignon occidental conduit au minuscule clocheton.

Dallée de granit, la chapelle s'est même donné le luxe de motifs sculptés sur les entrails et les poinçons de sa nouvelle charpente. Fait d'une table de bois posée sur un massif de maçonnerie, l'autel s'accompagne d'un sacraire et d'une petite crédence, ménagés dans le mur de chevet. Un Christ de bois, travaillé à la manière d'un ivoire, a pris place entre les deux niches qui abritent d'un côté une Vierge en bois et de l'autre un saint Joseph en plâtre.



BELZ - Chapelle de N.D. de la Clarté à Kernours

Ignorée de Duhem, à peine mentionnée par le chanoine Le Mené, la chapelle de Kernours figurait déjà cependant dans le Pouillé manuscrit de Cillart qui date de 1748. Le premier dimanche de juillet, on porte en procession une jolie petite statue polychrome de Notre-Dame de la Clarté.

La fontaine que l'on rejoint par une autre route est une belle construction en appareil de granit, comprise dans une enceinte quadrangulaire. Le bassin s'adosse à un mur de fond creusé d'une niche. En avant deux courtes colonnes soutiennent l'entablement couvert d'un dôme à quatre pans galbés avec une croix au sommet.



BELZ - Fontaine de Kernours

Chapelle Sainte-Anne de Kerdonnerh

Comme les autres chapelles de la paroisse, celle de Kerdonnerh, vers 1920, était en ruines: sa toiture s'était effondrée et le mur du midi menaçait de s'écrouler. Mieux intentionnée à son égard, la municipalité vota, en 1924, un crédit de 2000 francs pour son maintien. Comme le devis des réparations se montait à 12000 francs, elle n'hésita pas à demander au Conseil général la différence. Chargé d'étudier la question, M. du Halgouët rendit un rapport défavorable, parce que, disait-il, la chapelle n'avait pas d'intérêt architectural et son utilité culturelle n'apparaissait pas dans le dossier. Le maire insistait cependant dans l'espoir que la restauration de la chapelle permettrait « d'organiser à nouveau la fête locale annuelle dans le milieu le plus républicain de Belz ». Il proposait, pour faire face à la dépense, d'abattre les arbres du presbytère, propriété de la commune. Finalement la chapelle ne fut sauvée que grâce à une fête bretonne, « *gouil en Est* », organisée par la paroisse avec le concours de l'abbé Le Bayon, le célèbre dramaturge breton.



BELZ - Chapelle Sainte-Anne de Kerdonnerh

C'est un édifice rectangulaire, daté de 1829 et, construit en moellons qui viennent d'être dégagés de leur enduit à l'ouest et au midi. Les ouvertures, en plein cintre, disposées symétriquement, sont bordées de pierres de taille. Sur le pignon occidental s'élève un véritable petit clocher en appareil, avec souche quadrangulaire, chambre de la cloche comprise entre deux corniches et cantonnée de piles carrées, flèche ceinturée de deux tores et croix de fer fichée dans la boule terminale. La date de 1876, inscrite au pignon, peut lui convenir.

Il est question de rénover l'intérieur blanchi à la chaux et couvert d'une voûte lambrissée. Dans le chœur, l'autel de bois en tombeau galbé s'orne d'un Agneau mystique et d'angelots aux angles. Il porte un double gradin sculpté de longs rinceaux, d'angelots et de têtes de dragons. La porte du tabernacle présente le motif traditionnel du ciboire.

Au-dessus de l'autel, un tableau regroupe dans un cadre de verdure saint Joachim avec sainte Anne enseignant la Vierge. De part et d'autre se tiennent les statues en bois de saint Joachim dans une pose un peu théâtrale et de sainte Anne tenant à main gauche le Livre des Écritures, un doigt engagé dans les feuillets. Toutes ces œuvres sont du XIX^e siècle.

Les bénitiers semi-circulaires de la nef s'ornent d'épais tores concentriques. Dans la sacristie, un quatre-mâts processionnel porte le nom de « *Santez-Anna* ». Ce sanctuaire local, dont le pardon se célèbre le dimanche qui suit le 26 juillet, était fréquenté surtout par les marins, au temps où la pêche était florissante.

Chapelle Saint-Clément à Kerclément

Dans l'enquête pour la réformation de 1448, il est question d'un « manoir de Kergleumesce » et le nom du village se prononce encore aujourd'hui, en breton, « *Kerghumez* ». C'est sans doute une parenté phonétique qui aura valu à la chapelle le patronage du pape saint Clément.

La date de 1856, inscrite au portail occidental convient bien à l'ensemble de l'édifice, mais la porte du sud, en anse de panier aux arêtes abattues remonte au XVII^e siècle. Une sacristie s'adosse au pignon de l'est. De forme rectangulaire, la chapelle est construite en moellons qui ont été rendus apparents. Un clocheton carré à flèche pyramidale domine la façade occidentale.

Deux petites fenêtres cintrées éclairent le vaisseau intérieur. Le sol est recouvert de pierres plates dans la nef et de dalles dans le chœur. L'autel récent, en granit dessine un parallépipède droit dont la rigueur géométrique est atténuée par la taille en bossage de la table, des supports qui la soutiennent et du parement de sa face antérieure.



Sur le mur dénudé du chevet se détachent un Crucifix à grande croix et Christ en bois assez ancien et les statues en plâtre de saint Clément et de saint Mathurin et encore une petite Vierge de la Médaille miraculeuse. Une porte en plein cintre ouvre sur la sacristie.

Le tableau de saint Isidore, placé au fond de la chapelle a été peint, en 1956, par l'abbé Dantier. Il remplace un autre, plus ancien, que revendiquait, en 1921, le marquis de Trévélec, ancien propriétaire du manoir de Keryargon.

BELZ - Chapelle de Saint-Clément

Autour de la chapelle ont été rassemblées des pierres taillées en hémisphère mais aussi des blocs informes dont un porte une cupule. Une croix aux bras à peine esquissés git près de la porte méridionale et mériterait d'être redressée.

Cette petite chapelle s'anime le deuxième dimanche de mai, jour de son pardon.

Chapelles disparues et autres monuments religieux

Il existait autrefois, au village de la Madeleine, une chapelle à l'usage des « cacous », descendants des anciens lépreux et spécialisés dans la fabrication des cordes. Une étroite pièce de terre porte encore le nom de « Corderie » mais la chapelle de sainte Madeleine a disparu sans laisser de traces. Ses pierres ont été utilisées à la reconstruction de la chapelle de Kerclément.

Selon M. Gilliouard, il y avait aussi, au village de Bodéac, une chapelle dédiée à saint Fiacre, dont on ne sait rien d'autre.

Dans la chapelle du manoir de Kerguen se desservait, chaque dimanche, au moins jusqu'à 1768, la chapellenie fondée, le 9 mai 1684, par testament de Julien Le Livec, sieur de Kervéhan. En 1784, les obligations religieuses étaient acquittées dans l'église paroissiale.

Principale seigneurie de la paroisse, Keryargon avait aussi sa chapelle domestique. Désaffectée depuis longtemps, dévastée par une tempête, en 1967, envahie par la végétation, elle achève de se désagréger.

Sur le territoire de Belz, les croix de pierre sont nombreuses, souvent monolithiques. L'abbé Le Tallec en a répertorié une bonne dizaine.

En 1952, les paroissiens ont voulu avoir leur grotte de Lourdes. Elle a été construite par les marins à Porh-en-Eskob, en exécution d'un vœu à Notre-Dame, Étoile de la mer.



BELZ - La Madeleine.
Allée des Cordiers

Bibliographie

- Cartulaire de l'abbaye de Quimperlé, publié par MAITRE et BERTHOU, Rennes Sd.
- DUBUISSON-AUBENAY — Itinéraire de Bretagne en 1636, édité par Maitre et Berthou, 2 vol., Nantes, 1898.
- LE MENE (Ch.) — Prieurés du diocèse de Vannes. Saint-Cado de Belz-Bull. de la Soc. Poly. du Morbihan, 1904.
- DOBLE (C.-H.) — Saint-Cado en Cornwall et en Bretagne, Quimper, 1940, 46 p.
- GALZAIN (M., de) — Les chapelles de nos saints, Priziac, 1971.
- GILLOUARD (E.) — Petite histoire de la paroisse et de la commune de Belz, Châtaudren, 1976, 127 p.

ERDEVEN

Le nom d'Erdeven apparaît, pour la première fois, dans une charte du Cartulaire de Quimperlé, non datée mais qui remonte à la fin du XI^e siècle. Il y est cité à trois reprises avec l'orthographe Erdeven qui n'a donc pas varié. En breton, on dit *Ardeuen* et son étymologie semble avoir été correctement interprétée par une note de M. Croizer dans le Morbihan de Cayot-Delandre. Il se décompose en deux termes : *Are* qui signifie (comme dans Ar-Mor) « du côté de » et *Teuenn*, mot qui désigne toujours ce que les habitants du pays appellent la « falaise » et qui est en réalité une zone dunaire. L'appellation est donc d'ordre géographique.

Dans cette charte, qui se rapporte aux possessions du prieuré de Saint-Cado, il est question d'une maison et d'un jardin relevant d'une « villa » de l'église d'Erdeven (ici le mot église est pris au sens de paroisse), de Judicaël, prêtre d'Erdeven, et l'acte a été conclu devant l'église d'Erdeven, ce qui prouve que, dès cette lointaine époque, Erdeven formait une paroisse, avait à sa tête un prêtre, et possédait une église où se rassemblaient les fidèles.

D'autres édifices du culte ne tardèrent pas à s'élever sur son territoire, sans doute Saint-Germain, certainement Loperhet. Au début du siècle dernier, on signalait, dans le bourg, outre l'église, deux chapelles et ailleurs trois autres : Saint-Sauveur, Saint-Germain et Loperhet sous l'invocation de la Vierge. La chapelle des Sept-Saints était en ruines. On ne parle pas de Saint-Guillaume de Lisveur qui existait pourtant bien au XVIII^e siècle.

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul

La construction

L'église paroissiale d'Erdeven se signale par un clocher assez curieux, construit tout entier en appareil de granit. La tour carrée s'élève, austère et trapue, percée d'un portail à linteau droit et d'un petit oculus. Une épaisse corniche à triple mouluration couronne son sommet. En retrait sur la plate-forme, le tambour octogonal, qui contient la chambre des cloches, s'ouvre aux quatre vents par des baies réduites pour ne pas donner trop de prise aux tempêtes de l'Océan. Il sert d'assise à une pyramide galbée terminée en lanterne. De là vient à ce clocher sa silhouette originale qui hésite entre la flèche et le dôme. Il date de 1755.

A l'occasion de la visite faite au nom de l'évêque, en 1748, le vicaire général Boutouillic de la Villegonan avait demandé des réparations à la couverture du chancel de l'église et vérification de la longère nord de la nef qui penchait dangereusement. Sept ans plus tard, il avait la satisfaction de constater que l'on travaillait à « réédifier » l'église, « qu'elle était déjà toute couverte et lambrissée en dedans en sa majeure partie, et qu'il ne restait plus que le bas de ladite nef et la tour à finir ». Ainsi se trouve confirmée l'importante campagne de travaux de 1755.



ERDEVEN - Le Clocher

Une autre intervint en 1832-33. La population augmentait et l'église ne parvenait plus à contenir l'assistance. « Beaucoup d'habitants étaient obligés de rester dehors pendant les offices, ce qui gênait leur dévotion et les exposait aux injures du temps ». Le conseil de fabrique décida d'élargir la nef en la dotant de bas-côtés.

L'église se composait désormais d'un clocher de pierre en légère saillie sur la façade, d'un large vaisseau blanchi à la chaux et percé de fenêtres en arc segmentaire, d'un vaste transept et du chœur, récemment réduit dans sa longueur. Au sud, celui-ci est flanqué d'une sacristie à toiture pavillonnaire.

En 1896, l'église fut entièrement vitrée par Laumonier de Vannes. Une dernière restauration a modifié surtout sa physionomie intérieure en la dépouillant de ses principaux ornements.

L'ancien retable

Naguère le chœur se parait d'un majestueux retable datant sans doute du XVII^e siècle. Quatre colonnes de marbre noir divisaient le registre principal en trois larges compartiments. Au centre, figurait un tableau de saint Pierre marchant sur les eaux à la rencontre de Jésus. Dans les ailes incurvées, deux niches coiffées d'une corniche en arc segmentaire abritaient les statues de saint Pierre et de saint Paul. L'entablement très orné reliait entre eux ces trois éléments avec des ressauts au droit des colonnes et épousait la courbe du tableau.



ERDEVEN - L'ancien retable du maître-autel (cl. Arch. Dep. Morbihan)

A l'étage supérieur, dans le corps central, s'amorçait un fronton curviligne vite interrompu par des volutes à guirlande pour faire place à une grande niche, flanquée de colonnes et couronnée par un fronton triangulaire. On y voyait une gracieuse Vierge à l'Enfant.

Au-dessus des ailes, deux frontons semi-circulaires contenaient les médaillons du Christ et de la Vierge enveloppés d'une draperie. Des pots-à-feu et des corbeilles de fleurs complétaient ce décor.

L'autel de marbre avait été placé en 1855. Sur sa face antérieure se détachait en blanc l'Agneau de l'Apocalypse entre deux compartiments chantournés. Deux autres autels du même type se trouvaient dans les bras du transept, accompagnés également d'un retable monumental. La disparition de ces compositions solennelles a considérablement appauvri l'église.

Le mobilier actuel

Désormais une grande croix nue s'applique au mur de chevet, entre les deux statues de bois de saint Pierre et de saint Paul. Depuis peu, une grande vitrine, placée dans l'angle sud, contient le groupe des Sept Saints de Bretagne qui se trouvait naguère dans la chapelle du village. Pour la circonstance, ils ont été restaurés et repeints à neuf sur leur montagne de nuages. L'autel de la célébration, en bois, n'est autre que celui qui avait été placé, en 1882, vis-à-vis de la chaire. Deux séries de trois stalles meublent le chœur et, en avant, le large pupitre du lutrin s'appuie sur un support en forme de balustre orné de feuillage.

Le transept apparaît bien vide depuis qu'il n'a plus que des niches rectangulaires, ménagées dans le mur, pour accueillir les statues de saint Joseph, en bois, de sainte Anne enseignant la Vierge, du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de Lourdes. On distingue encore dans les murs les blasons losangés des Talhouët qui exerçaient leur patronat sur l'église.

Pour élargir la nef, on avait ouvert les murs latéraux et étayé la charpente, de chaque côté, par une longue architrave, supportée elle-même par deux colonnes de granit. On obtenait ainsi un vaisseau très ample mais, lors de la dernière restauration, des tambours de maçonnerie ont chargé les allées latérales. Un berceau de bois verni couvre la nef et ses collatéraux. Laisse en pierres apparentes, cet intérieur paraîtrait bien sévère, s'il n'était égayé par le coloris des vitraux et les bannières pendues aux murs.

Au haut de la nef se dresse une chaire monumentale soutenue par un ange, sculptée, sur les faces de sa cuve, des bas-reliefs des quatre évangélistes et, le long de l'escalier, d'insignes religieux. Si l'autel qui lui faisait face a disparu, on a heureusement conservé la niche qui le dominait et l'on

y a introduit la Vierge à l'Enfant de l'ancien retable principal, jolie madone, savamment drapée dans son manteau et qui tient dans ses bras un bébé joufflu et potelé.



ERDEVEN - Église paroissiale.
Statue de Vierge à l'Enfant
(cliché Arch. Dep. du Morbihan)

La fontaine du bourg a été remise en valeur par la municipalité. Son bassin s'abrite sous un dôme à quatre pans galbés que supportent un mur de fond creusé d'une niche et, en avant, deux piles carrées à base et chapiteau sculptés.

Le bénitier à cuve ovale de marbre polychrome, qui se trouve à proximité, vient de Mgr Gouyon de Vaudurand, ancien évêque de Léon, qui mourut en sa demeure de Kercardo et fut inhumé dans l'église paroissiale, le 19 juin 1780. Au bas de la nef, un confessionnal, dont la porte à claire-voie est ornée de coquilles et de feuillages, représente un bon travail d'ébénisterie du XIX^e siècle.

Le baptistère de granit polygonal a retrouvé son ancienne place au fond de l'église où il sert d'autel dans un petit oratoire aménagé du côté nord de la tour. On y voit aussi un Crucifix, un peu naïf et une statue en bois de la Vierge à l'Enfant.

Au pignon du midi de l'église, est adossée la grande croix de mission dont le soubassement de granit, en forme d'autel, porte la date de 1851. Plusieurs fois renouvelé, le fût de bois vient encore de l'être et le Christ de fonte qu'il porte peint couleur de bronze.



Erdeven - Bénitier de marbre (XVIII^e s.)

Chapelle de la Vraie-Croix

La simple largeur d'un chemin séparait la chapelle de la Vraie-Croix (en breton, *Langroez*) du chevet et de la sacristie de l'église paroissiale: c'est ce qui explique qu'on l'ait amputée, à deux reprises, pour laisser plus de place à la route, naguère encore empruntée par le chemin de fer à voie étroite et depuis par une circulation automobile très intense. Malgré les mutilations et les transformations qu'elle a subies, elle garde encore belle allure.



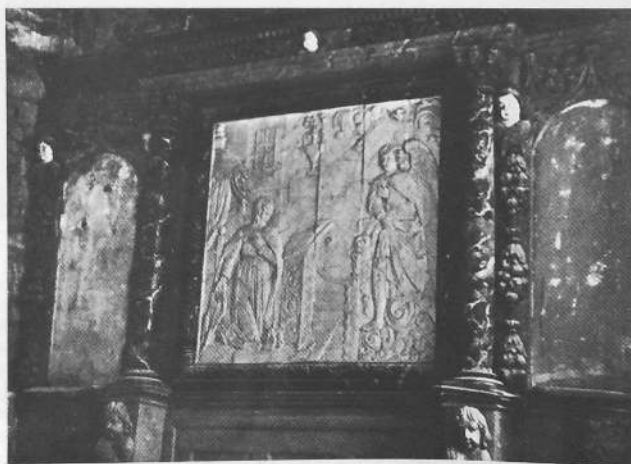
ERDEVEN - Chapelle de la Vraie-Croix

Construite en appareil de granit, la façade méridionale, avec son banc de pierre, au bas, et sa corniche, sous la toiture, présente une porte en anse de panier de la fin du XVI^e siècle. Les pilastres qui l'accompagnent sont ornés de losanges et de cercles, motifs caractéristiques de l'époque. Entre les deux hauts pinacles fleuris, une accolade, à feuilles frisées et fleuron épanoui, la couronne. Plus haut, deux angelots soutiennent une bande-roule, où s'inscrivait la devise d'un blason seigneurial maintenant remplacé par un écusson marial. La chapelle est, en effet, passée sous le patronage de la Vierge.

La façade occidentale ne date que du XIX^e siècle. En 1826, le Conseil de fabrique décida d'abandonner à la commune la chapelle de la Vierge qui se trouvait au bas du bourg et de restaurer celle de Langroez qui serait désormais dédiée à Notre-Dame de Pitié et servirait aux pieuses réunions de la Congrégation.

A la nouvelle façade on incorpora un massif de maçonnerie légèrement avancé qui comportait, au bas, une porte à double rouleau cintré, plus haut un oculus et, au sommet, une longue souche carrée portant un petit clocheton terminé en flèche.

L'archiviste Rosenzweig signale, qu'à l'autre extrémité, le chevet était plat, épaulé de contreforts, et le cadastre de 1845 confirme ses dires. La fenêtre avait été bouchée mais on voyait encore, à l'extérieur, son accolade à choux et crochets et des fragments de meneaux. Le recul de la façade occidentale provoqua la disparition de ce chevet pour obtenir une compensation du côté de l'est, grâce à une abside à trois pans. La légende rapporte que, pour ces travaux, on voulut emprunter les pierres de la chapelle ruinée des Sept-Saints mais, transportées de jour, la nuit, elles reprenaient leur ancien emplacement.



ERDEVEN - Chapelle de la Vraie-Croix - Le retable - lambris

En 1957, la façade occidentale recula encore de cinq mètres avant d'être reconstruite à l'identique, ce qui entraîna la disparition d'une fenêtre gothique au sud. Récemment, on a refait la toiture et le lambris de la voûte et la chapelle, un temps délaissée, s'est reprise à vivre. Sur l'appareil de ses pierres, le mur nord garde la trace d'une litre seigneuriale.

Surélevé d'un degré, le chœur contient un autel de bois en forme de tombeau galbé. En arrière, appliqué au compartiment central du chevet, se développe un retable-lambris avec pour motif central un bas-relief de l'Annonciation. Il est flanqué de deux colonnes qui donnent un peu de relief à la composition et supportent un entablement à frise et corniche. Sur les côtés, de fausses niches ornées de draperies, de chutes de fruits et d'angelots attendent que les anciennes statues retrouvent leur place. Une bonne peinture donnerait sa pleine valeur à ce décor, dont certaines parties, au moins, peuvent remonter au XVII^e siècle.

Dans le mur du midi, une crédence encadrée de colonnettes à chapiteau rappelle le XVI^e siècle. Divers ornements venus de l'église paroissiale, judicieusement employés, pourraient contribuer à valoriser ce petit édifice qui met une touche originale en plein cœur du bourg.

Chapelle Saint-Sauveur

La chapelle est située dans un village qui porte ce même nom mais, au dire de Rosenzweig, s'appelait autrefois Loclement. On y voit une statuette en bois d'un pape qu'on dit être saint Clément. Souvent, en Bretagne, son culte a remplacé celui de saint Colomban. Toutefois le patronage du Saint-Sauveur doit être très ancien.

Longtemps, cette chapelle est demeurée méconnue. Rosenzweig n'en parle pas, ce qui surprend. Le Mené, habituellement mieux inspiré, prétend qu'elle n'offre « rien de particulier ». Duhem, pour ne l'avoir pas vue, la donne comme une construction du XVIII^e siècle. Il a fallu la visite de M. du Halgouët pour reconnaître en elle « une des belles chapelles de la région côtière, remontant au XVI^e siècle ».

C'est, en effet, la plus belle et, somme toute, la mieux conservée dans la paroisse d'Erdeven. Malgré la rupture de la charpente qui entraîna, en 1900, la ruine du mur méridional, et bien que touchée par un obus, en 1943, elle garde son aspect typique de la Renaissance bretonne.

Rectangulaire, entièrement en appareil, elle est calée par de solides contreforts d'angle surmontés de pinacles. La façade occidentale s'ouvre en une porte en plein cintre moulurée. Sur les rampants à forte pente, les crochets s'enroulent en forme de boules. Le clocher d'origine se dresse sur sa souche carrée, cantonné de contreforts et dominé par une courte flèche pyramidale.



ERDEVEN - Chapelle Saint-Sauveur (cl. Arch. Dep. Morbihan)

La longère nord a perdu sa porte en anse de panier et le chevet plat, sa fenêtre en arc brisé dont il ne subsiste plus qu'un gros fleuron surmonté d'un panneau de style Renaissance qui devait être armorié. Mais la façade méridionale est toujours riche de son banc mural accompagné d'une belle mouluration, de son larmier sous le toit et surtout de sa porte très ornée. Cette baie en plein cintre s'inscrit entre deux pilastres plats qui supportent un large entablement. Trois balustres en haut relief relient les deux corniches, celui du milieu encadré de courbes à volutes en formes d'«s», tandis qu'au bas s'étire une frise de losanges.

A gauche de la porte, une fenêtre en plein cintre présente une mouluration ondulante de la Renaissance. Celle du côté droit s'ouvre en arc brisé. La dernière, sur le chœur, plus grande et dont le cintre pénètre légèrement la toiture, a été percée quand on a obturé la baie axiale du chevet.

Une récente restauration a rénové la chapelle: charpente, toiture, voûte ont été refaites et des vitraux viennent apporter à ce petit sanctuaire leur note joyeuse. L'autel, simple table de bois posée sur quatre piles de granit à peine équarries, s'accompagne toujours du tableau de la Crucifixion qui devait faire partie d'un retable disparu. Les statues de plâtre du Saint-Sauveur et le Mater Christi sont tombées, victimes de leur fragilité.

Deux autres, de sainte Marguerite et de sainte Jeanne d'Arc, attendent de les remplacer.

Elles viennent de l'église paroissiale, tout, comme les trois grandes toiles de «Saint Pierre marchant sur les eaux», de la «Trinité» et du «Rosaire», ainsi qu'un beau devant d'autel en marbre.

Remise ainsi en valeur, la chapelle de Saint-Sauveur est en mesure de bien accueillir les pèlerins de son pardon, le dernier dimanche de juillet.

Chapelle Saint-Germain

Le village se trouve mentionné, dès le XI^e siècle, dans le cartulaire de Quimperlé, et depuis, on y vénère toujours saint Germain d'Auxerre, apôtre des Irlandais et des Bretons. Le pardon se célèbre, le deuxième dimanche de juillet.

La chapelle actuelle a été abondamment restaurée, au cours des âges, comme en témoigne le disparate de sa maçonnerie et de ses baies. Exceptionnellement les deux pignons sont aveugles. Un clocheton moderne domine celui de l'ouest avec sa souche carrée, sa chambre ajourée en plein cintre, sa courte flèche polygonale entre quatre minuscules pinacles. Un escalier y conduit, ménagé sur le rampant méridional. Dans le mur du chevet, on lit la date de 1635.



ERDEVEN - Chapelle Saint Germain (cl. Arch. Dep. Morbihan)

Les baies se succèdent, très diverses, au long du mur méridional: fenêtre rectangulaire, porte en arc brisé ourlée d'un tore, petite ouverture rectangulaire et, enfin, grande fenêtre en plein cintre ébrasée qui s'inscrit dans un pignon en pénétration sur la toiture. Au nord, bien que l'appareil soit régulier sur les deux tiers de la longueur, le mur s'était boursoufflé au point d'exiger une reprise. Une porte assez remarquable se loge dans un cadre rectangulaire et son arc en plein cintre mouluré retombe sur les piedroits par l'intermédiaire d'une sorte de chapiteau.

L'intérieur avait été restauré, en 1898, par l'abbé Camper, qui blanchit et décora les murs de sa main et fit repeindre le lambris et le retable de bois. Il fut moins bien inspiré de rejeter « les statues entièrement vermoulues et grotesques » de saint Germain et de saint Mamert pour les remplacer par des plâtres sulpiciens.

Depuis plusieurs années déjà, une nouvelle restauration est en cours. On a redressé et consolidé les murs et la charpente, refait la toiture. Le retable du XIX^e siècle, qui avait été déposé, a retrouvé sa place contre le chevet. Il est fait d'un jeu de compartiments quadrangulaires savamment agencés. L'autel participe à ce décor avec un long panneau horizontal bordé de deux autres disposés verticalement. Au cœur du retable, un tableau carré représente le « Repentir de saint Pierre », et il est accosté de deux pilastres cannelés. Les niches latérales, flanquées de colonnes corinthiennes le dépassent de toute la hauteur de leur fronton à denticules. Au-dessus du tableau, une troisième niche équilibre la composition. On y a placé une Vierge à l'Enfant, tandis que les statues de saint Germain et de saint Mamert occupent le niveau inférieur. Trois autres statues de plâtre ont trouvé refuge dans la chapelle.

A l'entrée du village, la fontaine se cache au pied d'un bouquet d'arbres, tout près de la croix de granit. On descend par quelques degrés au bassin qui s'abrite sous une arcade creusée dans un massif couvert en bâtière.

Chapelle de Loperhet

Le village de Loperhet doit son nom à sainte Brigide, la plus illustre des saintes celtiques, abbesse de Kildare en Irlande et contemporaine de saint Gildas. Mais elle a été souvent supplantée par sainte Brigitte de Suède.

L'oratoire qui lui était dédié tombait en ruines, vers le milieu du siècle dernier, et les habitants du quartier obtinrent, en 1855, de le restaurer. Ils virent grand et construisirent, sur le commun du village, une chapelle neuve qui mesurait 17 mètres de longueur pour une largeur d'un peu plus de

5 mètres et pourvue d'un véritable clocher. En rechignant un peu, le conseil de fabrique accepta de régler les factures demeurées en souffrance.

C'est cet édifice, qui s'est écroulé, au cours de la dernière guerre, victime, le 2 janvier 1945, d'un bombardement qui fit des brèches dans ses murs et endommagea son mobilier, puis, le 2 novembre suivant, de l'explosion d'un champ de mines qui entraîna l'effondrement de la longère méridionale et la chute de la toiture.

Inscrite au compte des dommages de guerre, la chapelle ne sera reconstruite que quinze ans plus tard et bénite le 23 juillet 1961. Elle sortait, transformée, d'une campagne de travaux conduite par l'architecte Caubert. Cependant des pierres datées de 1781 et de 1856 rappellent le souvenir des édifices antérieurs.

La chapelle a conservé sa forme rectangulaire, avec une sacristie au nord et, à l'ouest, son clocher en saillie sur la façade. La tour carrée s'élève en trois étages, bien délimités par des bandeaux mais la porte en plein cintre a été murée. Une souche carrée à corniche porte la chambre des cloches contrebutée de contreforts à pinacle et une petite flèche très aiguë.

La longère méridionale s'est enrichie d'un porche, et trois fenêtres jumelles en plein cintre éclairent la nef tandis que s'est maintenue sur le chœur l'ancienne fenêtre en arc brisé dont le pignon s'élève au-dessus de la toiture. Partout règne la pierre apparente.



ERDEVEN - Chapelle de Ste Brigitte à Loperhet

La lumière colorée des vitraux ne parvient pas à dissiper l'impression de froideur qui se dégage du vaste vaisseau sous sa toiture doublée d'un lambris vernissé. Dans le sanctuaire, la table de bois de l'autel est portée sur deux piles de granit. Plaquée sur le mur, une grande croix abrite sous son aisselle droite un bas-relief de sainte Face. Les anciennes statues en bois de sainte Brigitte et de saint Roch ont été réunies, à droite de l'autel, en avant d'une ancienne niche. Mais la chapelle semble être passée sous le patronage de la Vierge représentée par une statue de la Médaille miraculeuse devant laquelle s'agenouille une petite sainte Bernadette, tant la piété populaire a été marquée par les apparitions du XIX^e siècle.

La fontaine voisine porte la date de 1864. C'est une petite construction carrée dont la toiture pyramidale émerge du sol. En contrebas, sous une arcade segmentaire, le bassin écoule son eau, à travers une petite enceinte dallée jusqu'à un lavoir extérieur.

A l'entrée du village, une stèle régulièrement taillée porte une petite croix qui vient d'être restaurée. C'est un témoin de l'antiquité de ce village d'Erdeven.

Chapelle Saint-Guillaume à Lisveur

La chapelle Saint-Guillaume de Lisveur a été reconstruite en 1885 et bénite, le 8 août 1886.

Modeste édifice rectangulaire, elle oppose ses surfaces enduites aux pierres de taille qui bordent les arêtes et ceignent les ouvertures. Sa façade occidentale présente: au bas, une porte en anse surbaissée et chanfreinée; au-dessus, une petite niche; plus haut, une rosace aveugle à laquelle on a ajouté, en 1925, l'invocation: «Saint Guillaume, protégez-nous!»; au sommet du pignon, un clocheton à souche carrée, chambre ouverte de baies en arc à peine brisé et flèche polygonale cantonnée de quatre petits pinacles. Le chevet est aveugle mais les longères sont percées chacune de trois ouvertures en plein cintre: trois fenêtres, au midi; une porte entre deux fenêtres, au nord.

A l'intérieur, le sol est cimenté, les murs blanchis, la voûte lambrissée. Dans le chœur, la face antérieure de l'autel de bois se divise en trois compartiments, celui du milieu orné d'une croix grecque au sein d'une gloire rayonnante. En arrière, le retable néo-gothique se compose aussi de trois panneaux avec de fausses niches où se tiennent les statues en bois de la Vierge de la Médaille miraculeuse, de saint Guillaume, en évêque et de saint François d'Assise. Les fenêtres, qui semblent avoir été diminuées dans leur partie inférieure, sont garnies de vitraux du XIX^e siècle.

Le pardon se célèbre le deuxième dimanche d'août. On n'y renonça pas, en 1944, alors que les combats se déroulaient sur la «falaise» voisine. Saint Guillaume est invoqué contre des rhumatismes. En été, la chapelle sert de lieu de culte aux estivants de la plage de Kerhillio.

Une humble fontaine se tapit au bord de la route, à la sortie du village.

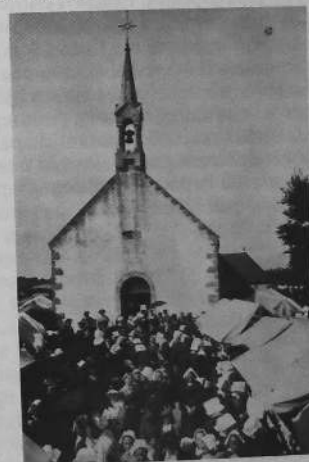
Chapelle des Sept-Saints

Dans les visites épiscopales et décanales du XVIII^e siècle, il n'est fait nulle part mention d'une chapelle au village des Sept-Saints. Sans doute était-elle déjà en ruines et, au XIX^e siècle, on en préleva des pierres pour reconstruire la chapelle du bourg.

Elle ne sera relevée qu'en 1899 par le recteur Camper. Il fit construire un édifice rectangulaire, percé de fenêtres en plein cintre, et dont la seule élégance consistait en un fin clocheton dessiné par l'abbé Le Trouher professeur à Sainte-Anne d'Auray. Il y introduisit les statues en plâtre des sept saints fondateurs des évêchés bretons: saint Patern de Vannes, saint Corentin de Quimper, saint Pol de Léon, saint Tugdual de Tréguier, saint Briec, saint Samson de Dol et saint Malo. En 1901, une bannière les regroupa, chacun dans sa mandorle, et, à partir de 1905, on portait en procession un brancard avec leurs sept statuets debout sur une montagne de nuages.

Dès lors, le pardon, qui se célébrait le dernier dimanche d'août, ne cessa de perdre de l'importance. On y venait des paroisses environnantes, jusque d'Hennebont et de Port-Louis et il rassembla jusqu'à 5 ou 6000 fidèles. Il s'ouvrait, le samedi, avec les premières vêpres, se poursuivait le dimanche par deux messes où l'on prêchait en breton et les vêpres solennelles de l'après-midi suivies d'un sermon en français, avant de se clore par une procession qui se déroulait entre les talus de pierres sèches, jusqu'au feu de joie traditionnel.

ERDEVEN - Le pardon des Sept-Saints (coll. CROLARD)



Vers 1930, la chapelle se dégradait. Pour la mettre plus sûrement à l'abri des tempêtes de l'Océan, le recteur eut la malencontreuse idée de la couvrir d'un berceau de ciment qui aurait, pensait-il, l'avantage de s'harmoniser avec la loggia semi-circulaire construite contre le pignon nord. Le résultat fut désastreux de tous points de vue. Les murs fléchirent sous la chape de béton et le clocheton menaçait de s'écrouler. Il fallut le démonter,

consolider la bâtisse par des contreforts extérieurs et des colonnes intérieures, toujours en ciment. L'humble chapelle se trouvait transformée en une sorte de hangar disgracieux. Cependant, si l'esthétique avait souffert, la piété se maintenait et le pardon ne fut interrompu qu'en 1944, la chapelle se trouvant dans la zone des combats. Encore le recteur tint-il à y célébrer une messe basse.

Le ciment vieillit mal, très mal. La voûte s'est fissurée et l'humidité s'infiltrait partout. Délavés à l'extérieur, les murs se zèbrent à l'intérieur de traînées de moisissure verdâtre. Les statues de plâtre sont toutes décolorées et l'on a dû transporter à l'église paroissiale le groupe des sept saints. La chapelle attend un nouvel élan de foi pour retrouver vie et beauté.

Elle le mérite car la tradition d'un culte collectif aux Sept-Saints de Bretagne se rattache à l'ancien pèlerinage du Tro-Breiz qui conduisait, au Moyen Âge, les fidèles à visiter successivement les églises dédiées à nos pères dans la foi.

La chapelle d'Erdeven est l'objet d'une curieuse légende populaire. On raconte qu'une maman mit au monde des septuplés. Effrayée par la charge que représentait pour son foyer une si abondante progéniture, à l'insu de son mari, elle commanda à sa servante de noyer six d'entre eux. La jeune fille les chargea sur un crible et s'en fut vers le ruisseau proche. En cours de route, elle s'arrêta pour reprendre haleine et posa son fardeau sur un rocher mais elle eut tant de peine à l'en détacher que l'empreinte du crible demeura gravée dans la pierre. Elle y vit un signe de Dieu et s'en retourna à la maison, ne doutant pas que ces enfants étaient prédestinés.



ERDEVEN — Le groupe des Sept-Saints évêques bretons (avant restauration)

Mis au courant, le père tança sévèrement sa femme et tous deux redoublèrent d'ardeur pour nourrir leur maisonnée. Les sept frères apprirent à servir Dieu et devinrent d'illustres évêques.

Contemporaine de la chapelle, la fontaine, monumentale mais lourde et massive, a été construite en bel appareil de granit. Compris dans un massif carré, le bassin ne s'ouvre que d'un côté sous un linteau droit. Quatre frontons triangulaires cantonnent le couronnement en forme de pyramide aplatie. Perdue dans un landier, quasi inaccessible, elle se dégrade lentement et n'écoule plus qu'une eau parcimonieuse.

Les autres monuments religieux

A Erdeven existaient encore autrefois les chapelles domestiques des châteaux de Keravéon et de Kercadio.

Nous avons déjà rencontré, au voisinage des chapelles, des fontaines bâties, plus ou moins monumentales, mais aussi des croix. Celles-ci sont placées parfois à l'entrée du chemin, comme celle des Sept-Saints qui date de 1742.

Beaucoup d'autres, une vingtaine, sont disséminées, à l'issue des villages, aux carrefours des routes ou sur d'anciens talus. Certaines sont toutes récentes, de 1971 à Kerminihy, de 1922 à Kerascouet, de 1896 à Kerouriec, où elle remplaçait, il est vrai, une autre plus ancienne. Celle de Crucuno remonte à 1817. La croix Cordier rappelle le souvenir d'un chouan.

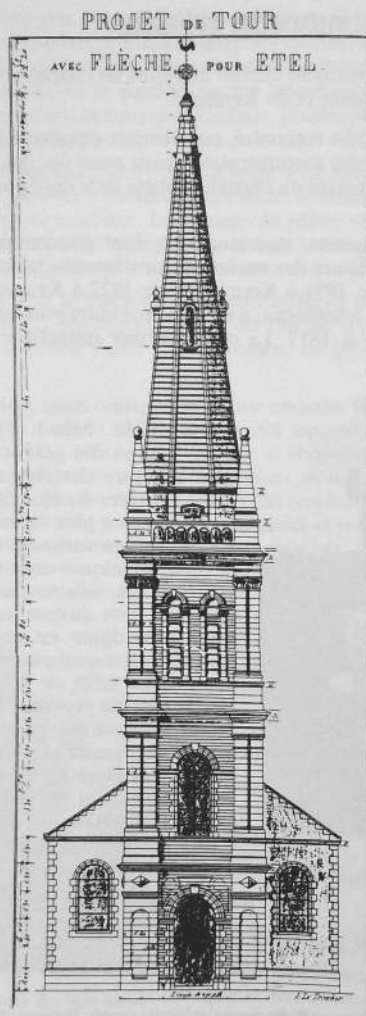


ERDEVEN — La croix de Kervilio

D'autres sont plus vénérables encore. Celle, hélas! disparue, de Kergouët portait des gravures de type celtique. Les unes demeurent très frustes, à peine dégagées du bloc de pierre, comme les deux croix plus ou moins pattées de Kerandeur, au voisinage de la Madeleine de Belz. Quelques-unes sont soigneusement taillées, telle la croix de Kerange sous son petit auvent, mais la plus élégante sans doute est celle de Kervilio-Kervasic. Son soubassement carré porte une épaisse table de granit sur laquelle repose le socle profilé d'un large biseau. Le fût, très court, s'épanouit en une croix formée par quatre arcs-de-cercle adossés qui laissent place en se rencontrant à un losange plein et se terminent par des extrémités tréflées. Toute la paroisse d'Erdeven se trouve ainsi marquée par le signe de la croix.

Bibliographie

- CADIC — Contes et légendes de Bretagne, P, 1919.
 CHOCHOY-PRESSE — Il était une fois... Erdeven et ses environs, Rostrenen, 1983, 24 p., cartes.
 LE TALLEC-DANIGO — Si Erdeven m'était conté, Priziac, 1971, 40 p.



ÉTEL

Étel — le cartulaire de Quimperlé écrit « Ectell » mais le nom, en breton se dit *Intel* — était la partie maritime de la commune d'Erdeven, située à l'embouchure de la rivière, en arrière de la redoutable barre que seuls peuvent affronter des marins expérimentés. Au XVIII^e siècle, selon Cillart, « le village était déjà fameux par les pêcheurs de raies, soles et turbots et par les presses de sardines ». Avec l'importance prise au XIX^e siècle, par la pêche à la sardine, au XX^e, par celle du thon et, en conséquence, par l'industrie de la conserve, la population ne cessa d'augmenter. Le village qui comptait déjà 700 âmes, en 1849, atteignait 1874 en 1872, 1996 en 1900 et est devenu une véritable ville d'environ 3000 habitants.

A l'origine, il ne disposait d'aucun lieu de culte et les fidèles devaient se rendre à l'église d'Erdeven, distante de 4 kms, sauf à assister à la messe à la chapelle voisine de Saint-Germain. Aussi, vers 1830, se préoccupait-on, d'y édifier une chapelle de secours qui deviendra paroissiale, le 2 septembre 1849. La commune obtiendra son autonomie administrative, le 1^{er} septembre de l'année suivante, avec la modeste superficie de 102 hectares.

La chapelle primitive

Après des hésitations sur le choix du terrain et l'établissement d'un plan et d'un devis par l'architecte Lussault de Lorient, l'adjudication des travaux de la chapelle fut emportée, le 2 avril 1835, par les sieurs Rouxel et Quennec pour la somme de 15725 francs. Des difficultés surgirent, sans doute, avant l'achèvement de la bâtisse, car le règlement final des travaux exécutés n'interviendra qu'en 1863.

Entre-temps, l'architecte Richard, toujours de Lorient, avait dressé, en 1847, un devis estimatif des réparations et des restaurations à faire à la chapelle d'Étel. Elles étaient d'importance puisque l'adjudication passée avec le sieur Frizon de Guer se montait à 21000 francs. Cet acte n'eut pas de suite car l'entrepreneur, devenu insolvable, avait disparu.

D'ailleurs, les habitants d'Étel, sur le point de se séparer d'Erdeven, ne tenaient pas, d'entrée de jeu, à se charger d'une trop lourde dette et préférèrent, dans l'immédiat, se borner à remédier au mauvais état de la toiture, se réservant de perfectionner l'œuvre plus tard.

Sa transformation en l'église

Dès l'obtention de leur autonomie, le conseil de fabrique et le conseil municipal s'y emploieront d'autant plus facilement que les recettes de l'octroi offraient une garantie de ressources. En 1851, l'architecte Halouis établit un nouveau plan dont le devis s'élevait à 12684 francs. Ce projet englobait des travaux de charpente et de couverture, de pavage et de crépissage, un décor intérieur de bois, un autel de marbre avec tabernacle et gradins, une fontaine baptismale et un bénitier de marbre également. L'entreprise Pierre-Joseph Daniel de Plœmeur se chargea des travaux dont la réception eut lieu, le 10 décembre 1853. La chapelle de secours se transformait en somptueuse église paroissiale.

Le 14 décembre 1864, Mgr Gazailhan bénit deux cloches. Le recteur tenta, à cette occasion, d'obtenir une aide de l'Empereur Napoléon III. Il ne reçut qu'un ciboire offert par l'Impératrice.

En 1875, il était de nouveau question d'agrandir l'église mais la municipalité se montrait, cette fois, réticente. Il fallut l'intervention du sous-préfet pour qu'elle en adoptât le principe par 8 voix contre 7. Encore les complications administratives s'accumulèrent tant et si bien que le conseil de fabrique se borna, en 1888, à édifier, au fond de l'église, une large tribune, œuvre du sculpteur lorientais Le Brun.

Ce palliatif s'avéra encore insuffisant car la population augmentait toujours et on venait aux offices des villages environnants. Le conseil de fabrique se chargea finalement d'allonger l'église, en reculant de plusieurs mètres le pignon de l'est, ce qui permettrait aux hommes de trouver place dans l'arrière-chœur. Les travaux furent exécutés par des ouvriers au chômage et terminés en novembre 1891. Ils avaient coûté 13000 francs. Le conseil municipal accorda une première subvention, toute symbolique, de 100 francs, puis une autre de 500 francs et le conseil général octroya un secours de 1000 francs.

Le projet de clocher

Une église ne se conçoit pas sans un clocher. Celle d'Étel n'en avait qu'un embryon. En 1900, le conseil de fabrique envisagea de le remplacer par une travée supplémentaire et de construire, hors œuvre, un vrai clocher. Il s'adressa à l'abbé Le Trouher de Sainte-Anne d'Auray, qui dessina, en s'inspirant des baies de l'église, un projet très soigné, un peu ambitieux, sans doute, puisque la flèche devait s'élever à 42 mètres. La municipalité accordait le terrain nécessaire. Le financement serait assuré par une quête parmi les paroissiens, un legs de la famille Rodel et, pour le reste, couvert par un emprunt. Tout semblait se présenter pour le mieux. « J'espère, souhaitait Mgr Latieule, en 1902, qu'à la prochaine visite pastorale l'église aura son complément nécessaire, une solide et belle tour ».

C'était compter sans l'administration, à une époque où les relations entre l'Église et l'État ne cessaient d'empirer. Le préfet exigeait un plan établi par un architecte compétent, autrement dit agréé par l'administration, réclamait toujours des compléments de dossier, refusait l'autorisation de traiter de gré à gré. L'ingénieur des Ponts-et-chaussées, tout en reconnaissant que le projet était parfaitement étudié, demandait un sondage préalable du terrain. Un ingénieur de Nantes en fit l'étude et le conseil de fabrique accepta ses conclusions, bien que le devis général se trouvât porté à 55000 francs. Le préfet fit savoir que l'autorisation serait accordée si les autorités locales renonçaient à toute demande de subvention. De guerre lasse, la paroisse préféra abandonner et l'église d'Étel demeura sans clocher.

L'argent recueilli fut utilisé à la restauration du calvaire de la « falaise » et le fonds Rodel à l'entretien et aux réparations ordinaires de l'église qui a gardé, jusqu'en 1957, son aspect du XIX^e siècle.

L'église du XIX^e siècle

« L'église d'Étel n'a rien d'artistique, il faut bien le reconnaître, avouait l'abbé Le Trouher, dans son rapport, et ne mérite guère de fixer l'attention par son architecture ». Il en appréciait davantage le décor intérieur.

Longue d'une trentaine de mètres et large de douze, elle dessine un simple rectangle avec pour tout ornement un bandeau de pierre qui tranche sur le revêtement blanchi à la chaux. Les fenêtres s'ouvrent en plein cintre. A l'ouest, la base du clocher est traitée en appareil et l'arc du portail comporte un double rouleau. En outre, des pilastres latéraux lui donnent un petit air de solennité.

Le décor intérieur s'inspirait du style néo-classique mais il avait été réalisé en bois et peint en faux marbre. Les poteaux qui divisaient la nef en trois vaisseaux parallèles avaient été habillés pour simuler des piles carrées. De même, l'architrave qui les reliait était sous-tendue d'arcades et une épaisse corniche se raccordait avec celle du chœur.

Dans le pignon primitif, on avait percé des arcades cintrées pour établir une communication avec l'arrière-chœur. Mais le décor n'avait guère varié. Des pilastres plats à chapiteaux corinthiens alternaient avec les arcades sous l'entablement à corniche saillante très ornée. Un second étage, très réduit, comportait des pilastres cannelés et superposait deux frontons semi-circulaires, celui d'en-haut chargé d'une gloire trinitaire. Un jour céleste éclairait une montagne de nuages sur laquelle des angelots accompagnaient la Vierge dans sa montée vers le Paradis. Sur les côtés du chœur, se tenaient les grandes statues en bois de saint Pierre et de saint Paul, rappel de leur patronage sur la terre d'Erdeven.



ÉTEL - Le décor du chœur, avant restauration.

L'autel de marbre gris, agrémenté de moulures de marbre blanc, avait la forme d'un tombeau en tronc de pyramide renversé. Il portait un double gradin et un tabernacle coiffé d'un fronton triangulaire. Dans cet ensemble un peu théâtral, il apportait une note de vérité et de sobriété qui aurait dû lui valoir d'être épargné.

Son ultime restauration

Au lendemain de la dernière guerre, le mot d'ordre était à l'authenticité par-dessus tout et, une nouvelle fois en 1967, l'église d'Étel allait être rénovée.

À l'extérieur, il n'y avait pas grand chose à faire et l'on se borna à construire sur la chambre des cloches, une flèche de charpente et d'ardoise.

En revanche, à l'intérieur, tout ou à peu près tout fut détruit. Les revêtements de bois disparurent, laissant à nu les poteaux de la nef sur leurs bases de granit et l'architrave qui les réunit. Plus d'arcades, plus de corniche, plus de pilastres, plus de frontons ni de gloire céleste. C'était le triomphe de l'austérité.

Le mobilier fut refait à neuf. Maître-autel, table de communion, confessionnaux associés, assez heureusement, il faut le reconnaître, bois exotiques et treillage métallique. La préférence a été donnée à des formes obliques qui assurent une meilleure assise.

L'ornementation s'est concentrée sur une vaste fresque qui couvre tout le mur de chevet. L'artiste s'est inspiré des paysages et des métiers de la mer. Tout en haut, la Vierge à l'Enfant, s'élève, debout au-dessus des flots, dans une coquille marine. Pour qu'il n'y ait aucune confusion avec la Vénus mythologique, derrière elle s'inscrit une épaisse croix. Autour de son auréole rayonne une étoile à branches multiples, la lune courbe son croissant et le triangle trinitaire domine la scène. Des branches de corail, des poissons, des algues accentuent le décor marin.



ÉTEL - La vierge, Étoile de la mer (fresque de X. de Langlais).

Au bas, à gauche, des matelots présentent à la Vierge des thons, produit de leur pêche; de l'autre côté, dans un paysage dominé par un phare, des ouvrières d'usine offrent des caisses de sardines, tandis que des charpentiers taillent le bois des bateaux. Le peintre a tenu à rassembler symboliquement autour de la Vierge toutes les activités maritimes du port d'Étel.

La composition est large, bien équilibrée, les personnages vigoureusement dessinés mais sans beaucoup de relief, la couleur distribuée en grands à-plats où les bleus et les verts du ciel et de la mer contrastent avec des ocres ou d'autres tons plus neutres. On retrouve dans le mouvement des nuages et des vagues la technique bien connue du graveur. La fresque d'Étel restera une des œuvres maîtresses du peintre morbihannais Xavier de Langlais.

De l'ancienne église subsistent cependant quelques éléments, notamment les vitraux. Dans la nef, ils ont été placés, en 1889, par Fournier de Tours et représentent les mystères de la vie de la Vierge. En 1891, Hucher du Mans compléta la série, dans l'arrière-chœur, avec la Nativité de Marie et la Présentation au Temple. L'église est, en effet, dédiée à la Nativité de Notre-Dame.

La statue de Notre-Dame-des-Flots est très vénérée des Etellois, à cause de son titre et du bateau qu'elle tient dans sa main. Au nord du chœur, se voit encore l'ancien lutrin et une copie de la « Mise au tombeau » de Ribera, offerte par l'État, en 1875. La cuve baptismale actuelle est faite d'une conque marine. Au voisinage, se dresse la statue en bois exotique de sainte Anne et la Vierge, avec comme attribut une bouée de sauvetage pour montrer qu'elle est la protectrice des marins.

Au fond de l'église, on a conservé la tribune élevée par Le Brun sur six colonnes de bois. Une architrave ornée d'une frise de rinceaux supporte la balustrade. Le compartiment central forme un léger avant-corps avec deux têtes sculptées au droit des supports.

A l'une des colonnes s'adosse une grande statue polychromée de saint Pierre. Juste dans ses proportions et dans son mouvement, elle n'est pas sans valeur. La vierge aérienne du retable a trouvé place dans l'ancien baptistère.

Bien que son histoire soit relativement courte — elle compte à peine 150 ans —, l'église d'Étel a déjà connu bien des vicissitudes mais elle demeure solidement implantée au cœur de la cité qui n'a cessé de se développer autour d'elle.



ÉTEL - La tribune de l'Église, par Le Brun (Cliché Arch. Dep. Morbihan)

LOCOAL

La paroisse de Locoal est l'héritière de l'ancien prieuré de Saint-Sauveur de Redon et de ses dépendances, créé lui-même à partir de l'antique monastère de saint Goal.

Saint Goal et son prieuré

Comme Saint-Cado, Locoal est une île de la rivière d'Étel qui a été reliée à la terre ferme par une chaussée et, elle aussi, a servi d'asile à un moine breton nommé Goal.

Dans sa forme actuelle, ce nom dérive d'appellations plus anciennes, diversement orthographiées au cours des siècles et dont les plus authentiques semblent être Guedgual et Gutual, tirées, la première du Cartulaire de Quimperlé, l'autre de celui de Redon.

Sur la vie de ce saint personnage on n'est guère renseigné. Le cantique breton de Locoal suit, à grands traits, la version donnée par le chanoine Le Mené. Elle faisait la synthèse entre deux anciennes « *Vitae* » ; celle de Gand d'après laquelle, le saint, né en Grande-Bretagne, fut élevé à l'épiscopat mais s'en déchargea très vite pour tenter de vivre en solitaire sur un îlot exigü, avant de s'enfoncer dans de nouvelles solitudes ; celle du Propre de Saint-Malo qui en fait, sous le nom de Gurval, le successeur de saint Malo sur le siège d'Aleth. A sa mort, on se disputait son corps qui fut placé sur un chariot et les bœufs attelés le transportèrent dans l'île de Plecit, là où il avait vécu en ermite.



LOCOAL - Vitrail de Saint Goal

Comme pour saint Cado, la question se pose de savoir si Gutual et Gurval sont un seul et même personnage. Les historiens actuels estiment que la légende de saint Gurval, qui ne remonte pas au-delà du XV^e siècle, a été forgée par les chanoines malouins, à partir des reliques vénérées à Guer et qui provenaient sans doute de Locoal par l'intermédiaire de l'abbaye de Redon. D'autre part, certains détails géographiques de la légende gantoise, qui ignore la Bretagne armoricaine, conviennent bien au paysage de Locoal. Le vrai saint Goal y aurait donc vécu et c'est là que ses reliques ont été conservées.

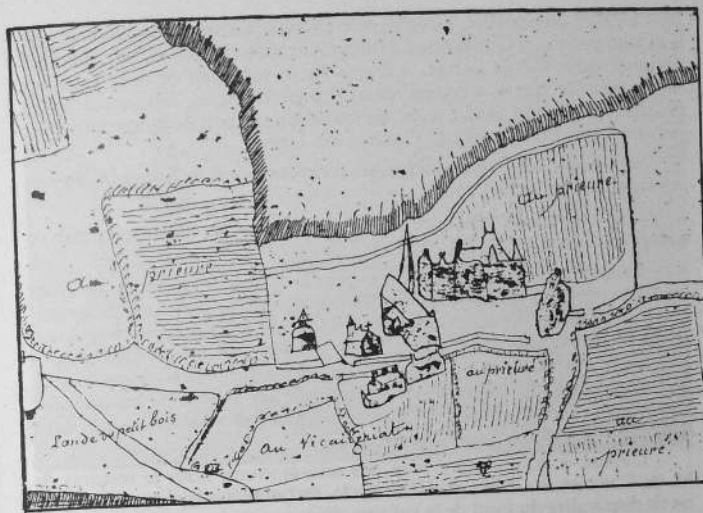
À la suite des invasions normandes, les moines qui en avaient la garde, s'enfuirent en les emportant. Après une étape dans le Gâtinais, où l'on trouve des traces du culte de saint Goal, elles parvinrent à Montreuil et, pour plus de sécurité, furent transférées, en 959, dans l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, en Belgique. C'est là que fut rédigée, à l'aide, dit-on, de quelques documents anciens, sa légende, très loin des lieux où il avait vécu et du temps où il était mort.

Son culte cependant persista à Locoal et le monastère qu'il avait fondé fut restauré par un Normand du nom de Gurki avec l'aide d'un certain Rivod. En 1037, l'abbé de Redon Catwalon parvint à décider Gurki de céder à l'abbaye ce qui était devenu son bien, en lui promettant de l'associer aux prières des moines. La donation confirmée par le comte Alain III et l'évêque de Vannes Judicaël, fut exemptée de tous droits.

Les bénédictins de Redon en firent un prieuré dont ils assuraient eux-mêmes le service pastoral et un fief qui s'étendait à l'île de Locoal, à la presqu'île du Plec, aux domaines du Minihy et du Dehors, ainsi qu'à la portion de la terre d'Hennebont située sur la rive droite de la rivière d'Étel qui deviendra la trêve puis la paroisse de Sainte-Hélène.

Déjà, au XV^e siècle, les prieurs s'assuraient les services d'un prêtre auxiliaire et, plus tard, le ministère reviendra tout entier à un vicaire perpétuel nommé par Redon. D'ailleurs, le prieuré tomba en commende, aux mains de titulaires étrangers à l'abbaye. Au XVIII^e siècle, elle parvint à s'en ressaisir et à le rattacher à la mense conventuelle. On y établit une sorte d'hospice pour les moines malades ou convalescents.

En 1790, le prieuré représentait un assez beau revenu puisque le fermier versait au prieur 1 800 livres, au «recteur» de Locoal 300, à son curé 250 et au chapelain de Sainte-Hélène 150, sans compter les 500 livres prélevées par le receveur des décimes. Mais la Révolution était déjà en marche et les biens du prieuré furent vendus au profit de la Nation, le 8 août 1791.



« Plan et profil du bourg, prieuré et île de Locoal... fait par Pierre MOURAULT en 1665 ». (détail)

L'église de Locoal

Ses malheurs et ses transformations

Il ne reste rien que l'emplacement présumé, du premier ermitage de saint Goal, pas davantage de l'édifice restauré par Gurki et Rivod. Il est même difficile de reconnaître, dans l'église actuelle des vestiges de la chapelle prieurale construite au XI^e ou au XII^e siècle par les moines bénédictins.

C'est qu'elle a connu bien des malheurs. En 1572, elle fut incendiée par les Espagnols venus en Bretagne, au secours de la Ligue de Mercœur et ne sera restaurée qu'en 1614, par les soins de Jean Bouchard, abbé de Prières et prieur commendataire de Locoal. En 1765, elle devint à nouveau la proie des flammes, à la suite d'un accident provoqué par la lampe du sanctuaire. Les moines de Redon supprimèrent alors les bas-côtés et fermèrent les arcades de la nef principale.

L'église comportait, au midi, une chapelle voûtée de Saint-Jean, que le vicaire perpétuel Guillaume Le Blouch démolit, en 1657. Pour calmer les critiques dont il était l'objet, il érigea sur le tombeau de saint Goal un monument en pierre avec, en relief, l'effigie du saint, représenté, selon Gaultier du Moltay, la tête rasée, les mains jointes, la robe monacale serrée par une ceinture. On y lisait l'inscription latine :

« *Quisquis ades, venerare locum, venerare sacratos Gudwaldi cineres; hic locus, hic sacer est. 1666.* »

Qui que tu sois, vénère ce lieu, vénère les cendres sacrées de Goal; ce lieu-ci est saint ».

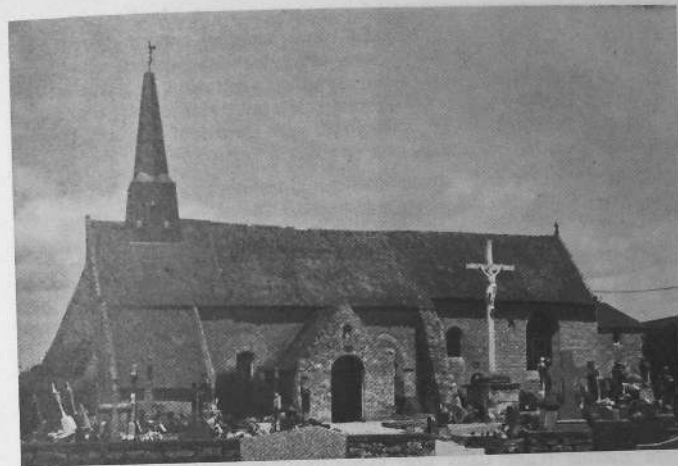
Ce monument a disparu, on ne sait au juste à quelle époque et ses pierres servirent à daller le chœur. Le souvenir du tombeau s'effaça mais, en 1878, le recteur Kersaho entreprit des fouilles, à l'endroit où se trouvait insérée dans le dallage une pierre d'autel. Il découvrit une tombe maçonnée, enduite de chaux et ne douta pas qu'il s'agissait de celle de saint Goal. Désormais son emplacement est signalé par une plaque de bronze avec l'inscription ornée: « 590-640 Tombe de S. Goal. Gudwal, menah breiz (moine breton) ».

L'église connut encore bien des restaurations. Sous le rectorat de M. de Cadenet, au début du XIX^e siècle, on lambrissa le chœur. En 1901, on fit disparaître du fond de la nef une cloison, ce qui permit d'allonger de trois mètres l'espace utile et de construire une tribune. En 1908, la façade du porche fut démontée et son arcade surélevée. Deux ans plus tard, le recteur, aidé de son sacristain Jollivet, très dévoué à l'église paroissiale, s'efforça d'améliorer l'aspect intérieur, en régularisant les fenêtres et en disposant à leur base des supports en forme d'autels galbés pour recevoir des statues. En 1966, intervint une nouvelle restauration et le remplacement du mobilier du chœur. En dépit de tous ces efforts, l'église de Locoal présente l'image de quelque chose d'imparfait, d'inachevé, comme si les éléments qui la composent ne parvenaient pas à s'harmoniser entre eux. En 1931, on avait envisagé de la reconstruire en entier mais le projet n'aboutit pas.

Son aspect actuel

Privée de ses collatéraux, elle se trouve réduite à une construction rectangulaire où l'on distingue nettement deux parties: à l'ouest, l'ancienne nef dont on a bouché les arcades, à l'est, un vaste chœur plus étroit.

Sur la nef, un peu en retrait du pignon, s'élève le clocher de charpente et d'ardoise, fait d'une souche en tronc de pyramide et d'une flèche polygonale. Les murs ont été consolidés par d'épais contreforts en talus:



LOCOAL - L'église Saint-Goal

trois d'entre eux épaulent la façade occidentale percée d'une unique et minuscule fenêtre; deux autres, l'arc intérieur qui sépare les deux parties de l'édifice.

La longère méridionale est flanquée d'un ossuaire en appentis et d'un porche appareillé qui s'ouvre par une arcade en plein cintre surmontée d'une niche avec un saint Gildas de pierre. Des bancs muraux règnent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ce porche où un bénitier circulaire en granit occupe l'angle à droite de la porte qui donne sur la nef.

Les anciennes arcades apparaissent encore dans les murs, plus ou moins déformées mais en forme de cintre brisé, et reposent sur des piles carrées. Les tailloirs, sommairement moulurés d'une bande et d'un biseau au sud, semblent plus finement travaillés au nord. A l'intérieur des arcs ont été ménagées des fenêtres à linteau segmentaire qui datent ces transformations du XVIII^e siècle. Il est plus difficile de savoir à quand remonte la construction primitive, peut-être à la période post-romane.

La partie orientale de l'église doit sans doute être attribuée à la restauration de 1614. Dans le mur du midi, en bel appareil de granit, s'ouvre une grande fenêtre en cintre brisé dont l'ébrasement est mouluré en cavet. Elle ne comporte pas de remplage. Une autre fenêtre plus petite,

en plein cintre, et une porte de même correspondant à la disparition, en 1657, de la chapelle Saint-Jean. La porte, naguère encore obstruée de pierres blanches a été aménagée pour servir de niche à une statue récente de saint Goal. Au-dessus, dans une cavité, on a introduit un bas-relief qui figure un personnage, les mains jointes, la tête levée vers le ciel. Ne serait-ce pas un fragment de l'ancien tombeau du saint fondateur? En revanche, le renard posé sur le banc mural est étranger à l'église.

Au mur nord, demeuré en moellons, s'appuyait jadis la sacristie. Elle a été transportée, en 1858 contre le pignon de l'est.

Les aménagements intérieurs

A l'intérieur, on retrouve la même division en deux parties bien distinctes. Une haute arcade en plein cintre, qui repose sur des piles engagées à taillor simple ouvre sur un chœur très profond. Elle correspond certainement à l'arc triomphal primitif.

Dans le chœur, le mur de chevet est habillé d'un lambris peint en gris et compartimenté par des cannelures verticales. Un grand Crucifix occupe le panneau central. De part et d'autre, les statues en bois de saint Goal et de Notre-Dame de la Clarté paraissent bien menues. Tout au sommet, le Père Eternel règne dans une gloire rayonnante, accompagné de la Colombe de l'Esprit. Ainsi la Trinité domine le tabernacle et l'autel à colonnes de bois qui ont été empruntés à la chapelle des Capucins de Lorient.

Dans le mur nord, une armoire vitrée abritait autrefois les reliques de saint Goal. Vis-à-vis, son image, majestueuse et quelque peu tourmentée, figure dans la fenêtre du midi, entourée d'une multitude d'ornements celtiques. Ce vitrail, placé par Bonneville, en 1937, a été restauré en 1960. Dans la petite fenêtre, un saint Jean-Baptiste garde le souvenir de la chapelle disparue.

Au bas de l'arc central, contre le retour de la maçonnerie, se tiennent les statues de saint Éloi et de saint Cornély. Les recteurs de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci ne cessaient de peupler leur église de statues nouvelles. Et c'est pour les accueillir que le sacristain Jollivet aménagea l'embrasement des fenêtres. Ainsi trouvèrent place une Vierge dorée et une Sainte-Anne d'Auray, une grande Sainte-Brigitte qui appartient à la chapelle du Plec et une Notre-Dame de Lourdes. Mais saint Isidore et sainte Hélène se font vis-à-vis, debout sur des socles. La tribune porte les statues en bois de saint Goal et de sainte Brigitte. Celle-ci figure sous les traits d'une vigoureuse matrone à l'air décidé: un voile retombe sur ses épaules et son ample manteau, relevé sur le bras gauche, enveloppe, de son large drapé, la longue robe aux plis accusés; elle tient, à main gauche, un livre ouvert. Reléguées sous la tribune, les statues en plâtre de sainte Thérèse et de sainte Bernadette voisinent avec deux confessionnaux très frustes.

Depuis 1910, l'ancien ossuaire a accueilli la cuve baptismale de granit et un tableau du Baptême du Christ. On y voit en outre une statue du Sacré-Cœur.

La sacristie, elle, garde une statue processionnelle de saint Goal et son reliquaire. On ne sait ni quand ni comment Locoal a récupéré une partie des reliques de son fondateur. Au dire de Cillart, elles étaient «en singulière vénération et opéraient beaucoup de miracles». Elles furent gravement endommagées par l'incendie de 1765. Le curé Yves Rio parvint à recueillir dans les cendres quelques fragments qui n'avaient pas été consumés et ils furent authentifiés par l'évêque le 7 octobre 1768. Ils échappèrent à la Révolution et furent de nouveau honorés, à partir de 1805. En 1867, Mgr Bécél les reconstruit encore officiellement.



LOCOAL - Statue de Sainte Brigitte (Cliché Gillouard)

Les dépendances de l'église

Sur un plan de «l'isle de Locoal» dressé par Pierre Mourault, en 1665, on distingue nettement le prieuré qui n'a été que partiellement reconstruit après les ravages des Espagnols, en 1592, l'église Saint-Goal et, plus au sud, une petite chapelle dédiée à saint Gildas et même, au-delà, un colombier. La maison vicariale se trouvait de l'autre côté du chemin, à l'emplacement du presbytère actuel.

Les dernières ruines du prieuré, qui avaient encore fière allure, marquées aux armes de Gilles de Quirzec, prieur de 1527 à 1543, ont été démolies et emportées en 1973. La Chapelle Saint-Gildas et le colom-



LOCOAL - Les ruines du prieuré (disparues en 1973) (cl. Arch. Dep. Morbihan)

bier avaient déjà disparu depuis longtemps. Mais le cimetière a gardé sa place, simplement agrandi vers le midi. On y a remis en honneur les tombes du chouan Hermely, de Mr Marec, celui qui avait fait construire le calvaire de Saint-Cado à Belz, et des recteurs Cadenet et Kerzerho. La croix de mission les domine avec son Christ de fonte.

La fontaine se trouve dans la prairie, en contrebas, non loin du rivage. Elle présente la forme classique d'une voûte en plein cintre comprise dans un massif amorti en bâtière. La procession s'y rend, le jour du pardon, troisième dimanche de juillet.

La chapelle Saint-Jean et les croix de Pen-er-Pont

La chapelle

La chapelle Saint-Jean, au voisinage de Pen-er-Pont portait sur une sablière l'inscription: LAN MIL SIS SANS 21 FUT FAIC(t) PA(r) THO(mas) MAGAD (...) C(e) BOY. LE GOLA (...) PRO(cureur). La chapelle a été reconstruite ou, tout au moins, a reçu une charpente neuve en 1621. Mais la belle façade occidentale, en pierres de taille, du être reprise à la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e. La porte dessine un arc segmentaire et le clocheton à large collette comporte des baies du même type. D'autre part on sait que les deux longères ont été rebâties, en 1899. Il ne reste donc plus grand chose de l'édifice antérieur. Cependant une curieuse croix ajourée domine le pignon de l'est. Au voisinage de la fenêtre du nord, on peut lire l'inscription AUD. GU. LE LEDAN... Du même côté, le linteau de la porte est gravé d'une hache-charrue comme on en voit sur les monuments mégalithiques.



LOCOAL - Chapelle Saint-Jean

Refaite à neuf, la toiture laisse apparaître ses fermes à entrails surhaussés. Une jolie balustrade en bois délimite le chœur où des stalles très simples s'adosent aux murs. L'autel rectangulaire est orné, au centre, d'une couronne ovale et, sur les côtés, de colonnettes géminées qui portent une sorte d'entablement à trois ressauts et ligne de denticules. Posé sur le tabernacle, un Christ en croix, aux bras relevés, se détache sur un petit vitrail de Pierre Toulhoat. La fenêtre s'encadre entre des colonnes de bois, flanquées d'ailerons très étroits, témoins d'un retable disparu. Sur les côtés, le lambris a été refait mais on a maintenu les statues de la Vierge à l'Enfant et de saint Goal touchantes dans leur naïveté. Plus bas, sur des bahuts, se tiennent une statue du jeune Jean-Baptiste qui porte une grande croix peinte en noir et montre l'Agneau à ses pieds et une autre, en plâtre de la Vierge immaculée.

Sur le plan de 1665, on distinguait encore, immédiatement avant le pont, un petit oratoire qui devait être dédié à saint Goal car la bordure côtière conserve son nom.

Les croix

Au-delà du pont se dressent deux petits monuments assez remarquables: une stèle et une croix.

La stèle, en forme de fuseau, haute de plus de deux mètres, se termine en une calotte soulignée d'un tore et d'une torsade d'où pendent comme deux tresses. Certains ont voulu y voir la figuration d'une chevelure féminine. En outre, elle est gravée d'une croix pattée avec, de part et d'autre de la hampe, l'inscription verticale: CROUXX PROSTLON. Les caractères onciaux remontent à une période qui va du IX^e au XII^e siècle.

L'histoire connaît une femme du nom de Prostlon. Elle était fille du roi Salomon de Bretagne et femme du comte de Vannes, Pascuethen. Elle mourut sans doute en 875 et fut inhumée à Saint-Sauveur de Redon car, le 8 janvier suivant, le comte Pascuethen se rendit sur sa tombe et, à cette occasion, fit des donations à l'abbaye.



LOCOAL - Croix de Prostlon (d'après LE MENE)

C'est à cette princesse que l'on rattache généralement la stèle de Locoal. Mais La Borderie penchait plutôt pour une homonyme et Gildas Bernier lui refuse tout caractère funéraire.

Il semble pourtant évident qu'un monument si soigné ne peut appartenir qu'à un personnage considérable. D'autre part le mot « Cruix » se trouve ailleurs avec une signification funéraire. Ne pourrait-on pas envisager que Prostlon, morte à Locoal, a été ensuite transportée à Redon pour y être inhumée? Cette hypothèse permet de justifier, en ce lieu, la présence de la stèle, qu'elle ait été élevée par Pascuethen lui-même ou par les moines de Redon, quand ils devinrent possesseurs de Locoal. Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence d'un des monuments les plus anciens de la Bretagne chrétienne et rien n'autorise à affirmer qu'il s'agit du réemploi d'une stèle gauloise.

Beaucoup moins ancienne, la croix voisine apparaît comme le type parfait de celles de la région de Belz. Son soubassement carré, en appareil, porte un socle où se lit la date de 1807 qui ne peut être que celle d'une restauration. Le fût quadrangulaire s'élève assez haut avant de s'épanouir en quatre arcs-de-cercles adossés qui forment une croix aux extrémités trifurcées. Dans le losange central aux côtés incurvés s'inscrit une fleur à six pétales et, un peu plus bas, cinq cupules disposées en croix rappellent les plaies du Christ.

Ces deux monuments, l'un du début du Moyen-Age et l'autre sans doute de la fin signent le plat paysage de la « palue » de Locoal-Mendon.

Chapelle Sainte-Brigitte au Plec

Bien qu'assez proche de Locoal, à vol d'oiseau, il faut un long détour pour atteindre la chapelle de Sainte-Brigitte dans la prequ'île du Plec. A l'entrée, dans le marais que recouvre parfois la marée, se dresse une haute stèle cylindrique que les gens du pays ont eu tôt fait de surnommer la « quenouille de Brigitte ».

Mais quelle Brigitte? L'église honore plusieurs saintes de ce nom dont les deux plus illustres sont la fondatrice du monastère de Kildare en Irlande et la veuve suédoise devenue moniale, célèbre par les révélations dont elle fut privilégiée.

La statue de la chapelle, très grande, porte une coiffure à plume; sa robe à larges plis est serrée d'une ceinture et une collerette tuyautée se rabat sur son manteau; à main droite, elle tient une plume d'oie et, sous son bras gauche, serre un livre. Livre de la Règle ou livre des Révélations, le choix demeure entier. Le cantique, en breton comme en français, a opté pour Brigitte de Suède, plus récente et mieux connue.

La chapelle, en cours de restauration, est des plus simples: plan rectangulaire, murs en moellons devenus apparents, clocheton sur le pignon occidental auquel on accède par un escalier rampant. Les baies s'ouvrent en plein cintre; légèrement chanfreinée, la porte du midi est sans doute plus ancienne.

La toiture a été refaite et la voûte étoilée a disparu laissant voir la charpente à nu. Sur l'enduit du mur nord se détache un écu en pierre tendre avec une crosse en pal. Il figure une croix grecque aux extrémités pattées, accompagnée de trois tiges fleuries, deux en chef et une en pointe, blason de quelque abbé commanditaire.



LOCOAL - Chapelle Sainte-Brigitte
Statue de la Sainte (cl. Gillouard)



LOCOAL - Blason dans la chapelle
Sainte-Brigitte (dessin de F. DECKER)

Au pignon de la chapelle se voit un gros bloc, assez informe qui porte le nom gravé de «Jagu», et trois cupules.

La fontaine se trouve, un peu plus loin, vers le sud. Elle est du même type que celle de Locoal et, on s'y rend pour le pardon, le premier dimanche de mai.

Bibliographie

COURSON (A. de) — Cartulaire de l'abbaye de Redon, P. 1863.

LE MENE (Ch.) — Prieurés du diocèse de Vannes. Locoal. Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1904.

DEBARY (M.) — Saint Gudwal et saint Gurval. Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 1963.

LE TALLEC-HENRIO (Abbés) — Locoal-Mendon, Auray, 1971, 40 p.

GALZAIN (M. de) — Les chapelles de nos saints. Priziac, 1976.



LOCOAL - MENDON - Stèle du Plec

MENDON

Très certainement ancienne, la paroisse de Mendon est devenue, au moins depuis le XIV^e siècle, le siège du doyenné de Pont-Belz. Outre l'église paroissiale et la chapelle Notre-Dame, au bourg, elle avait, sur son territoire, de nombreux autres édifices religieux.

L'église Saint-Pierre

L'église paroissiale était placée sous le patronage de saint Pierre, mais on n'en sait que fort peu de choses. Au début du XVIII^e siècle, on décida de la reconstruire. Commencés en 1706, les travaux traînaient encore, en 1750, et ne parvinrent jamais à leur achèvement.

En 1826, le desservant Le Bodo et le maire Nicolas faisaient le point de la situation: « Nous avions commencé de rebâtir notre église paroissiale, lorsque la Révolution arriva et nous empêcha de continuer. Le pignon et les longères avaient déjà 18 à 20 pieds de hauteur. Actuellement, il nous est impossible de reprendre et continuer le travail, parce que, outre que la pluie y a pénétré, notre église, qui avait peu de rentes, a tout perdu à la Révolution ».

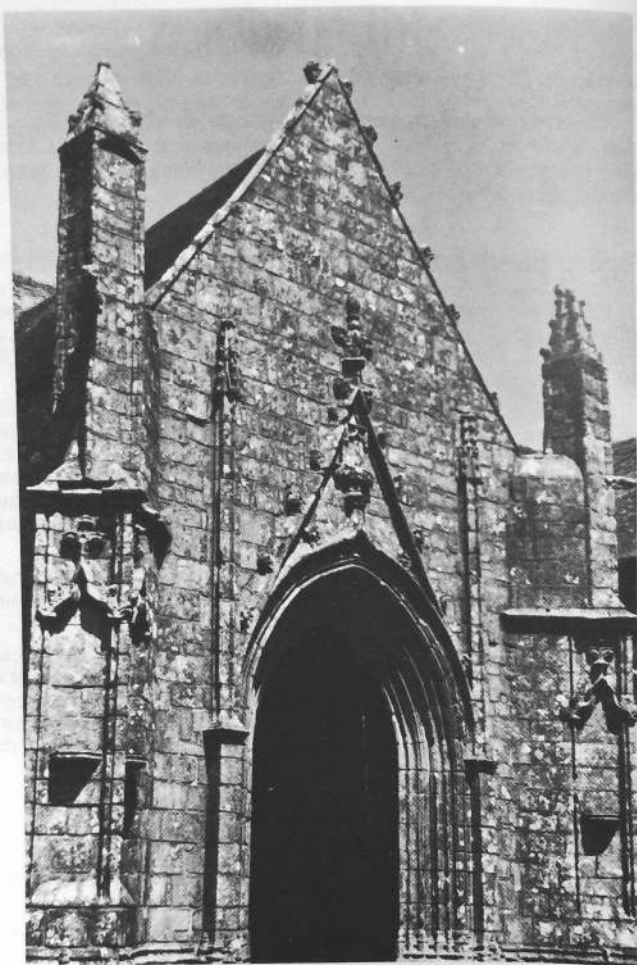
Peu après, l'emplacement fut occupé par la maison des religieuses où l'on distingue encore, dans la clôture, de belles pierres de taille et même un portail en plein cintre.

A la suite d'une violente attaque du « Phare de Bretagne », en 1895, la municipalité dut se préoccuper du transfert du cimetière qui se trouvait à l'entour de l'ancienne église. Elle n'y mit guère d'empressement puisque ce n'est qu'en 1917 que l'on utilisa le nouveau cimetière. En 1921, elle obtint de désaffecter l'ancien pour en faire une place qui servirait aussi de cour de récréation aux garçons de l'école publique.

La chapelle Notre-Dame

Depuis le début du XVIII^e siècle, c'était la chapelle voisine, dédiée à la Nativité de Notre-Dame, qui servait aux offices de la paroisse.

Avant la Révolution, elle était le centre d'un pardon qui se célébrait le 8 septembre. Il s'ouvrait dès la veille, avec les premières vêpres, la procession et le feu de joie et l'on pouvait y gagner une indulgence plénière depuis le coucher du soleil jusqu'à pareille heure, le lendemain.



MENDON - Eglise paroissiale - Le porche méridional.

Dès la fin de la tourmente, les paroissiens s'empressèrent de la remettre en état et le maire se reposait sur leur générosité pour « satisfaire à l'entretien et à l'ornement du culte ». Le desservant aurait souhaité le retour à la fabrique de quelques biens d'Église attribués à la Légion d'Honneur.

Le pardon retrouva son ancienne splendeur. A la fin du siècle dernier, on se souvenait encore de la fête qui suivit la pacification religieuse (plus vraisemblablement la Restauration) où parurent à la procession d'anciens chouans qui faisaient parler la poudre en l'honneur de la Vierge.



MENDON - Le chevet de l'église et sa flèche

Bientôt cette antique chapelle parut insuffisante pour les besoins de la paroisse. En 1826, le recteur et le maire s'adressèrent à M. Renaud, député du Morbihan, en vue d'obtenir du gouvernement un subside de 6000 francs pour construire des bas-côtés à la nef et « mettre ainsi le peuple à l'abri des injures de l'air pendant la messe ». Ils ne manquèrent pas de faire valoir leur dévouement à la cause des Bourbons et « les pertes considérables que la paroisse de Mendon avait essuyées pendant la Révolution et surtout au moment de la terrible affaire de Quiberon ». « Vous savez que nous avons perdu presque toute la récolte et les bestiaux, cette année là ». Et le député, à son tour, dans son plaidoyer soulignait que « la presqu'île de Locoal fut, pendant les guerres de l'Ouest un point de salut pour les officiers royalistes et que Georges (Cadoudal) y trouva toujours refuge et secours de la part des bons habitants de cette presqu'île ».

Le gouvernement accorda chichement à la commune de Locoal-Mendon un secours de 400 francs, encore ne savait-on pas s'il fallait l'attribuer à l'église de Locoal ou à celle de Mendon. Le député proposait de partager la somme mais il semble qu'elle revint à Locoal avec la promesse d'un secours égal, à Mendon, l'année suivante.

On se borna donc à gagner de la place à l'intérieur de la chapelle, avec la pose d'un « jubé » (tribune). Se fondant sur une promesse qui avait été faite à la commune « après qu'elle eut livré la poudre et le reste », le Conseil municipal adressa une nouvelle requête au gouvernement, en 1835. Les travaux étaient déjà terminés et rien ne venait. Pourtant le sous-préfet ne se faisait pas faute d'insister ; « Le desservant, comme son confrère de Belz, tous deux excellents ecclésiastiques, sont l'objet de persiflages de la part de leurs confrères qui leur font un crime de leurs sages principes et de leurs bonnes relations avec l'administration ».

Selon Le Mené, la tour actuelle de l'église fut construite en 1875. Jusque-là il n'y avait qu'une flèche de charpente, au-dessus du pignon occidental où s'ouvrait une porte en anse de panier à plusieurs retraites. On ne sait rien de cette campagne de travaux qui s'étendit aussi à une bonne partie de la nef.

En 1892, on s'attacha surtout à renouveler l'intérieur de l'église. C'est alors que disparut, avec les entrails à têtes de crocodiles, la sablière sculptée de feuilles, d'animaux, de personnages, de plusieurs blasons : l'un « parti de France et de Bretagne », un autre « au lion rampant », un troisième « au cerf passant » qui doit être Coëtandec car les Chohan avaient des possessions jusqu'au cœur du bourg de Mendon. Le devis était signé S. A. Jousset, architecte à Tours, mais ce n'était là sans doute qu'un prête-nom car le véritable maître d'œuvre fut l'abbé Brisacier de Tours dont la compétence était réputée. Il comprenait la réfection du dallage de l'église, le carrelage du chœur, le gobetage de l'enduit, la restauration des fenêtres, le tout estimé 7750 francs. En réalité, les travaux furent plus importants puisque l'entrepreneur reconnaît avoir perçu, en 1893, la somme de 16000 francs. Le Conseil général avait voté un secours de 1000 francs. C'est de cette campagne que relève la construction de la voûte et la réouverture de la fenêtre de chevet qui faisait l'admiration de l'abbé Brisacier pour la délicatesse de son réseau.

Il faudra attendre 1969 pour que l'introduction d'un autel de pierre entraîne une modification notable dans le chœur de la chapelle Notre-Dame devenue église Saint-Pierre.

L'église actuelle

Bien que transformée au cours du dernier quart du XIX^e siècle, l'église actuelle garde de remarquables parties anciennes, notamment le chevet avec sa belle fenêtre gothique et, au midi, un porche richement décoré.

Le clocher et la basse nef

Occupant la dernière travée de la nef, le clocher a été réalisé dans d'harmonieuses proportions. Il s'élève en une tour de trois étages que relie, entre eux, des contreforts d'angle sommés de pinacles à crosses végétales.

Au bas s'ouvre, face à l'ouest, le portail en arc brisé, mouluré de gorges et de tores et enveloppé d'un larmier fleuri. L'étage supérieur est aveugle mais décoré, sur sa face antérieure de formes gothiques. Il est couronné d'une première balustrade ajourée d'arcatures trilobées. Une seconde coiffe le troisième étage qui contient le beffroi et, pour cette raison, est percé sur ses quatre côtés de lancettes jumelées.

Sur la plate-forme et, en retrait, s'établit un tambour octogonal qui porte la pyramide de la flèche. Il est étagé de petits arcs-boutants qui s'appuient aux contreforts d'angle et ouvert, dans les directions cardinales de baies inscrites dans des gables aigus. La flèche, elle-même trouée de trilobes, est garnie de crochets sur toutes ses arêtes. Ce clocher est un des mieux réussis dans le style néogothique.

Du côté du midi, la nef ne comporte que trois travées, bien marquées par les contreforts à retraites en talus et les trois fenêtres en arc brisé à meneau central et quadrilobe dans le tympan. La corniche à modillons s'interrompt après la seconde travée, indiquant ainsi les limites de la reprise.

Au nord, les divisions sont moins accusées car, aux deux fenêtres de la basse nef succède un mur aveugle, puis une troisième fenêtre moulurée d'un cavet, donc plus ancienne.

La partie haute de l'église

La partie haute de l'église n'a pas été aussi profondément remaniée mais elle n'est cependant pas d'une seule venue.

Le croisillon nord apparaît curieux à bien des égards. D'abord, à l'ouest, une petite porte, actuellement murée, présente des ornements originaux. Une accolade en haut relief, double la découpe du linteau et prend appui sur des courtes colonnes torsadées qui reposent elles-mêmes, d'un côté sur une sirène, de l'autre sur un personnage au torse nu. Les chapiteaux à mouluration géométrique sont surmontés de trois masques et de motifs confus. L'accolade, garnie de feuilles frisées porte à sa pointe un masque moustachu et plus haut une palmette. Les angles externes du croisillon s'ornent de pinacles en encorbellement sur des socles cylindriques. La fenêtre en arc brisé est moulurée d'un tore et d'un cavet. Il est difficile d'assigner une date à cette construction qui ne saurait être antérieure à la Renaissance dans le pays de Vannes.



MENDON - Église paroissiale.
Ancienne porte du croisillon nord

De ce même côté, une sacristie moderne flanque le chœur sur toute sa longueur. Les contreforts d'angle, à longs pinacles fleuris, épaulent le chevet plat. Des crochets s'espacent sur les rampants du pignon jusqu'à la croix terminale, tandis qu'au bas se dressent deux figures portant des écus. Mais c'est surtout la grande et magnifique fenêtre en tiers-point qui s'impose au regard. Elle est divisée en cinq formes trilobées et au-dessus un réseau, complexe mais très délié de flammes trilobées s'enroule autour d'un quadrilobe central. Au bas de la fenêtre, on devine une inscription en caractères gothiques. M. du Halgouët dit y avoir déchiffré, non sans peine, la date de 1474, qu'il estime confirmée par le quadrilobe du remplage. Elle apparaît cependant un peu précoce pour l'ensemble du réseau. La petite fenêtre en plein cintre, au midi du chœur, elle, est très tardive.

Le croisillon méridional, dont le pignon était encore biais, au XIX^e siècle a été reconstruit en moellons. Il s'éclaire à l'est d'une fenêtre en arc brisé et, de l'autre côté, une porte maintenant fermée, donnait sur un étroit passage qui le séparait du porche.

Le porche méridional

Ce porche constitue le meilleur morceau d'architecture de l'église de Mendon. Il double le croisillon et l'écrase de sa richesse. Deux larges contreforts d'angle viennent le contrebuter, sculptés de fausses niches à console et dais en arc infléchi, lestés d'épais pinacles d'où se détachent des gargouilles animales. Encadré de pilastres à hauts pinacles, enveloppé d'une mince accolade à gros fleuron et d'un gable à feuillage plantureux avec, au sommet, une palme semblable à celle de la porte nord, l'ébrasement de l'arcade en cintre brisé est parcouru sur toute sa surface de canaux parallèles. Un banc de pierre règne tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du porche.

L'espace carré est couvert d'une voûte d'ogives et décoré, sur les côtés de fausses niches à socles circulaires ou polygonaux. Le portail en arc brisé qui donne accès à la nef s'accompagne de pilastres plats et d'une accolade et il s'orne de plusieurs gorges dont une est garnie de pampres. Il comprend deux portes en anse de panier, semblablement sculptées avec, dans l'écoinçon de l'accolade, des écus hélas ! martelés. Un trumeau les sépare, chargé d'une fausse niche à dais polygonal en pierre blanche et d'un piédestal creusé pour servir de bénitier. Le tympan ajouré de vigoureux trilobes, de quadrilobes à pointes aiguës et d'une mandorle semble bien appartenir à la restauration du XIX^e siècle, tandis que l'ensemble du porche remonte au XVI^e siècle.

Le vaisseau et son mobilier

Grâce à la voûte néo-gothique, le volume intérieur se trouve unifié. Doubleaux et ogives retombent sur des culs-de-lampe sculptés, sauf à l'entrée du chœur où les arcs sont reçus sur des colonnes engagées. Les ailes du transept communiquent avec la nef par des arcades en cintre brisé dont la mouluration pénètre directement dans les colonnes.



MENDON - L'intérieur de l'église



MENDON - Église paroissiale
Le vitrail de chevet
(Fournier de Tours - 1893)

Dans la grande fenêtre qui éclaire le chœur, Fournier de Tours a introduit, en 1893, la scène de la Nativité de la Vierge qui ne compte pas moins de dix personnages et se déroule devant un lit tendu de courlines. Sous la fenêtre, un tabernacle de bois sculpté de feuilles ornementales domine une rangée de cinq stalles néo-gothiques.

Le nouvel autel de granit repose sur un dallage et une plate-forme de faux-marbre. L'épaisse table est profilée d'un filet et d'un large biseau tandis que sur le soubassement rectangulaire se détachent, en haut, une large bande et, au bas, une retraite bien marquée qui allège un peu son volume massif.

A gauche se dresse une grande croix avec un Christ de mission. Lui fait pendant une Vierge à l'Enfant en bois. Vêtue d'une robe blanche, la tête à demi couverte d'un voile qui tombe en arrière, elle relève son manteau élégamment drapé jusque sous les pieds de l'Enfant nu. De ce même côté, dans le mur du midi s'est maintenue l'ancienne crédence au linteau décoré d'une accolade aplatie. A l'entrée du chœur se voient, debout sur des troncs d'arbre, d'un côté un saint Joseph en bois et de l'autre une sainte Anne enseignant la Vierge.

L'aile nord du transept n'abrite plus qu'un confessionnal néo-gothique et une seconde série de six stalles. Au midi, l'autel, fait d'un massif rectangulaire appareillé et d'une table moulurée d'une bande et d'un cavet, porte la statue de la Vierge de la Médaille miraculeuse. Les vitraux de Fournier représentent, au nord, les images de saint Pierre et de saint Joseph, au sud, celles de saint Joachim et de sainte Anne avec la Vierge. Ils se font remarquer par l'intensité des bleus dans leur partie supérieure.

De simples verres habillent les fenêtres de la nef, sauf au fond, où se font face un saint Isidore en prière placé par Laumonnier, en 1899, et l'Apparition de sainte Anne à Nicolazic, par Le Bihan-Saluden, souvenir de la mission de 1948.

Dans la longère méridionale de la nef se loge une crédence en anse de panier moulurée et sous-tendue d'une forme trilobée. Au fond, deux diverticules flanquent le massif de la tour et celui du nord sert de baptistère. La fontaine, octogonale repose sur un support de même forme mais à base carrée. Elle est creusée d'une cuvette circulaire et d'une autre cavité qui, sur un de ses côtés en épouse la courbe. Au mur de la tour s'adossent les statues de saint Pierre et de saint Eloi.

La fontaine Notre-Dame se dissimule dans une prairie, au sud du bourg, sous le feuillage d'un bosquet. Elle abrite son bassin carré sous un dôme à quatre pans galbés que supporte un mur de fond et, en avant, deux piles polygonales à chapiteau géométrique. Les linteaux de l'entablement ont été légèrement découpés en arc-de-cercle. Un chemin tout récent permet désormais d'y accéder facilement.

Chapelle Saint-Vincent-Ferrier au Moustoir

Le nom de « Moustoir » indique un établissement monastique du Moyen Age. L'antiquité du site est attestée par une stèle quadrangulaire et deux pierres taillées en calottes sphériques que l'on voit à proximité immédiate de la chapelle. Une épaisse croix monolithique porte des croix gravées en son milieu et à l'extrémité de la traverse.

La chapelle bâtie à l'emplacement de l'ancien ermitage est passée sous le patronage de saint Vincent-Ferrier qui évangélisa le pays de Vannes au début du XV^e siècle. Elle porte la date de 1609 et garde les caractères de cette époque: construction en appareil de granit, plan rectangulaire. Le banc mural, les portes en anse de panier à mouluration ondulée, l'oculus du midi témoignent de la proximité de la Renaissance. La fenêtre du chevet et celle du chœur demeurent fidèles à l'arc brisé gothique. La seconde, en légère pénétration dans la toiture porte la date de 1702 qui doit être celle d'une restauration.

Le clocheton, au sommet du pignon occidental a sans doute été remanié car, s'il conserve ses corniches et ses baies en anse de panier, sa courte flèche pyramidale s'élève entre quatre petits pinacles à boule.

La chapelle vient de recevoir une toiture neuve et un lambris de forme ovale. Les murs intérieurs ont été décapés mais fort heureusement le chevet a été revêtu d'un enduit qui met en valeur le mobilier du chœur.

L'autel adosse au mur de chevet son massif rectangulaire en gros appareil et sa table saillante légèrement moulurée. Un petit tabernacle à colonnettes latérales s'incorpore au double gradin de bois.

Dans le vitrail de Laumonnier, qui le domine, saint Vincent Ferrier apparaît dans l'attitude du prédicateur.



MENDON – Chapelle Saint-Vincent du Moustoir (1609)

Une statue du même saint, debout sur un socle de pierre, occupe encore la place d'honneur, à droite de la fenêtre. Enveloppé dans l'ample manteau noir des Dominicains, la tête un peu penchée, la main tendue en avant, il se montre ici plein de mansuétude, comme pour inviter les hommes à se convertir. Cette image a remplacé une autre plus ancienne où il se tient droit, hiératique, un livre ouvert devant sa poitrine. Son visage osseux, aux traits accusés, a pris un aspect quelque peu surréaliste qui lui vient peut-être du fait que la statue a perdu sa polychromie. Elle a été découverte, en 1944, dans la soufente de la toiture, en compagnie d'un saint évêque à chasuble gothique. M. du Halgouët la tenait pour la plus ancienne représentation de saint Vincent Ferrier.

A droite de la fenêtre se voit une gracieuse Vierge couronnée, sans doute du XVI^e siècle. Son manteau étoilé tombe en plis très amples et elle soulève, à deux mains, son Enfant presque à hauteur d'épaule. C'est dire tout l'intérêt de la statuariale de cette humble chapelle.

La fontaine se trouve tout près du chevet mais sans doute a-t-elle été déplacée car elle manque d'eau pour le pardon qui se tient le 1^{er} dimanche de septembre.



LOCOAL-MENDON
Chapelle du Moustoir
Statue de saint Vincent-Ferrier

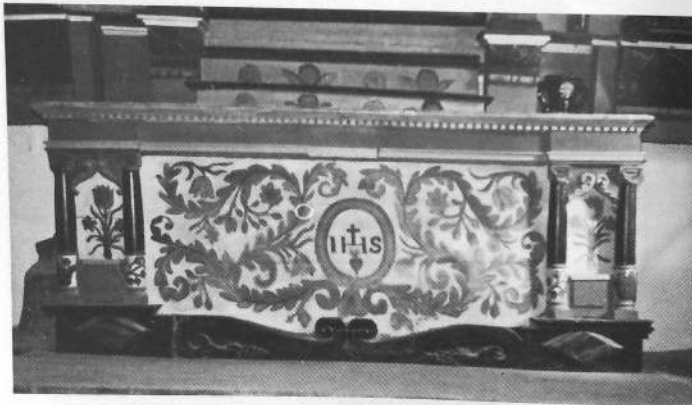


MENDON – Chapelle du Moustoir
Statue d'un saint Evêque
(cf. Arch. Dép. Morbihan)

Chapelle Saint-Gildas à Locqueltas

Le nom du village, Locqueltas, remonte au XI^e siècle ou au XII^e siècle et vient de saint Gildas à qui la chapelle est dédiée.

L'édifice actuel, très modeste, peut être daté du début du XVII^e siècle. Il est construit en appareil de granit avec un banc mural à la base de la longère méridionale. Les deux portes sont en anse de panier, celle de l'ouest simplement chanfreinée, celle du sud ornée d'une discrète mouluration. La fenêtre en arc brisé du chevet a été murée et celle du midi ouverte ou agrandie en rectangle quand on a introduit un retable dans le chœur. Vraisemblablement on a remonté la façade occidentale et, à son sommet, le clocheton percé de baies en plein cintre et coiffé d'une pyramide avec la croix. Une récente restauration a valu à cette chapelle une toiture neuve et un lambris peint en bleu ciel.



MENDON - Chapelle de Saint-Gildas. Le devant de l'autel

Son principal ornement lui vient de l'autel et de son retable. L'autel rectangulaire, en bois, comporte à chacune de ses extrémités deux colonnes à chapiteau qui supportent l'avancée de la table. Le long compartiment est joliment peint d'un médaillon avec le monogramme du Christ et un cœur enflammé et, de chaque côté, des branches fleuries s'enroulent symétriquement. Deux tiges droites également fleuries meublent l'espace entre les colonnes. Des angelots animent les gradins de l'autel.



MENDON - Chapelle Saint-Gildas
Statue de saint Gildas
(cliché Arch. Dép. Morbihan)

MENDON - Chapelle Saint-Gildas
Statue de saint Yves
(cliché Arch. Dép. Morbihan)

Quatre colonnes divisent le retable en trois parties à peu près égales. Au centre, un tableau peint par Parfait Pobéguin, en 1851, représente saint Gildas prêchant au bord de la mer. Sur les côtés se tiennent deux statues assez originales : une Vierge aux longs cheveux, vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu, porte son Enfant sur le bras droit ; un saint Gildas, plus récent, en habits sacerdotaux, tient à main gauche un livre. Tout-à-fait à gauche, de la même facture, saint Yves, raide dans sa soutane et son surplis, les épaules revêtues d'un camail rose sur lequel retombe le rabat, serre à deux mains un sac de procédures.

A l'entrée de la porte méridionale, le bénitier est sculpté d'un masque puissant.

Pour le pardon qui se célèbre, le 3^{ème} dimanche d'août, la chapelle ne disposait que d'une humble fontaine dont le bassin à peine maçonné était recouvert d'une simple dalle. On y descendait par trois degrés de chaque côté. Tout en la respectant, on a construit, au-dessus d'elle, en 1961, un monument en belles pierres de granit bleu. Il s'élève sur un soubassement rectangulaire, creusé d'une grande niche et amorti en une bâtière aigüe, avec une croix à son sommet.

Chapelle du Menec

Les cartes écrivent « Ménéques » et Pierre Madec, dans ses chroniques de la « Liberté du Morbihan », n'a pas manqué de relever l'ineptie de cette orthographe. Menec, en breton, désigne tout simplement un site pierreux. La chapelle qui s'y trouve est placée sous le double patronage de saint Paul et de saint Cado parce qu'elle abrite leurs statues.

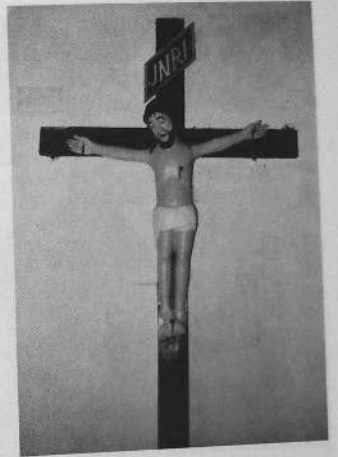
De plan rectangulaire, elle s'engage à demi dans une propriété particulière, ce qui explique l'absence d'ouverture à l'ouest et la fermeture de la porte méridionale, remplacée par une autre au nord, plus tardive. De ce côté, les pierres ont été rendues apparentes. Deux fenêtres cintrées éclairent le chœur, toutes deux ébrasées. Le clocheton, sous son petit chapeau conique, dispose d'une chambre plus haute que d'ordinaire, ouverte de baies en arc segmentaire. La chapelle date, sans doute, de la fin du XVIII^e siècle: le retable intérieur indique 1781.

Le sol est légèrement cimenté, la voûte peinte en bleu clair et les murs ont conservé leur enduit blanchi à la chaux. Une balustrade de bois sépare la nef du chœur dallé de pierre. Le massif rectangulaire de l'autel, en moellons, porte une table, légèrement débordante, faite de trois éléments. Large et volumineux, le tabernacle de bois s'orne d'un ostensor sur la porte et de deux pilastres corinthiens sur les côtés.



MENDON - Chapelle Saint-Paul du Menec (cliché Arch. Dep. Morbihan)

Le retable de chevet vient d'être repeint en couleurs vives. Il s'ordonne autour d'un tableau central, malheureusement en mauvais état, où saint Paul, appuyé sur un cimetière, porte sous le bras gauche le livre de ses Epîtres. De chaque côté, deux colonnes noires délimitent de fausses niches où prennent place les statues de saint Paul qui tient, cette fois, son livre ouvert, et de saint Cado, en évêque bénissant. A l'extérieur, deux ailerons aux volutes aplaties élargissent la composition que couronne, au-dessus de l'entablement à ressauts, le large triangle du fronton meublé de rameaux fleuris et noués d'un ruban. Les socles sur lesquels se tiennent les statues sont animés par les visages joufflus mais un peu mélancoliques de trois jolis angelots.



MENDON - Chapelle du Menec
Le crucifix mural

Dans la nef, le Crucifix mural, bien que très fruste, n'en est pas moins expressif: bras tendus, pieds croisés, les yeux clos, il incline légèrement la tête.

On vient à la chapelle du Menec pour le pardon, le 2^{ème} dimanche de juillet.

Chapelle de la Madeleine à Kerhoarn

Comme c'est habituellement le cas, la chapelle de la Madeleine se situe aux confins de la paroisse, vers l'est. Elle se dresse sur un monticule, un peu à l'écart du village de Kerhoarn.

Elle vient de faire l'objet d'une restauration soignée. Un enclos de pierre l'entoure et un chemin dallé conduit à la porte frontale où l'appareil des piedroits et de l'arc segmentaire tranche sur les murs en moellons apparents. Dans la maçonnerie se voit un blason losangé qui doit être de Talhouët. Au sommet du pignon, le clocheton, à souche carrée et flèche pyramidale, présente de bonnes proportions. Deux fenêtres éclairent le vaisseau rectangulaire à hauteur du chœur. La porte du midi, en plein cintre, aux arêtes abattues est gravée d'une croix sur la clef de l'arc.



MENDON - Chapelle Sainte-Madeleine à Kerhoarn

A l'intérieur, tout a été rénové: le dallage de pierre, le lambris qui laisse les poutres apparentes, les murs aux moellons rejointoyés, sauf au chevet. La balustrade de bois s'est ouverte pour faire place à un autel de pierre à table plate, largement débordante. L'ancien autel en tombeau galbé demeure adossé au mur avec son gradin orné de rinceaux. Sur le tabernacle est posé un crucifix de bois.

On a nettoyé le tableau qui représente, sur fond de paysage verdoyant, la grotte de la Sainte-Baume, où sainte Madeleine médite sur le Crucifix avec, près d'elle, une tête de mort, le livre des Évangiles et son vase de parfum. De part et d'autre, les deux statues de sainte Madeleine et de saint Oual (Goal) sont en plâtre. Comme saint Cado, au Menec, saint Goal est considéré comme second titulaire.

Chapelle Sainte-Marguerite

On dit qu'elle se situait primitivement sur la butte de Mané-Liscoët, au voisinage de la rivière, avant d'avoir été transférée, en bordure du village qui a pris son nom mais qui s'appellait autrefois Kercadoret.

Naguère des talus plantés de vieux chênes lui faisaient un cadre pittoresque. Maintenant, bien dégagée, proprement restaurée, elle domine un paysage de champs et de bois, au-delà duquel, on aperçoit la rivière.

Rectangulaire comme toutes les autres chapelles de Mendon, elle porte, au sommet de son pignon occidental, le même clocheton carré à courte flèche pyramidale, un peu plus tassé. Les portes se courbent en plein cintre: celle de l'ouest, dont les arêtes sont abattues, garde la date de 1646. La fenêtre à linteau de ciment, qui éclaire le chœur, primitivement devait se hisser au-dessus de la toiture.

Les murs intérieurs sont blanchis; le sol est dallé et la voûte à trois pans lambrissée. L'autel et son retable de bois sont parés de riches couleurs. Sa table débordante sur quatre colonnes et sa face antérieure est décorée de deux vases de fleurs à panse volumineuse et sur les côtés de curieuses chutes végétales. Deux colonnes torsées s'appuient sur le gradin pour encadrer le tableau de sainte Marguerite et soutenir l'entablement droit du retable. Debout, vêtue d'une robe bariolée, la sainte tient à main droite une grande croix et de l'autre la palme des martyrs; elle foule aux pieds un monstrueux serpent. A l'étage supérieur, une niche réduite, accostée de colonnettes torsées, contient une petite statue de saint Michel terrassant le dragon.

Dans les niches latérales, creusées dans le mur, ont pris place, à droite, une sainte Marguerite et, à gauche un saint Roch, coiffé du chapeau de pèlerin, tout raide dans sa tunique verte et son manteau rouge; du doigt, il désigne sur sa cuisse droite le bubon de la peste, tandis que, de l'autre côté, son chien se dresse pour lui offrir un pain. Plus à l'écart, un gentil saint Mathurin au visage juvénile, habillé d'une chasuble rouge brodée d'orfrois, se tient debout sur un piédestal. Cette débauche de couleurs donne à la chapelle une atmosphère toute joyeuse.

Dans la nef, le Christ expirant sur la croix, dans une dernière prière se tourne vers son père. Près de la porte du midi se voit un joli bénitier de pierre en forme de pyramide.



MENDON - Chapelle Sainte-Marguerite
Le décor de l'autel



MENDON - Chapelle Sainte-Marguerite
Statue de saint Mathurin
(cl. Arch. Dep. Morbihan)

La chapelle ne suffit pas à contenir la foule, le 2^{ème} dimanche d'août, jour du pardon. Aussi a-t-on construit, au voisinage du chevet, un autel de pierre pour les cérémonies en plein air. Un peu plus loin, on trouve la fontaine, elle aussi parfaitement entretenue et même accompagnée d'un jardinet planté. Comprise dans une enceinte maçonnée et dallée, elle s'élève sous une bâtière aux bords relevés en forme de rampants et porte une croix de granit. Le bassin s'enfonce sous une arcade en anse de panier et dans la niche intérieure on a introduit récemment un petit bas-relief représentant sainte Anne et la Vierge avec l'inscription: «*Me zo me mam er ré vihan*» (Je suis la Mère des petits enfants).

Une croix de pierre qui porte la date de 1746 annonce l'approche de la chapelle.

Chapelles disparues

La mariage entre noble homme Julien-Charles Perrin, seigneur de la Primelays, et demoiselle Louise de Lezenet, dame de Kercaer, a été célébré, le 28 août 1690 à Saint-Léonard. Sans doute s'agit-il d'une chapelle domestique.

Il y aurait eu une chapelle dédiée à saint Tugdual, au village du Minihi dont le nom évoque, en effet, un établissement religieux. Toute trace en a disparu.

La tradition rapporte qu'une chapelle de Saint-Michel aurait existé au Mané-Beniget et c'est après qu'elle fut tombée en ruines que la statue de l'archange fut transportée à Sainte-Marguerite.

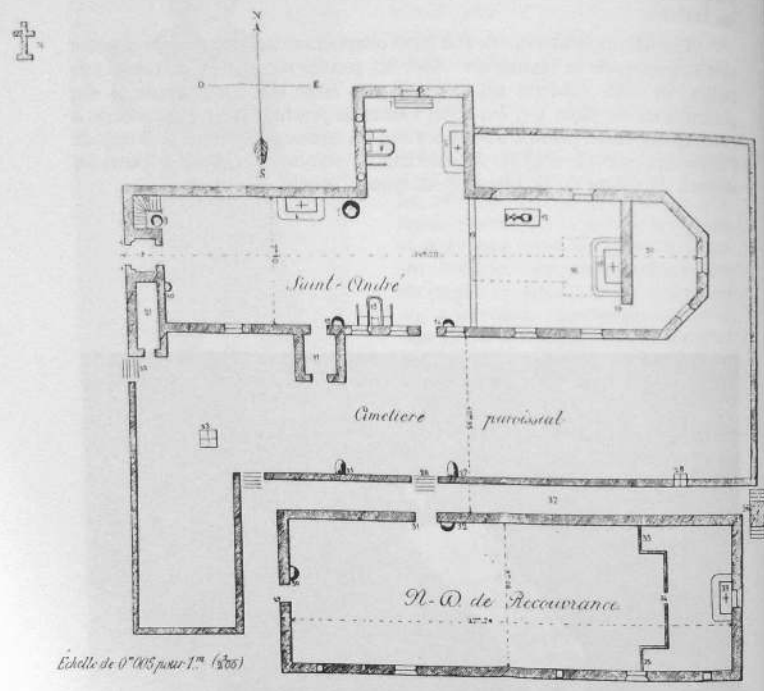
La chapelle de Lapaul n'a été démolie qu'en 1936. Le nom du village ferait croire à un antique «lan» mais un titre de la collégiale de Saint-Michel-du-Champs (Chartreuse d'Auray) parle d'un moulin situé à

«Lochpaul» en Mendon. Ce serait donc plutôt un «loc» dont le titulaire pouvait être saint Pol de Léon. Plus tardivement la chapelle prit le titre de la Trinité.

Les Mendonnais tiennent à leurs chapelles et les habitants du quartier ont entrepris de la ressusciter. Avec les pierres récupérées, certaines très belles, ils ont construit un oratoire plus large que long destiné à des cérémonies en plein air. En effet, l'autel de pierre se trouve placé juste à l'entrée du vaste portail mais un autre du même type, dans un angle de l'édifice, permet de célébrer à l'intérieur. L'oratoire a accueilli en outre les statues de plâtre de la Vierge et de saint Cornély.



MENDON Fontaine de Sainte-Marguerite



PLOEMEL - Plan de l'ancienne église et de la chapelle de N.-D. de Recouvrance.
(d'après l'abbé Collet)

PLOEMEL

Ploemel est la seule paroisse du doyenné dont le nom contient le terme « plou — ploë » qui désigne les plus anciennes paroisses bretonnes, mais le mot qui entre en composition avec lui demeure énigmatique. En se fondant sur la prononciation actuelle : « *Plinuer* » et sur la graphie « Ploeymer » que l'on trouve, en 1572, dans un document de la Chartreuse d'Auray, on l'a interprété par l'adjectif « *meur* » qui signifie grand. Ploemel serait alors, tout comme Ploemeur, la « grande paroisse ».

Or, les textes plus anciens, du XV^e siècle et même du XIV^e siècle, écrivent déjà Ploemel (1387), comme aujourd'hui. Il faut donc croire plutôt à un nom d'homme : Emel ou Imel (un village se nomme Kerimel) ou plus simplement Mel = Maël, mot celtique, très commun en composition, avec le sens de chef. Ploemel devient ainsi la paroisse du chef ou bien du nommé Maël.

Avant la Révolution, elle comptait sept frairies dotées chacune d'un centre de culte : le bourg avec l'église Saint-André, Locmaria où se trouve Notre-Dame de Pitié, Locmiquel sous le patronage de saint Michel, Kergal dont la chapelle était dédiée à saint Goal, Saint-Cado, Saint-Laurent, Saint-Méen qui portent le nom du titulaire. Les chapelles de Saint-Michel et de Saint-Goal ont disparu, tout comme celle de la Madeleine qui était jadis réservée aux descendants des lépreux, mais tout près de l'église paroissiale s'est maintenue la belle chapelle de Notre-Dame de Recouvrance.



PLOEMEL - Locmaria.

L'église Saint-André

L'ancienne église

L'église actuelle date de 1835. L'abbé Collet, qui fut vicaire à Ploemel, nous a laissé un plan et une description de celle qui l'a précédée. De forme rectangulaire, elle s'étirait sur 34 mètres, en y comprenant la sacristie à trois pans qui la terminaient à l'est. La toiture était basse. Au nord, se greffaient sur la nef une large chapelle et, au midi, un porche. La plupart des baies se concentraient sur la longère méridionale; cependant, au nord, deux fenêtres éclairaient, l'une la chapelle, l'autre le chœur. Il est difficile d'avancer une date pour cette construction, si ce n'est, peut-être, que le chevet à trois pans indique le XVII^e siècle.



PLOEMEL - Le clocher de l'église paroissiale

Le chœur très profond était séparé de la sacristie par un mur de refend auquel s'adossait l'autel. Du côté de l'évangile se voyait la dalle funéraire de M. de Méninville et, sous le dallage, s'étendait un caveau.

Dans la chapelle du nord, où saint Martin avait cédé son titre à saint Sébastien, l'autel et son retable dataient de 1777. La chaire était placée près de l'angle que cette chapelle faisait avec la nef et, au-delà, s'appuyait à la longère l'autel du Rosaire qui portait la date de 1769.

Tous les édifices religieux de Ploemel eurent beaucoup à souffrir de la Révolution car, écrivait le maire, en l'an 10, « la plupart d'entre eux avaient servi de casernes et de corps de garde ». Restaurée, l'église fut à nouveau bénite, le 3 décembre 1807 mais le clocher restait à réparer. Bientôt, la longère nord donna des inquiétudes. En 1833, le Conseil de fabrique envisageait de construire une chapelle annexe pour y loger l'autel du Rosaire. Deux ans plus tard, il se prononçait pour une entière reconstruction de l'église.

Sa reconstruction au XIX^e siècle

Il reçut l'appui du Conseil municipal: « considérant que toute la maçonnerie des deux longères menace de s'écrouler, qu'il en est de même de celle du pignon de l'est, qu'en outre l'église est depuis longtemps trop petite pour notre population considérablement augmentée depuis quelques années, qu'il est par conséquent urgent de la reconstruire et de l'accroître en reculant ses longères et le pignon de l'est... ». C'était le 22 mars 1835

En fait, le projet était déjà mûr, le plan établi, les matériaux à pied d'œuvre. On parle au sujet de cette église de l'intervention d'Italiens, peut-être s'agit-il de cet émigré de Modène qui devait travailler quelques années plus tard à Saint-Hélène. Le devis se montait à 7045 francs et la paroisse estimait pouvoir le couvrir jusqu'à concurrence de 6300 francs. « S'il était possible d'éviter un travail par adjudication, nous en serions bien aises, attendu qu'il entrerait dans nos arrangements d'employer des ouvriers de la commune qui, dirigés par de bons maîtres, nous eussent fait de bonne besogne et à moins de frais ».

Le gouvernement, qui avait laissé espérer une aide de 900 francs, n'en accorda que 400. En 1837, le maire réclamait la différence afin de parfaire l'œuvre: « L'église est construite mais il reste beaucoup à faire dans l'intérieur, notamment un lambris... qui nous empêcherait de mourir de chaud, en été, et de froid, en hiver ».

Moins de dix ans plus tard, sur le rapport de l'architecte Richard, le préfet ordonnait la démolition du clocher devenu dangereux. Pour le 21 mars 1847, c'était chose faite mais il restait maintenant à colmater la brèche pratiquée dans le pignon de l'église.

D'un commun accord, le Conseil de fabrique et le Conseil municipal s'étaient déjà adressés au sieur Pierre-Charles Léon, « entrepreneur

patenté, maintenant domicilié à Auray et qui a déjà très bien exécuté plusieurs de ces sortes de travaux dans le département».

L'homme de l'art avait établi un plan pour une tour neuve dont le devis se montait à 11283 francs. Les habitants de la commune, sous diverses formes, apportaient la valeur de 7337 francs. Les travaux étaient déjà en cours quand, le 21 mars 1847, le maire «sollicita du Roi un secours pour les continuer au cours de l'hiver, en occupant ainsi plus d'ouvriers». Le 7 février de l'année suivante, il n'avait encore rien reçu, en dépit des bonnes dispositions du député Genty de Bussy. Quinze jours plus tard, éclatait à Paris la Révolution de février et le nouveau ministre des Cultes se déclara dans l'impossibilité d'accueillir favorablement cette demande. C'est donc la paroisse qui a financé presque totalement la reconstruction de l'église, grâce au zèle déployé par le recteur Guyonvarh et surtout son neveu Le Diraison, en ce qui concerne le vaisseau et, pour la tour, par le recteur Le Thiec.

Peu à peu, le mobilier fut reconstitué ou restauré: le retable du maître-autel par Pobéguin de Vannes, en 1859, ceux des chapelles de saint Sébastien et du Rosaire par Pierre Payé, peintre à Auray, en 1862. Le Brun de Lorient plaça les boiseries et les stalles du chœur, en 1884 et, en outre, sculpta plusieurs statues. Les cloches de la fonderie Havard avaient été bénites dès 1850.

Dès lors, l'église garda sa physionomie jusqu'au nouvel aménagement du chœur intervenu en 1962 et à la restauration générale accomplie par la municipalité en 1964-65.

L'église actuelle

Fidèle à l'esprit néo-classique, l'église de Ploemel se conforme aux lois d'une exacte symétrie. En forme de croix latine prolongée, à l'est, par une sacristie, elle repose sur un soubassement en appareil, le reste des murs étant construit de moellons revêtus d'un enduit, avec pour tout décor un bandeau à la base des fenêtres et un larmier sous la toiture. Toutes les baies s'ouvrent en plein cintre. La nef comprend quatre travées et l'une d'entre elles, au midi, occupée par une porte assez mesquine à pilastres et fronton triangulaire, porte la date de 1837.

Très strict, dans son parement de granit, le clocher-porche, incorporé à la dernière travée de la nef donne à l'église un air de majesté. Il comporte quatre étages d'architecture et deux balustrades. Au bas de la tour carrée, le portail est accosté de quatre pilastres toscans et deux autres bordent la façade que l'entablement barre dans toute sa largeur. Sur une crosse en relief se lit la date de 1847. Un fronton triangulaire, percé d'un trilobe, complète le décor du portail.



PLOEMEL - Portail occidental de l'église paroissiale (1847)

L'étage supérieur ne s'anime qu'avec les pilastres d'angle et un panneau carré. Au-dessus de la première balustrade, la chambre des cloches, en léger retrait, est percée de quatre baies cardinales. Enfin la flèche polygonale, cantonnée de pinacles, domine tout le paysage à l'entour.

A l'intérieur, l'église se fait plus avenante avec ses murs blanchis, sa voûte peinte en bleu. Au chevet, le retable-lambris revêt un aspect monumental, structuré par quatre colonnes qui lui donnent un peu de relief. Le tableau central de la Résurrection, peint par Pobéguin, en 1859, a été remplacé récemment par un autre, œuvre de René Cassin. Dans les niches latérales, cernées d'une maigre guirlande, se tiennent les statues de saint André et de saint Isidore, le laboureur. L'épais entablement s'amenuise pour dessiner un fronton semi-circulaire au-dessus du tableau et laisser place à une image du Père Eternel. Les surfaces planes sont peintes en faux marbre.

Le nouvel autel, se compose d'une table de granit posée sur quatre supports à mouluration géométrique. Au fond du chœur, cinq stalles sont joliment sculptées de feuilles et de fleurs. Deux autres rangées s'adossent aux murs latéraux avec, au-dessus, un étroit lambris dont les compartiments sont ornés chacun d'une rose et d'une feuille d'acanthé.

Dans la chapelle du sud, l'autel du Rosaire a été supprimé pour introduire un orgue à tuyaux peu esthétique. Demeurent cependant sur leurs socles la statue de Notre-Dame de Lourdes et surtout celle de saint Goal venue de son ancienne chapelle et portant la date de 1575. C'est un vénérable évêque revêtu de la chape et coiffé de la mitre. Il bénit son peuple et dans sa main gantée tient à gauche sa crosse.

Dieu merci, on a conservé aussi, dans la chapelle nord, l'ancien autel de saint Sébastien. Il est orné d'un joli petit retable de pierre blanche daté de 1777. Sur des socles sculptés d'un angelot, se dressent deux colonnes cannelées, à base décorée de feuillage et à chapiteau corinthien. Elles supportent un entablement à ressauts et un fronton doublement syncopé avec au centre une lourde guirlande de fleurs et de fruits. Le couronnement se réduit à un petit panneau chargé d'un angelot, d'un cartouche dans une couronne ovale et coiffé d'un fronton curviligne. Le tableau du Baptême de Jésus a été introduit dans un cadre qui déborde sur les pilastres latéraux et présente son cintre vers le bas. Ce petit monument bien restauré n'en constitue pas moins un des plus beaux ornements de l'église.



PLOEMEL - Église Saint-André - Le retable du maître autel

Il est accompagné de la statue de sainte Anne avec la Vierge et d'une autre en plâtre. Une toile voisine, où l'on voit saint Sébastien consolé par un ange rappelle son ancien patronage sur cette chapelle.

Les vitraux placés en 1965 par Van Guy de Tours éclaboussent l'église de leurs gros éléments aux tons violemment contrastés. Ils figurent, dans le chœur, des symboles eucharistiques, dans le transept, le martyre de saint André et une Piétà assez mirabiliste, dans la nef un simple jeu de couleurs.

Au fond de l'église, le grand bénitier carré est monté sur une stèle antique.

Chapelle Notre-Dame de Recouvrance

Le titre de Notre-Dame de Recouvrance est donné, en Bretagne, à des chapelles où se rendent en pèlerinage des femmes de marins sans nouvelles de leur époux. Elles y prient la Vierge et, à Ploemel, elles ne manquent pas, en outre, de sonner la cloche, comme pour appeler celui dont elles désiraient le retour et même il leur arrivait d'aller interroger la fontaine en y jetant un morceau de pain.

La chapelle de Ploemel se situe, au sud de l'église, sur le même tertre, et domine les deux routes qui se croisent dans le bourg. C'est un bel édifice bien daté. La sablière nord porte une double inscription: en lettres gothiques, sur un phylactère, LAN MIL CINQ CENTZ SOIXANTE FUST ASISE CESTE CHERPATERIE (charpente) P(ar) DoN IHA (Jean) LODREC MISZEUR. FRANCOIS LODREC MISZEUR 1560 ET ESTOY POR LORS CURE DO(m) CH. LE GARTZ 1560; en capitales romaines: I (Jean) LE LOZDREC PRE (prêtre) FICT FAIRE CE CLOCHIER AU MOYS DE JUILLET 1563. Le changement d'écriture montre bien que nous sommes à l'extrême fin de la période gothique et que l'influence de la Renaissance se fait sentir. Le clocheton a disparu, il y a peu, au sommet de la façade occidentale. Il se composait d'une tourelle carrée à flèche de charpente qui n'était peut-être pas d'origine car la girouette portait la date de 1712.

Rectangulaire, longue de 25 mètres, d'une seule venue, la chapelle de Recouvrance est construite tout entière en pierres de taille. Au bas des murs règne un banc de pierre accompagné d'un épais bandeau mouluré avec des décrochements verticaux pour rattraper la déclivité du terrain. Un larmier creusé de deux cavets souligne les versants du toit et se continue sur les pignons par une corniche.



PLOEMEL - Chapelle N.D. de Recouvrance

Deux contreforts d'angle, à pinacle et courte pyramide, épaulent la façade occidentale et des crochets garnissent les rampants du pignon. La porte frontale, en anse de panier, est décorée d'une accolade feuillagée qui prend appui sur deux figures : d'un côté un chien, de l'autre un homme, la tête entre les jambes. Le fleuron figure comme un gros oiseau aux ailes éployées et, au-dessus, une pelote vermiculée avec, au milieu, le dessin de la croix.

Dans la longère nord s'ouvre une porte en anse de panier dont les piedroits sont chanfreinés et l'arc mouluré. Une autre, de même forme, a été murée.

Pour bien caler le chevet qui domine la route, il a fallu deux contreforts particulièrement puissants, renforcés à la base, ceinturés d'une corniche et qui se réduisent, à la faveur d'un glacis, avant la seconde corniche qui porte les pinacles. La grande fenêtre, en arc à peine brisé, se décompose en trois formes cintrées surmontées de flammes sans redents. Elle est accompagnée de deux pilastres à longs pinacles fleuris et d'une accolade aux feuilles enroulées. Des arbres et la croix de mission masquent en grande partie, cette architecture.

Devenue quasiment inaccessible, sans doute par suite de l'élargissement de la route, la façade méridionale a perdu la large porte qui s'ouvrait en son milieu. On aperçoit cependant la mouluration de l'arc et l'accolade qui l'ornait. Elle est encadrée de deux solides contreforts à double corniche dont les pinacles sont mutilés. L'éclairage est assuré par trois petites baies rectangulaires, au sommet du mur, et par deux fenêtres en arc à peine brisé, l'une à ébrasement creusé en cavet, l'autre rectiligne, toutes deux divisées par un meneau et garnies de flammes sans redent.



PLOEMEL - N.-D. de Recouvrance
Porte occidentale

Au regard de cette architecture soignée, l'intérieur déçoit : le dallage est défoncé, les murs sont peints en ocre jaune, les fenêtres ont perdu leurs vitraux, même celle du chevet où Laumonier avait placé, en 1909, une grande Assomption, avec des inscriptions bretonnes. Cependant la charpente demeure avec sa sablière inscrite et ses entrails sculptés. Dans le chœur, débordant la fenêtre pourtant très large, s'étire un long autel de pierre dont le massif de support a été peint en faux marbre (!) Il est accompagné de deux armoires murales, une de chaque côté et, dans le mur du midi, la crédence en accolade atteint la dimension d'une niche accostée de pilastres. Sous le badigeon du mur, on devine des fresques sur fond d'ocre rouge.

Le reste du mobilier se réduit à peu de chose. Sur des socles, de part et d'autre de la fenêtre axiale sont placées les statues de la Vierge et de saint Joseph, tous deux portant l'Enfant Jésus. Deux bénitiers de pierre, l'un circulaire et pédiculé, l'autre polygonal, posé sur une colonne engagée, se trouvent à l'entrée des portes encore en service. Un troisième desservait la porte murée du midi mais sa piscine polygonale émerge à peine du dallage actuel. Dans ce pavement on remarque une pierre sculptée d'un calice et d'une hostie qui se détachent sur une croix. Dans l'inscription, difficile à déchiffrer il semble qu'on puisse lire le mot Ploharnel et les dates 1589-1618.

La chapelle Notre-Dame de Recouvrance attend une bonne restauration et elle la mérite car c'est un excellent témoin de la fin de l'époque flamboyante, où la mouluration s'atténue, où la garniture des fenêtres devient plus souple, où les crochets des rampants ont tendance à s'enrouler sur eux-mêmes.

Comme le bourg de Ploemel possédait deux églises, il lui fallait aussi deux fontaines. Celle de la Vierge, datée de 1824, est couverte d'un dôme à quatre pans. Au lendemain de la reconstruction de l'église, en 1839, MM. Guyonvarch et Le Diraison firent édifier, à la sortie du bourg vers le sud, une fontaine de saint André. Seule de son espèce, elle regroupe, dans une enceinte murée et dallée, deux bassins carrés, à ciel ouvert, de part et d'autre d'un pilier surmonté de la croix.

Chapelle de Locmaria

Son histoire

Le site de la chapelle révèle une occupation antique: on y trouve de la brique romaine. Le nom de Locmaria remonte au XI^e ou XII^e siècle mais, à la fin du XVII^e siècle, la chapelle portait le titre de Notre-Dame de Miséricorde ou Notre-Dame de Pitié. Elle passait parfois pour être le siège d'un prieuré, en raison de l'importance de sa dotation et du fait qu'elle levait une dîme d'abord à la 11^e puis à la 16^e gerbe. Parmi ses dépendances se trouvait dans le village une grande maison avec jardin clos de murs, dénommée l'Hôpital.

Vers le milieu du XIV^e siècle, on y inhuma le corps de Pierre de Broérec et elle semble être devenue, dès lors, une chapelle seigneuriale relevant du manoir voisin. Celui-ci passa des Broérec aux Lesnerac qui le possédèrent, au XV^e siècle, puis aux Trévégat, à la suite du mariage de Jeanne de Lesnerac avec Jacques de Trévégat. Cette famille le conserva jusqu'en 1738 où il fut vendu à demoiselle Perrine Eudo.

Au XVIII^e siècle, le pardon se célébrait le lundi de la Pentecôte et, au voisinage de la chapelle, se tenaient deux foires, l'une la veille de la Pentecôte, l'autre la veille de la Visitation.

Au lendemain de la Révolution, le manoir appartenait à la famille de Lannidy et le statut de la chapelle était mal défini. Elle ne figure pas parmi les édifices du culte dans l'état du 25 pluviôse an 10. Le cadastre de 1811 l'attribue aux Lannidy; celui de 1845 en fait un bien communal. Pareille situation ne pouvait qu'engendrer des contestations. Le recteur Le Thiec la revendiquait comme appartenant à la fabrique et, sur le refus du propriétaire de l'époque de le reconnaître, il en retira le mobilier et notamment la statue de Notre-Dame de Pitié, et cessa d'assurer la messe du pardon. Les choses ne s'arrangèrent qu'en 1864, quand il fut établi que c'était un bien privé. Lorsque le domaine fut divisé et vendu, la chapelle se trouva englobée dans le lot de M. Corlobé.

Ces incertitudes et ces querelles n'avaient pas favorisé son entretien. Déjà, en 1830, on avait dû l'amputer de tout son chancel, avec un chœur,

semble-t-il en hémicycle. La nef continua de se dégrader et, vers 1960, elle était au bord de la ruine totale et définitive. M^e Claude Dervenn s'en inquiéta: « Actuellement la voûte s'écaille et s'effondre, la toiture menace de s'écrouler. Tout apparaît abandonné à une vétusté dont nul ne se préoccupe ». L'Association Breiz-Santel entreprit de la restaurer. Mais, faute de moyens, dut se borner à décaper les murs et à couvrir la chapelle d'une toiture provisoire. Il a fallu que le quartier s'y emploie, ce qu'il continue de faire grâce à la fête qu'il organise, le jour du pardon, transféré au deuxième dimanche de septembre.

La chapelle restaurée

La chapelle actuelle n'est donc que l'ancienne nef restaurée, puisque le chœur a été rasé. N'en déplaise à l'abbé Collet, qui estimait que « son aspect architectural n'offrait rien de sensationnel », elle a été inscrite, en 1927, à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

De forme rectangulaire, elle abrite sous son ample toiture un triple vaisseau. L'actuel pignon oriental n'est autre que l'ancien mur-diaphragme qui séparait la nef du chancel et il porte encore le clocher à double baie cintrée. Les arcades en cintre brisé qui établissaient la communication avec le sanctuaire et sans doute avec des chapelles latérales, demeurent bien visibles tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

A l'autre extrémité, le pignon d'origine est consolidé par des contreforts terminés en talus. Un avant-corps à bâtière débordé sur la façade et contient le portail à triple voussure. La face inférieure des rampants triangulaires est sculptée de motifs variés. Plus haut, un oculus ovale, sans doute plus tardif, apporte un peu de lumière à la nef centrale. Deux fenêtres passantes, en arc brisé chevauchant le toit. La porte du midi est percée en simple rectangle.



PLOEMEL - Chapelle de Locmaria
L'intérieur avant restauration
(cliché Arch. Dep. Morbihan)

La nef centrale communique avec ses bas-côtés par quatre grandes arcades en cintre brisé dont le double rouleau épannelé se continue dans les piedroits sans aucune imposte, ce qui donne à cet intérieur un aspect assez original. L'autel de bois, rectangulaire adossé au mur porte sur son tabernacle une Vierge à l'Enfant. Deux autels de pierre terminent les collatéraux et un troisième a été avancé jusqu'au bord de la dalle funéraire de Pierre de Broerec.

Le tombeau de Pierre de Broerec

Pour l'identifier, il n'est que de lire l'inscription qui cerne la pierre tombale et dont nous modernisons l'orthographe: «*Ci-gît, Pierre, fils d'Alain de Broerec, dont Dieu ait l'âme, qui trépassa à Saumur, le jeudi avant la Saint-Martin d'hiver, en venant de la guerre d'entre le roi de France et le roi d'Angleterre, et fut l'ost (armée) de France au pont d'Avandin et l'ost d'Angleterre devant Tournai. Et le fit Alix, sa femme et Guillaume, son frère, apporter, l'an 1340*».

On considère que la famille de Broerec était un rameau de Bretagne: elle portait «*d'hermines au filet engreslé de gueules en bande*». Pierre de Broerec faisait partie de cette armée bretonne que le duc Jean III, à l'appel de Philippe VI de Valois, conduisit en Flandre où les troupes d'Édouard III d'Angleterre assiégeaient la ville de Tournai. Les Anglo-Flamands furent contraints de lever le camp et une trêve fut conclue, le 24 septembre 1340. Le contingent ducal regagna la Bretagne et c'est pendant ce retour que Pierre de Broerec mourut, à Saumur, au mois de novembre. Sa femme Alix et son frère Guillaume firent rapatrier son corps qui fut inhumé dans la chapelle de Locmaria.

Le caveau seigneurial se trouvait sous le sanctuaire et, pour le signaler, ils firent sculpter une pierre tombale incorporée au pavé du chœur, comme c'était alors l'usage. Avec la démolition de la partie haute de la chapelle, ce monument se trouvait à l'air libre et l'on décida de le transporter dans la nef. Malheureusement, on ne prit pas le soin de le protéger et depuis, il a encore subi de regrettables dégradations.

C'est une dalle de calcaire dur, longue de trois mètres et large d'un mètre cinquante. Elle est gravée sur toute sa surface de dessins en creux qui devaient être primitivement garnis d'une matière colorée. Un relevé minutieux en a été fait d'après un calque et reproduit dans l'Album de Cayot-Delandre, (planche 14). Pierre de Broerec y est représenté en chevalier, les mains jointes, l'épée et l'écu au côté. Sa tête repose sur un coussin et ses pieds sur un lévrier, symbole de fidélité. Son portrait s'inscrit dans le cadre d'une arcade flamboyante à gable feuillagé, flanquée de deux larges pilastres couronnés de pinacles. Sur ces pilastres figurent huit personnages dans l'attitude du recueillement et de la douleur. Ils sont accompagnés de



Dalle Tumulaire de Pierre de Broerec (XIV^e)

blasons qui devraient permettre de les identifier quand ils ne sont pas trop abîmés par les graffiti. Il est possible que celui du bas à gauche soit d'Alix car son écu à la croix alésée se trouve associé à celui de Broerec. Tout au sommet deux anges balancent des encensoirs.

Cette dalle a été classée monument historique en 1938. Elle est la richesse tout-à-fait exceptionnelle de cette chapelle qui lui est contemporaine sinon plus ancienne encore.

Chapelle Saint-Cado

Saint Cado est très honoré dans le pays de Belz. Outre sa chapelle de la rivière d'Étel, surnommée « *Cado er mor* », Saint-Cado de la mer, il avait une autre à proximité d'Auray : « *Cado er Reclus* », Saint-Cado du Reclus, et une troisième qualifiée, au XVIII^e siècle de « *Cado Rohello* », Saint-Cado des rochers. On la disait aussi « *mammen deur* », source d'eau, peut-être en raison de la fontaine qui se situe dans son voisinage immédiat.



PLOEMEL - La chapelle Saint-Cado et sa fontaine

De toutes les chapelles de Ploemel, c'est la plus petite, la plus humble, la plus simple mais sans doute la plus recueillie. Son appareil de granit lui donne un bel aspect. La façade occidentale, aveugle, est surmontée d'un clocheton à baie cintrée dominé par la croix et un escalier aux degrés bien accusés, donne un accès direct à la cloche. Sous la toiture court un larmier mouluré d'un cavet. Les baies qui trouent la longère méridionale sont des plus variées : une minuscule fenêtre rectangulaire, une porte en anse de panier moulurée dans son arc et chanfreinée le long des piedsroits, un oculus et encore une petite fenêtre cintrée. Au linteau de la porte, on lit la date de 1819 qui ne peut être que celle d'une restauration car son style accuse l'extrême fin du XVI^e siècle. La fenêtre du chevet, en arc brisé, qui avait été murée en 1930, vient d'être rétablie et, si elle a souffert un peu dans sa ligne, elle a retrouvé le remplage fleurdelisé qui

la garnissait. Au nord s'ouvre une porte en plein cintre.

A la faveur d'une récente restauration, la chapelle de Saint-Cado s'est fait un intérieur très coquet : sol dallé, murs blanchis, sauf au chevet où la pierre demeure apparente, lambris peint en bleu clair au-dessus des vieilles poutres à têtes de crocodiles, vitrail de saint Cado dans la fenêtre axiale. L'ancien autel de pierre reste adossé au mur, dégagé de tout ornement. Sur la face antérieure se détachent deux blasons martelés, mais sur l'un d'eux on devine le cerf passant qui doit être de Chohan de Coëtcandec. La croix dorée, qui le surmonte, vient de Notre-Dame de Recouvrance. Elle imite, à la perfection, dans le bois, les croix de fonte de ce type.

Aux places d'honneur figurent les statues malheureusement en plâtre de saint Cado et de sainte Hélène, toutes deux offertes par le recteur de Plouharnel, Terrien : la première, en 1880, en ex-voto de la guérison de sa surdité. On a cependant conservé quelques éléments de l'ancienne statue : un Père Éternel, en majesté, qui faisait sans doute partie d'une Trinité du XVI^e siècle, un évêque mutilé de toute la partie inférieure de son corps, qui pouvait être saint Cado, un Crucifix aux bras horizontaux et aux jambes raides, le visage impassible.

La fontaine revêt la même simplicité que la chapelle : un muret en arrière et deux piles quadrangulaires en avant supportent une plateforme sur laquelle se dresse une pyramide cantonnée de petits pinacles à boule. L'eau s'écoule dans un bassin terminé en hémicycle au bord duquel se trouve plantée une stèle antique.

Le pardon remplit la chapelle, chaque troisième dimanche de septembre.



PLOEMEL
Chapelle Saint-Cado
Statue du Père Éternel



PLOEMEL - Chapelle Saint-Laurent

Chapelle Saint-Laurent

La chapelle Saint-Laurent est assez typique des grandes et belles chapelles édifiées dans le diocèse de Vannes au cours de la première moitié du XVI^e siècle. Elle en a tous les caractères: plan rectangulaire, appareil régulier de granit, contreforts d'angle lestés de pinacles fleuris, banc mural accompagné d'une bande moulurée, portes en anse de panier et fenêtres en arc brisé.

La façade occidentale n'est percée que d'une modeste porte en anse de panier très aplatie. La souche carrée du clocheton déborde sur le pignon et lui donne une allure assez trapue. Au-dessus de la corniche, de petits contreforts d'angle raidissent la maçonnerie de chaque côté des baies en anse de panier et une courte pyramide coiffe l'ensemble. A la fin du siècle dernier, la cloche datait de 1686 et portait le nom de Pierre Veneri, recteur de «Plemer» et du procureur Louis Le Port.

Le véritable portail se trouve au midi, sous forme d'une large baie en anse de panier moulurée de gorges profondes. Elle est accompagnée de pilastres aux pinacles mutilés et d'une accolade végétale. Dans l'écoinçon, un écu est devenu illisible.

De part et d'autre s'ouvrent deux fenêtres en arc brisé, celle de gauche, plus petite, à meneau central et trilobe, au sommet, peut-être ajoutée, celle de droite ourlée d'un tore et garnie d'une fleur de lys. Un oculus ajoute à l'éclairage du chœur. Sur le larmier de la longère méridionale se détachent quelques motifs, notamment des animaux.

Bien cadré par ses contreforts à pinacle, le pignon du chevet porte des crochets sur ses rampants. Bien que murée, la grande fenêtre en tiers-point laisse apercevoir l'accolade fleurie qui la surmonte. De même, on a bouché la porte rectangulaire de la longère nord.

Le volume intérieur s'est trouvé modifié par l'introduction d'un plafond plat qui masque ce qui peut rester du lambris placé en 1777 du temps de «Monsieur Barrez, (Barré) recteur de Plumel». Les murs sont blanchis à la chaux et le sol dallé.

Une jolie balustrade de bois sépare de la nef le chœur surélevé de deux degrés. Appuyé au mur de chevet, l'autel se compose d'une table de granit posée sur un massif appareillé et mouluré à la base. Sur la corniche saillante ont été sculptés trois écus vierges ou martelés. Le retable de l'autel n'est fait que d'un simple panneau de bois rectangulaire. Au-dessus se voyait un tableau de la Crucifixion peint, en 1825, par un nommé Brébant. Il a été remplacé, en 1927, par une image sur papier du Christ-Roi.

A gauche, a pris place une statue de plâtre de la Vierge à l'Enfant et le saint Laurent, en bois, a été transporté de l'autre côté. Sous l'oculus, une grande crédence en anse de panier s'orne de pilastres à pinacles et de l'accolade caractéristique de l'époque.

Sous la fenêtre voisine, une autre crédence, plus simple, rappelle la présence en cette place, d'un ancien autel, peut-être celui qui se trouve maintenant dans la nef, du côté nord. Celui-ci est décoré d'un modeste lambris de bois avec un tableau de saint Laurent en diacre, portant une palme et tenant le gril de son martyr.

A côté du bénitier de granit semi-circulaire se voit encore un authentique «tronc» de bois. Naguère, la chapelle conservait aussi une roue à gretots qui servait de clochette pendant la messe.

Le pardon de saint Laurent, qui se célébrait, autrefois, le 2^{ème} dimanche de juillet, a été transféré au 2^{ème} dimanche d'août. On y porte en procession une relique contenue dans un bras et on invoque saint Laurent contre les rhumatismes. Sa chapelle très fréquentée recevait à cette occasion des ex-voto de cire et des offrandes en nature et notamment du chanvre.

La fontaine, datée de 1781, construite au-dessus du bassin carré, se termine en forme de pyramide.



PLOEMEL - Chapelle Saint-Laurent
L'autel de la nef et son retable

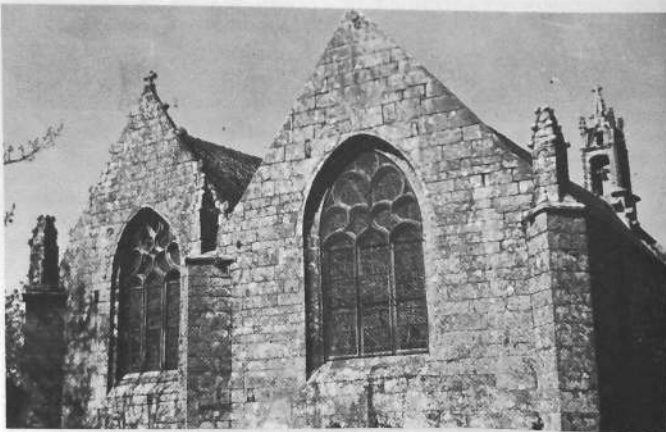
Chapelle Saint-Méen

Son histoire

La chapelle Saint-Méen a été attribuée aux Templiers mais sans aucune preuve, peut-être parce qu'on l'a décrite avec un plan en « gamma ». En réalité, il s'agit de deux chapelles accolées, chacune pourvue de sa toiture à double versant. Les pignons de l'est s'alignent mais celle du midi est plus courte que l'autre. Toutes deux sont cependant sensiblement de la même époque.

La chapelle principale est dédiée à saint Méen, fondateur du monastère de Gaël (I.-et-V.) où il serait mort, en 617. L'autre a connu plusieurs titulaires. On y honorait, en 1679, saint Théodoric, dont la spécialité était de guérir les enfants rachitiques. On y invoquait aussi saint Fiacre, et sainte Anne. La maîtresse-vitre actuelle représente la Vierge de l'Assomption avec le titre de Notre-Dame de Grâce.

On a hésité longtemps sur la personnalité des seigneurs fondateurs. On avançait le nom des Goyon de Kercadio, en Erdeven, ou des Chatillon qui les y ont précédés. Mais le blason qui revient le plus souvent, et notamment dans le vitrail du XVI^e siècle, doit être attribué aux de Larlan, seigneurs de Coëquintin en Ploemel, qui portaient « d'argent à la croix de sable chargée de neuf mâcles d'argent ».



PLOEMEL - Chapelle Saint-Méen - Le double chevet (cliché Gilliouard)

Sous la Révolution, les terres et la tenue de Saint-Méen furent vendues comme biens nationaux. Lors de la restauration du culte, la paroisse se ressaisit de la chapelle et de la fontaine et la fabrique en conserva pacifiquement la jouissance jusqu'en 1876. Le comte de Rougé contesta cette propriété et ses prétentions furent reprises, en 1898, par le nouvel acquéreur. Le conflit ne prit fin qu'en 1900, peu avant que la loi de Séparation ne fit de la commune le propriétaire légal de tous les édifices religieux de la paroisse.

En 1838, il avait fallu démonter le clocheton frappé par la foudre et, de cette époque, date sans doute le massif qui le supporte, à l'intérieur de la chapelle. C'est alors aussi que disparut le jubé, que l'on disait magnifique, sous prétexte qu'il encombrait la nef. Le vitrail de la Crucifixion, restauré, en 1902, par Laumonnier de Vannes, a été classé monument historique et la double chapelle inscrite à l'Inventaire supplémentaire, en 1925. C'est, en effet, un bel édifice du XVI^e siècle, tout entier, en pierre de taille. Il fait, en ce moment, l'objet d'une importante restauration car il a beaucoup souffert de l'humidité des lieux.

Les deux corps d'architecture

La chapelle du nord semble antérieure à celle du midi. Elle possède, à son chevet, deux contreforts d'angle tandis que sa voisine n'en a qu'un seul, au sud. Les rampants de son pignon sont lisses, au lieu que dans l'autre, ils sont garnis de crochets. Les deux fenêtres dessinent un arc brisé mais l'ébrasement, concave dans le premier, est mouluré en talon dans l'autre. En revanche, les remplages, à formes cintrées et flammes sans redents se ressemblent.

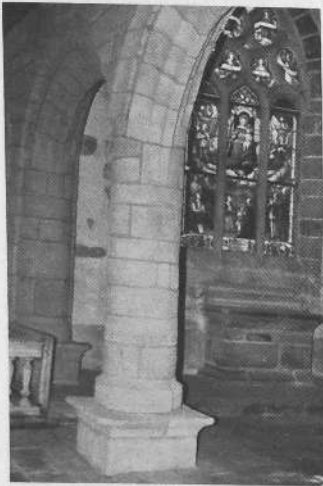
La longère de la chapelle méridionale est percée, en son milieu, d'une fenêtre en plein cintre et, dans sa façade occidentale, s'ouvre une porte en anse de panier.

L'autre la déborde largement, faisant place à une porte en anse de panier qui a été murée et à une grande fenêtre, en arc légèrement brisé et largement ébrasée. Semblable fenêtre se retrouve du côté nord, où l'on pénètre dans la chapelle par une porte en anse de panier, creusée de deux gorges, le long de l'arc, et épannelée sur les piedroits.

Une autre porte, de même forme, mais plus sobre, s'ouvre dans l'austère façade occidentale. Un escalier sur le rampant nord du pignon conduit à l'élégant clocheton. La chambre des cloches, établie sur une souche carrée à corniche est percée de baies en anse de panier et épaulée de contreforts d'angle. Les pinacles supérieurs se relient par de petits arcs-boutants à la flèche, cantonnée de baies à pignons et garnies de crochets sur ses arêtes jusqu'à la croix terminale.

Le double vaisseau

Les deux chapelles communiquent intérieurement par une double arcade en plein cintre, moulurée de trois gorges peu profondes. Les arcs reposent, par pénétration directe, sur une colonne centrale et sur deux autres engagées dans les murs, toutes trois dotées, à la base, d'un banc de pierre très saillant. Le sol est dallé et la voûte peinte d'un ciel étoilé; les entrants sont sculptés de gueules de crocodiles et les murs blanchis.



PLOEMEL - Chapelle Saint-Méen
Les arcades intérieures

De part et d'autre de la fenêtre, les grandes statues de saint Mene (prononciation bretonne de saint Méen) et de sainte Anne datent de 1844. La poutre sculptée qui achève de pourrir, au bas de la balustrade, provient de l'ancien jubé.

Dans la nef, deux petites crédences, l'une en accolade, l'autre en anse de panier témoignent de l'existence d'anciens autels. Un bénitier circulaire attend les fidèles qui entrent dans la chapelle.

Tout comme la première, la chapelle du midi possède un grand autel de pierre. La verrière a été entièrement renouvelée par Laumonier, en 1903. Il y a représenté la Vierge en majesté entre deux anges et introduit

une note locale dans le décor, avec les fidèles qui implorent et les images de la chapelle et de la fontaine. Les statues de plâtre de saint Hervé et de saint François d'Assise sont placées la première, dans une fausse niche à décor Renaissance, la seconde sur un socle du même style. L'ancien banc seigneurial a trouvé refuge dans cette chapelle mais il ne reste plus trace ni de saint Théodore, ni de saint Fiacre. La statue de Notre-Dame de Grâce a été transportée dans la chapelle de Recouvrance.

La dévotion à Saint-Méen

Contemporaine de la chapelle, frappée, comme elle, aux armes des Larlan, la fontaine située dans la prairie voisine revêt un aspect monumental. C'est la plus ancienne et la plus belle de tout le doyenné. Le bassin s'enfonce, sous une arche cintrée, dominé par une niche ornée. Une accolade feuillagée et fleuronée occupe le triangle formé par les deux versants de la bâtière. Des contreforts décorent plus qu'ils ne consolident le massif en bel appareil. Au dos, une seconde niche à pilastres et accolade témoigne de la double dédicace de la chapelle mais, hélas! les statuette ont disparu.

L'eau de cette fontaine était réputée guérir certaines maladies de la peau, mauvaise gale ou lèpre, que l'on appelait «mal de Saint-Méen». On y conduisait aussi les enfants rachitiques.

A la procession du pardon, le deuxième dimanche d'octobre, on portait autrefois un petit reliquaire de bois doré qui n'est pas sans intérêt. Il a la forme d'un couronnement de tabernacle, avec sa face à trois pans délimités par des balustres, ses ailerons latéraux à feuillage très gras, son dôme à écailles entouré et sommé de pots à feu. La largeur, 0,53 m, égale sa hauteur. La monstrance occupe tout le corps central tandis que dans les compartiments latéraux, on voit, sous verre, une image, décorée de papiers roulés («paperoles»).



PLOEMEL - Chapelle Saint-Méen
Vitrail de chevet (XV^e s.) - Détail

Au-dessus de la relique s'affiche un blason parti de Larlan et de Talhouet. Julien de Larlan, conseiller au Parlement de Bretagne en 1648, président des enquêtes en 1655, avait hérité de Kercadio — Coetquintin, dont dépendait la chapelle de Saint-Méen et épousé, en 1650, à Erdeven Demoiselle Louise de Talhouet de Kéravéon. Ils n'eurent pas d'enfant. Louise mourut en 1687, à Vannes, et fut inhumée à Erdeven. Julien de Larlan lui survécut jusqu'en 1703. Ils furent certainement les donateurs du reliquaire mais l'actuelle monstrance semble y avoir été introduite plus tardivement.

Chapelles disparues

Ploemel comptait encore plusieurs autres chapelles, tombées en ruine, et dont les pierres ont été utilisées pour la reconstruction de l'église.

Au village de *Kergal*, il y avait une chapelle dédiée à *saint Goal*, dont on montre l'emplacement à l'entrée du village. Elle était ancienne puisque la statue de son titulaire, maintenant à l'église paroissiale, date de 1575. En 1730, le prêtre Julien Hervé fonda une rente pour son entretien et la célébration d'une messe, le jour du pardon. En 1742, elle reçut une cloche neuve qui fut bénite, le 18 juin. Négligée pendant la Révolution, elle ne fut pas restaurée. Sa fontaine a souffert du même abandon et seule la rappelle une vieille croix monolithique incorporée au muret d'un courtil.

On dit qu'il existait aussi, au village de *Trélusson*, une chapelle de *Saint-Hervé*, bâtie dans le « champ de Dom Ichan ». Elle subit le même sort que la précédente au cours et au lendemain de la Révolution. La statue et le culte de saint Hervé furent transférés à la chapelle Saint-Méen. Une pierre, datée de 1641, dans un hangar du village pourrait provenir de l'édifice disparu.

Debout sur tertre, au cœur du village de Locmiquel, une croix de pierre, aux bras très courts, garde le souvenir de la chapelle de *Saint-Michel*. D'après l'abbé Collet, c'était une chapelle gothique mais ses origines remontent jusqu'au Moyen Âge. Un mariage y fut célébré en 1680.

La chapelle de la *Madeleine* a été démolie en 1769. Elle était située à bonne distance du bourg, dans une zone de landes que traverse la route actuelle d'Auray à Belz, où se dressait encore naguère la croix de Coët-Doré datée de 1751. C'était la chapelle des cordiers et elle a disparu avec eux, mais les dénominations cadastrales : « *park er gorderi* (le champ de la corderie), « *praden, flouren, liorh caqueu* (le pré, la prairie, le courtil des cacous) marquent l'emplacement de l'ancien village des cordiers.

La chapelle *Saint-Martin*, au village de *Kerbrezel*, depuis longtemps détruite, n'était sans doute que la chapelle domestique du manoir de ce nom. De même, au début de ce siècle, on voyait encore, à *Kergo*, entre le manoir et le jardin, une chapelle que la tradition locale connaît sous le nom de « *Chapel Santez Anna* ».

Les croix de Ploemel

L'abbé Le Tallec a reconnu, sur le territoire de la paroisse de Ploemel, dix-neuf croix de tous âges et de toutes formes. Nous en avons signalé quelques-unes, au passage.

La croix du cimetière, au fût très élancé, présente d'un côté le Crucifix accompagné de deux anges et de l'autre, une Pietà où deux anges encore soutiennent la tête et les pieds du Christ. Sur les côtés se voient deux écus, celui du nord sculpté du cerf passant.



PLOEMEL - La croix de Locmiquel
(cf. Arch. Dep. Morbihan)

La croix de *Kermarquer* a été inscrite, en 1974, à l'Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Elle comporte un perron de quatre degrés, un soubassement en maçonnerie, un socle polygonal, un fût en deux éléments et la traverse avec le Christ et au dos une Pietà. Au bas, un prêtre tient en mains un calice faisant ainsi le lien entre l'Eucharistie et le Sacrifice de la Croix.

La plus intéressante est celle qui se trouvait autrefois à *Mané-Blei*, non loin de la chapelle de *Locmaria*. Elle se compose de deux éléments que l'on serait tenté de croire étrangers l'un à l'autre si l'inscription gravée sur le fût ne commençait déjà sur le croisillon. Celui-ci est formé de quatre arcs-de-cercle qui s'adossent, laissant entre eux place à une cavité en forme de losange. Monsieur Marsille la date du XV^e siècle mais les caractères de l'inscription où l'on a cru pouvoir lire « *Crux Linerii fil...* » n'ont rien de gothique. Le problème demeure entier.

Elle se trouve actuellement intégrée au complexe de la grotte de Notre-Dame de Lourdes édifié en 1924 par le recteur Le Franc. On y trouve des pierres curieuses, des stèles taillées, des croix, une belle cuve baptismale, sur un monticule qui se présente comme un raccourci désordonné de la piété ploemeloise.

Bibliographie

COLLET — Histoire ecclésiastique et archéologique de la paroisse de Ploemel. Vannes, 1887, 46 p.

LE TALLEC (Abbé F.) — Petite histoire de la paroisse de Ploemel, dans le Bulletin paroissial de 1967 à 1975.



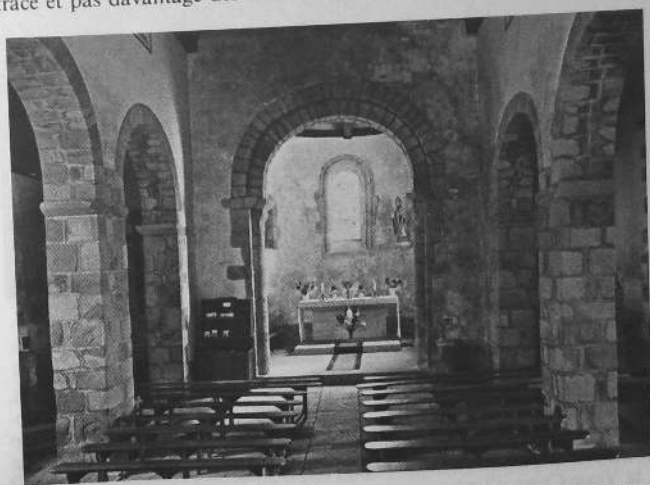
PLOEMEL — Le reliquaire de Saint-Méen (XVII^e s.) (cliché Arch. Dep. Morbihan)

L'art religieux au Pays de Belz

Notre pèlerinage d'église en église, de chapelle en chapelle nous a amenés à découvrir les diverses manifestations de l'art religieux depuis l'arrivée des Bretons. Sur cette terre, sanctifiée par les moines Cado et Goal, demeurent quelques témoignages très anciens. Si les pierres taillées, que l'on rencontre un peu partout, remontent, comme on le croit généralement, à des sépultures païennes du temps des Gaulois, certaines d'entre elles sont été christianisées ou même édifiées par les chrétiens: la stèle de Locoal ornée d'une belle croix pattée, celle de Pen-er-Pont, qui porte le nom de Prostlon, l'autre aussi, sans doute, qui se dresse à l'entrée de la presqu'île du Plec.

L'architecture religieuse

Les premières églises ont du être construites en bois et il n'en reste pas trace et pas davantage des édifices en pierre qui leur ont succédé.



BELZ — Chapelle de Saint-Cado. — Le chœur et les arcades du XI^e s. (Photo Jos Le Doaré)

Avec la restauration religieuse qui suivit les invasions normandes et fut amplifiée par la réforme grégorienne, la Bretagne se couvrit d'églises romanes. Dans le doyenné de Belz, il nous reste de cette époque un bon exemple avec la chapelle Saint-Cado, sa triple nef, son abside semi-circulaire, son arc triomphal et ses chapiteaux à volutes. L'église de Locoal a été trop mutilée et trop remaniée pour qu'on puisse y reconnaître des éléments originels.

La chapelle Notre-Dame de Pitié de Ploemel conserve le même plan à trois nefs mais, ici, les arcades à double rouleau se brisent et nous ne savons pas quel était le dessin du chœur. Le clocher-peigne avec ses deux baies et l'avant-corps de la façade occidentale obligent à lui attribuer une certaine ancienneté.



PLOEMEL - Chapelle Saint-Laurent

Toutes les églises paroissiales de l'âge gothique ont été reconstruites. Seule celle de Mendon garde dans son chevet une grande fenêtre flamboyante et, au midi, un porche du XVI^e siècle très orné. Ce siècle brilla, en effet, pour son architecture religieuse avec la belle série des chapelles de Ploemel: Saint-Laurent, Saint-Méen, Notre-Dame de Recouvrance (1560) et la Vraie-Croix d'Erdeven.

Déjà sensible au croisillon nord de l'église de Mendon, l'influence de la Renaissance s'affirme à Saint-Sauveur d'Erdeven notamment dans la porte du midi.

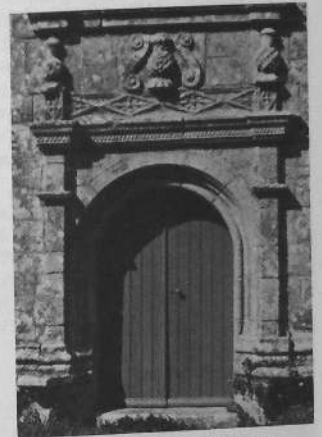
Plus simples, la plupart des chapelles de Mendon ont été construites au XVII^e siècle: Le Moustoir en 1609, Sainte-Marguerite en 1646, Saint Gildas à la même époque. Le clocher d'Erdeven porte la date de 1755 et la chapelle du Menec, à Mendon celle de 1781. Au XIX^e siècle, on continua de bâtir dans le style néo-classique l'église de Ploemel (1835-1847), celle d'Étel et les chapelles de Loperhet à Erdeven et de Kerdonnerh à Belz.

La tour de Mendon, construite en 1875, et l'intérieur de l'église, renouvelé en 1892, s'inspirent du néo-gothique à la mode et c'est dans le même style que sera reconstruite, en 1913-1914, l'église de Belz.

Restaurées, remaniées, transformées, bien des chapelles sont difficiles à classer car elles conservent, peu ou prou, des éléments anciens comme, par exemple, Saint-Germain d'Erdeven.

La sculpture sur pierre

L'art de la sculpture qui, de nos jours, ne trouve plus beaucoup à s'exprimer, occupe une place de choix dans les monuments anciens.



ERDEVEN - Chapelle St-Sauveur
Porte méridionale

Au début, il fait corps avec l'architecture et orne les colonnes, les baies, les clochers, les rampants des pignons, et les larmiers des longères. Saint-Cado n'offre que deux chapiteaux typiques de l'art roman. Les baies du XVI^e siècle se chargent de gorges et de tores, de pilastres et d'accolades feuillagées. Les pointes des pinacles, les arêtes des flèches, les rampants se hérissent de crochets. Les fenêtres se garnissent de réseaux flamboyants. Le porche de Mendon, à lui seul, résume tout ce décor.

Sous l'influence de la Renaissance, les formes se régularisent au remplage des fenêtres et les moulurations s'assouplissent autour des portes jusqu'à s'estomper et disparaître, au XVII^e siècle. L'accolade cède le pas à des frontons triangulaires ou à des entablements comme à Saint-Sauveur d'Erdeven.

Le même phénomène s'observe à l'intérieur des édifices. Toutefois les longs autels de pierre, même au XVI^e siècle, n'avaient guère d'autre décor que le tore épais et le cavet qui bordaient la saillie de la table monolithique. A Ploemel s'y ajoutaient des écus seigneuriaux. Les crédences du XVI^e siècle, en anse de panier, parées de pilastres et d'accolades flamboyantes, s'assagirent jusqu'à ne plus présenter que des arêtes chanfreinées. Dans la chapelle méridionale de Saint-Méen de Ploemel, une niche adopte les motifs de la Renaissance

Baptistères et bénitiers, taillés dans le granit, font preuve d'une remarquable sobriété. Les cuves baptismales de forme octogonale reposent sur un support lui-même octogonal qui ne comporte d'ornements que géométriques. La cavité circulaire s'accompagne d'une autre qui se loge dans un angle entre deux pans. De même, les bénitiers pédiculés ou encastrés dans le mur ne sont que de simples cuvettes rectangulaires, rondes ou polygonales. Dans l'église de Belz, ils s'ornent de torsades; à Sainte-Anne de Kerdonnerh, de tores concentriques décroissants; à Locqueltas de Mendon d'un masque.

Il faut mettre à part la dalle sépulcrale de Pierre de Broërec (XIV^e), joyau de la chapelle de Locmaria à Ploemel, mais sans doute étrangère à l'art breton. Le bénitier en marbre polychrome de l'église d'Erdeven (XVIII^e) annonce les baptistères ovales, en marbre gris du XIX^e siècle. Ce dernier matériau faisait aussi la richesse des autels placés, vers le milieu du XIX^e siècle, dans les églises d'Erdeven et d'Étel, et qui ont été, de nos jours, stupidement détruits.



Depuis quelques décennies, le granit retrouve une certaine faveur notamment dans la construction des autels. Malheureusement on les réduit trop souvent à des formes géométriques élémentaires: parallélépipèdes droits ou tables posées sur quatre pieds. A Mendon et à Ploemel, on a cherché à leur donner un peu plus de grâce par le jeu des volumes ou la forme des supports.

BELZ - La fontaine baptismale
(cl. J. Le Pen)

Les retables

Depuis le XVII^e siècle, dans les églises paroissiales et même dans certaines chapelles, des retables majestueux associaient à une structure très architecturée, un tableau peint, un décor baroque et des niches avec statues. Ils avaient entraîné la suppression de la baie axiale et l'ouverture sur les côtés du chœur de fenêtres cintrées. Leur vogue a duré environ deux siècles et ils ont disparu dans le doyenné de Belz. L'unique témoin qui nous reste est le petit retable, autrefois de saint Sébastien, dans l'église de Ploemel. Il est loin d'avoir le faste de celui qu'on voyait, naguère, à Erdeven. Toujours à Ploemel, le retable du maître-autel représente, à son dernier stade, l'évolution de ce somptueux décor.

Plus tardifs, plus modestes, les retables de bois des chapelles ont mieux résisté, au prix, parfois, de restaurations contestables. Celui de la Vraie-Croix d'Erdeven rappelle encore le XVII^e siècle. A la chapelle du Menec en Mendon, il date de 1781 mais il a été vigoureusement repeint, tout comme à Sainte-Marguerite. Saint-Germain d'Erdeven continue, au début du XIX^e siècle, le décor néo-classique, tandis qu'à Saint-Guillaume vers la fin du siècle, on s'est inspiré du néo-gothique.



PLOEMEL - Église Saint-André
Retable du Croisillon nord (1777)

Le mobilier de bois

La tribune du XVI^e siècle, à Saint-Cado de Belz, apparaît comme une unique et heureuse survivance. Le reliquaire doré de Saint-Méen de Ploemel appartient au XVII^e siècle.

Dans le doyenné, le reste du mobilier de bois ne date guère que du XIX^e siècle, encore est-il très menacé: les lambris se disloquent, les stalles ne servent plus, ni la chaire et guère davantage les confessionnaux. Cependant ce sont souvent d'honnêtes œuvres d'artisans, ainsi la chaire d'Erdeven, les stalles de Mendon, la tribune d'Étel. Dans cette dernière église, le mobilier a été entièrement rénové, dans un esprit moderne, en utilisant des bois exotiques.



ERDEVEN
— Église paroissiale, La chaire
(clich. Arch. Dép. Morbihan)

On veille davantage sur les bateaux votifs pendus à la voûte ou posés sur des brancards processionnels car la piété des populations maritimes s'y attache encore.



BELZ — Le bateau votif de Saint-Cado
(clich. Arch. Dep. Morbihan)

La statuaire

La statuaire n'a cessé de proliférer, au cours des siècles, dans nos églises et chapelles, en raison de la multiplicité des dévotions. Périodiquement, elle a subi des coupes sombres, sous l'action du temps et des insectes, de par le vandalisme révolutionnaire, mais aussi sous l'influence des modes successives. Au siècle dernier, on a relégué et démolit les statues de bois jugées d'une facture trop rustique. C'est ainsi qu'au Moustoir de Mendon, plusieurs statues de qualité avaient été remises dans la soupente de la toiture. Plus près de nous, des statues de plâtre ont été sacrifiées pour leur mièvrerie ou en raison de leur trop grand nombre ou, plus simplement encore, elles sont tombées, victimes de leur fragilité. On peut dire que les œuvres qui demeurent sont des rescapées et naturellement les plus nombreuses sont les plus récentes.

Dans le doyenné de Belz, on ne connaît pas d'anciennes statues de granit, comme il s'en trouve parfois ailleurs. Les plus vieilles et les meilleures sont en bois. A Ploemel, le majestueux saint Goal porte la date de 1575 et l'on peut attribuer à la même époque l'émouvante Pietà de Saint-Cado de Belz, la jolie Vierge à l'Enfant du Moustoir de Mendon et même le Père Eternel de Saint-Cado de Ploemel et la Vierge de Loquetlas à Mendon.

Il est plus difficile de dater exactement les productions des XVII^e et XVIII^e siècles car leur facture artisanale leur donne un air de parenté. Certaines restent très rustiques comme le saint Roch de Sainte-Marguerite à Mendon, la Vierge et le saint Goal de Saint-Jean à Locoal. Sont mieux venus le saint Mathurin de Sainte-Marguerite, le saint Gildas et le saint Yves de Loquetlas en Mendon. Le saint Vincent du Moustoir à Mendon accuse le XVIII^e siècle et il faut attribuer à la même époque la Vierge de l'église de Mendon et les statues du retable du Menec, pourquoi pas la grande sainte Brigitte du Plec?

Pendant la première moitié du XIX^e siècle et parfois longtemps après, des artisans locaux ont continué à tailler dans le bois des statues de saints que l'on dédaigne peut-être un peu trop systématiquement. A Saint-Méen de Ploemel, le saint patron de la chapelle, et la sainte Anne de 1844 s'imposent par leurs dimensions et davantage encore le saint Pierre d'Étel qui n'est pas sans mérite. Les Vierges dorées de l'Immaculée-Conception adoptent l'attitude de l'apparition de la Médaille miraculeuse. Jusqu'à la fin du siècle, le sculpteur lorientais Le Brun a fourni des statues de bois, trop proches des plâtres à la mode.

Les crucifix muraux, même maladroits touchent par leur naïveté. C'est le cas notamment de ceux de Sainte-Marguerite de Mendon et de Saint-Clément de Belz.



(clich. Arch. Dep. Morbihan)

MENDON - Chapelle du Moustoir
Statue de saint Vincent Ferrier



PLOEMEL - Église Saint-André
Statue de saint Goul



(clich. Arch. Dep. Morbihan)

MENDON - Chapelle de Locqueltas
Statue de la Vierge à l'Enfant



ETEL
Statue de saint Pierre



(clich. Arch. Dep. Morbihan)

BELZ
La Pietà de Saint-Cado



LOCOAL-MENDON - Chapelle du Moustoir
Statue de la Vierge



(clich. Arch. Dep. Morbihan)

LOCOAL-MENDON
Chapelle Sainte-Marguerite
Statue de saint Roch



(clich. Arch. Dep. Morbihan)

BELZ - Chapelle Ste Anne
Statue de Sainte Anne

Pendant plus d'un demi-siècle, les statues de plâtre, fabriquées en série selon les canons de la plus pure académie, ont régné sans conteste. Depuis le dernier concile, elles sont abandonnées à leur tour et l'on voit émerger des statues de bois exotique, sans polychromie mais encore trop figées, ainsi la sainte Anne d'Étel. On taille même dans le granit des statuettes, comme le saint Goal de Locoal, destinées plutôt aux maisons particulières.

La peinture et le vitrail

Les retables classiques et néo-classiques appelaient, au cœur de leur composition, des tableaux qui, hélas! ont mal résisté à l'humidité du climat et au manque d'entretien. Même ceux du XIX^e siècle ont disparu, comme la Crucifixion de Brébant (1825) à Saint-Laurent de Ploemel et la Résurrection de Pobéguin (1851) dans l'église paroissiale.

Les trois toiles des autels d'Erdeven, devenues sans objet, ont été remises dans la chapelle Saint-Sauveur. Saint-Cado de Belz possédait non seulement un tableau d'autel représentant le martyr du saint mais quatre autres qui commentaient les principaux épisodes de sa vie. Ils se trouvaient dans un tel état de délabrement qu'il a fallu les décrocher.

Ne demeurent en place que quelques œuvres de médiocre valeur, notamment à Mendon: le « Saint-Paul » du retable du Menec, la « Prédication de saint Gildas » à Locqueltas, à Kerdonnerh de Belz, « Sainte Anne enseignant la Vierge ». On garde à Étel une copie de la « Mise au tombeau » de Ribera.

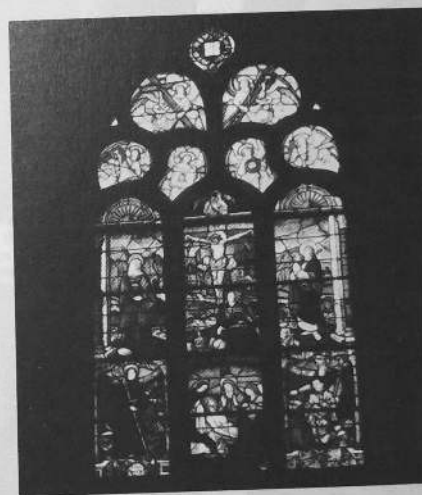
On a rafraîchi récemment le « Baptême du Christ » du petit retable de Ploemel, la « Sainte Madeleine » de Mendon et le « Repentir de saint Pierre » de Saint-Germain d'Erdeven.

L'initiative de faire appel à des peintres contemporains pour remplacer les tableaux disparus, comme à Ploemel, devrait être suivie. Elle donnerait l'occasion aux artistes de s'exprimer dans le domaine religieux. Xavier de Langlais a pu le faire, et d'une manière très ample, à Étel, en peignant la fresque de la « Vierge, Étoile de la mer ».

C'est presque un miracle que la grande verrière du XVI^e siècle, à Saint-Méen de Ploemel, ait pu parvenir jusqu'à nous, grâce à une importante restauration du début de ce siècle. Elle nous fournit un exemple du travail des anciens maîtres-verriers qui savaient si habilement jouer de la lumière et des couleurs, tout en dessinant scènes et personnages.

Après l'éclipse des XVII^e et XVIII^e siècles, l'art du vitrail est revenu en force, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, où l'on s'est attaché beaucoup à peindre des scènes édifiantes. Les ateliers se sont multipliés

dans les grandes villes de France et ont exporté leurs productions. Fournier de Tours a garni les fenêtres de la nef d'Étel (1889) et placé le grand vitrail de l'église de Mendon (1898). Hucher du Mans a complété, en 1891, le vitrage d'Étel. Mais c'est le maître-verrier local Laumonier que l'on rencontre le plus souvent: à Erdeven, dès 1886; à Mendon, en 1899, à Saint-Méen de Ploemel, en 1903, où il avait la redoutable mission de lutter avec l'ancienne verrière; à Notre-Dame de Recouvrance, dans la même paroisse, en 1909, œuvre malheureusement disparue. Il réussissait particulièrement ses bordures stylisées où il utilisait des bleus très profonds.



PLOEMEL - Chapelle Saint-Méen - Le vitrail de 1556 (cliché Arch. Dep. Morbihan)

Au lendemain de la première guerre mondiale, de nouvelles recherches aboutirent à des résultats plus ou moins heureux. Bonneville, à Belz et à Locoal, emploie des couleurs froides pour des personnages tourmentés et des ornements d'inspiration bretonne. Le Bihan-Saluden a réalisé en 1948, pour l'église de Mendon, un vitrail de Sainte-Anne. Van Guy a usé de tons violemment contrastés dans l'église de Ploemel. Beaucoup plus harmonieux, le petit vitrail placé par Hubert de Sainte-Marie dans la fenêtre romane de Saint-Cado de Belz. Il y a place encore, dans diverses églises, pour de nouveaux essais.



LOCOAL-MENDON
Stèle dans le bourg de Locoal



PLOEMEL
La croix de Kergal
(cliché Gillouard)



PLOEMEL - Grotte
de N.-D. de Lourdes
Croix ancienne



PLOEMEL
Croix du cimetière

Croix et fontaines

Croix et fontaines accompagnent souvent les églises et les chapelles et sont, comme elles, objets de dévotion.

Gravées d'abord sur des stèles, les croix s'en dégagent, et prennent leur forme propre. Péniblement à l'origine, avec des bras très courts comme à Kergal en Ploemel, parfois pattés. Puis elles gagnent en régularité au Moustoir de Mendon et en sveltesse à Locmiquel de Ploemel.

Les formes s'affinent pour la croix de la grotte de Lourdes à Mendon faite d'arcs-de-cercle adossés comme celles de Pen-er-Pont à Locoal et de Kervilio à Erdeven dont les extrémités dessinent des lobes. Désormais, elles sont montées sur des soubassements carrés.

Les plus anciennes ne comportent pas de personnages mais parfois de petites croix gravées en creux ou des cupules rappelant les cinq plaies du Christ. Au cimetière de Ploemel et à Kermarquer, elles portent d'un côté le Christ et, au dos, une pietà. Plus tard et jusqu'à nos jours, le Christ figure habituellement mais la plupart du temps traité de manière très fruste. Visiblement nombre de ces croix ont été façonnées par de simples maçons.

Les croix de mission du XIX^e siècle se dressent, très hautes, sur un piédestal en forme d'autel souvent galbé. Elles sont en bois et l'image du Christ est parfois en fonte.

Seul le monument construit sur le placître de Saint-Cado de Belz fait figure de Calvaire par ses dimensions, mais il n'a pas d'autre personnage que le Christ en croix. En réalité, c'est plutôt un podium, avec de larges emmarchements, destiné à la célébration de cérémonies en plein air.

La plus ancienne et la plus belle des fontaines du doyenné se trouve à Saint-Méen de Ploemel. Construite dans la seconde moitié du XVI^e siècle, elle garde les lignes et le décor du gothique finissant avec déjà quelques touches de la Renaissance.



BELZ - Le calvaire de Saint-Cado



PLOEMEL - Fontaine de Saint-Méen
(cliché Gillouard)



MENDON - Fontaine - Notre-Dame
(cliché A.D.M)



ERDEVEN - Fontaine
du bourg



PLOEMEL
Fontaine Saint-André

Au XVII^e siècle, le décor disparaît et le bassin de la fontaine s'abrite sous une arcade cintrée ménagée à l'intérieur d'un massif en appareil terminé par une bâtière. C'est le modèle qu'on voit à Sainte-Marguerite de Mendon et à Locoal, même s'il a subi des restaurations et des remaniements. La fontaine de Saint-Cado de Belz est un peu différente car le couvrement à double pente se chantourne.

Le XVIII^e siècle avait inventé de couvrir la source d'un dôme de quatre pans galbés, soutenu par le mur de fond creusé d'une niche et, en avant, par des colonnes ou des piles carrées. Les fontaines de ce type sont les plus nombreuses car on continua de les construire au début du XIX^e siècle. On les trouve à Notre-Dame de la Clarté de Belz, au bourg d'Erdeven, à Mendon, à Ploemel. A Saint-Laurent de Ploemel, le couronnement prend la forme d'une pyramide régulière. La fontaine des Sept-Saints, très tardive, n'a plus qu'une ouverture rectangulaire sous un toit très bas cantonné de frontons. D'un type tout à fait particulier, la fontaine du bourg de Ploemel associe une croix de pierre à deux bassins carrés à ciel ouvert.

L'eau s'écoule ordinairement à travers un espace dallé et un muret dessine un enclos pour la source sacrée.

Bibliographie

- MARSILLE — Les Menhirs christianisés du Morbihan. Vannes, 1936, 70 p.
 GAUTHIER (J.S.) — Croix et calvaires de Bretagne. P. 1944.
 HALGOUET (H. du) — Contribution à l'Art populaire dans la statuaire. Vannes, 1948, 33 p., XV pl.
 HALGOUET (H. du) — Considérations archéologiques sur les édifices religieux du diocèse de Vannes. Vannes, 1951, 43 p.
 GRAND (R.) — L'Art roman en Bretagne. P. 1958.
 TILLET (L.) — Bretagne romane. Zodiaque, 1982.
 AUDIN — Guide des fontaines guérisseuses du Morbihan. P. 1983.

Un vieil auteur gallois du XII^e siècle écrivait: « Les Bretons ont un plus grand respect qu'aucun autre peuple pour leurs églises, pour leurs moines, les reliques des saints, les crosses des évêques, les cloches, les livres saints et la croix elle-même à laquelle ils vouent un culte. C'est la raison pour laquelle les églises de Galles sont un lieu plus paisible et tranquille ».

Cet amour du patrimoine religieux n'était pas moins grand chez les Bretons d'Armorique et ce qui nous vaut de conserver, au cœur de nos campagnes, tant de monuments du passé. Il nous appartient de les entretenir pieusement et de veiller sur eux.

Dans le doyenné de Belz, on s'y est appliqué depuis quelques années avec beaucoup d'ardeur. L'antique chapelle de Saint-Cado a retrouvé sa dignité d'antan. Toutes les chapelles de Locoal-Mendon ont été restaurées avec goût. Loperhet et Saint-Sauveur d'Erdeven connaissent une nouvelle jeunesse. On prépare la rénovation intérieure de Sainte-Anne de Kerdonnerh et il est question d'entreprendre la remise en état de Notre-Dame de Recouvrance à Ploemel. Les comités de quartier rivalisent de zèle et les municipalités n'hésitent plus à consacrer une partie de leur budget à entretenir les édifices religieux à leur charge. Croix et fontaines sont remises en valeur. C'est tout le passé des paroisses, leur histoire inconnue qui revit.

Dans les campagnes, on se retrouve, on se regroupe, autour des chapelles de quartiers, et ainsi renaît, en nos temps si portés à l'individualisme, quelque chose de ce qui faisait la chaleur humaine des anciennes « frairies » rurales. Peut-être allons-nous de nouveau vers des communautés plus fraternelles.



MENDON - Chapelle du Menec
Angelots

Sources et Bibliographie Générale

Archives départementales du Morbihan:

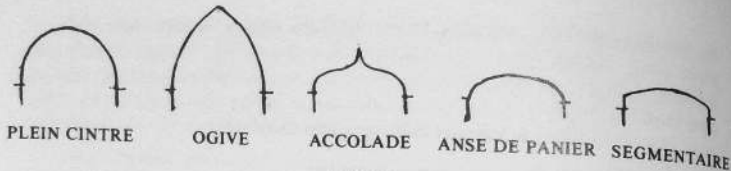
- Série G, 1118 — Pouillé manuscrit de Cillart de Kerampoul.
- Série O. — Travaux communaux (ordre alphabétique des communes).
- Série V —
- XI-V-48 — Halgout (H. du) — Notes archéologiques sur le Morbihan.
- Madec (P.) — Chroniques parues dans la « Liberté du Morbihan » (Fichier « Matières » par commune).
- Plans cadastraux.

Archives particulières:

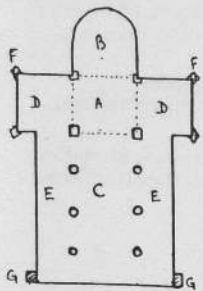
- Visites épiscopales et décanales (XVIII^e siècle).
- Cahiers de paroisse et Bulletins paroissiaux.
- Notes de M. l'abbé Frédéric Le Tallec.

Ouvrages:

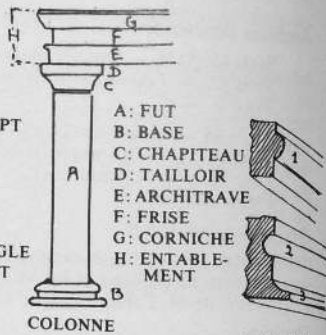
- OGÉE-MARTEVILLE — Dictionnaire historique et géographique de Bretagne. Rennes, 1843, 2 vol.
- CAYOT-DELANDRE — Le Morbihan. Son histoire et ses monuments. Vannes, 1847.
- ROSENZWEIG (L.) — Répertoire archéologique du Morbihan. P, 1863.
- LUCO (Abbé) — Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes. Vannes, 1884.
- LE MENE (Ch.) — Histoire... des paroisses du diocèse de Vannes. Vannes, 1894, 2 vol.
- GUILLOTIN de CORSON (Ch.) — Pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne. Diocèse de Vannes. Rennes, 1898.
- DUHEM (G.) — Les églises de France. Morbihan. P, 1932.
- BUFFET (J.-F.) — En Bretagne Morbihannaise. P, 1947.
- Dictionnaire des églises de France. Bretagne. P, 1968.



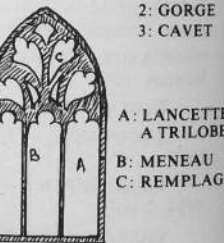
ARCS



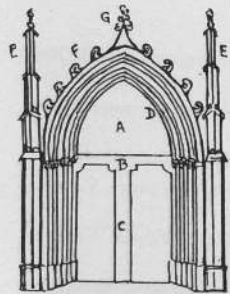
- A: CARRÉ DU TRANSEPT
- B: CHOEUR
- C: NEF
- D: BRAS OU AILE
- E: COLLATÉRAL OU BAS-COTÉ
- F: CONTREFORT D'ANGLE
- G: CONTREFORT DROIT



COLONNE



- A: LANCETTE A TRILOBE
- B: MENEAU
- C: REMPLAGE



- A: TYMPAN
- B: LINTEAU
- C: TRUMEAU
- D: VOUSSURES
- E: PINACLE
- F: CROCHETS
- G: FLEURON

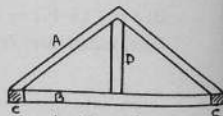


FRONTON TRIANGULAIRE



SYNCOPE ou ROMPU

CHARPENTE



- A: ARBALÉTRIER
- B: ENTRAIT
- C: SABLIERE
- D: POINÇON

Petit vocabulaire des termes techniques

ABSIDE: extrémité de l'église, située normalement à l'est, et fermée par le mur de **chevet** qui peut être en demi-cercle, à plusieurs pans, ou droit (chevet plat).

AILERON: console latérale, souvent terminée en spirale.

AMORTISSEMENT: couronnement d'une construction qui va en s'amenuisant.

APPAREIL: manière dont sont taillées et assemblées les pierres.

ARCADE: élément d'architecture en forme de courbe, qui enjambe un vide. On la dit, selon les cas.

en plein cintre: la courbe dessine un demi-cercle;

en arc brisé: quand elle est formée de deux courbes qui s'opposent;

en anse de panier: la courbe est aplatie;

en accolade: à double courbe et contre-courbe symétriques;

segmentaire: la courbe se réduit à une portion d'arc-de-cercle.

ARCHITRAVE: poutre ou dalle reliant des supports entre eux.

ASTRAGALE: moulure qui couronne le fût d'une colonne.

BALUSTRE: colonnette de support ordinairement pansue. Alignés et réunis par une tablette, ils forment une **balustrade**.

BANDEAU: moulure plate de faible saillie.

BATIÈRE: construction à deux pentes opposées (en forme de bât).

BERCEAU: voûte en demi-cylindre. Lorsque deux quarts de cylindre s'opposent, on a un **berceau brisé**.

CAVET: moulure en creux, profilée en quart de cercle.

CHANCEL: clôture séparant la nef du haut de l'église.

CHANFREIN (ou biseau): section plane obtenue en abattant une arête.

COLLATÉRAL: nef latérale appelée aussi bas-côté.

CONTREFORT: massif de maçonnerie construit en saillie sur le mur pour le renforcer. Il peut être **droit** (perpendiculaire) ou **oblique** (dans les angles).

CORNICHE: mouluration qui couronne le sommet d'une construction.

CREDENCE: cavité ménagée dans un mur, dotée d'une tablette pour recevoir les burettes et souvent d'un évier.

CROISILLON: traverse de la croix. Bras du transept.

DENTICULES: découpures rectangulaires ornant certaines corniches.

DOUBLEAU: arc transversal qui renforce la voûte en doublant son épaisseur.

EBRASEMENT: ouverture oblique d'une baie dans l'épaisseur du mur.

ENGAGÉE (colonne): demi-colonne émergeant d'une maçonnerie.

ENTABLEMENT: ensemble d'éléments horizontaux (architrave, frise et corniche) qui relie entre eux colonnes ou pilastres.

ENTRAIT: poutre transversale qui relie les sablières.

FLEURON: ornement en forme de bourgeon au sommet d'une accolade.

FRONTON: couronnement de forme triangulaire ou curviligne. On le dit **syncopé** quand il s'interrompt dans sa partie supérieure.

GABLE: faux pignon ornemental qui surmonte certaines baies.

GALBÉ (adj.): profilé en courbe et contre-courbe.

GORGE: moulure concave en demi-cercle.

LANTERNE: édicule en forme de tourelle couverte d'un petit dôme.

LARMIER: corniche au sommet du mur qui en écarte l'eau.

LINTEAU: traverse qui forme le haut d'une baie.

LONGÈRE: mur longitudinal d'un édifice. Le **pignon** en est le mur transversal.

MENEAU: montant de pierre qui divise une fenêtre en plusieurs formes ou compartiments.

MODILLON: petite console disposée sous un larmier ou un entablement.

OCULUS: petite baie de forme circulaire.

OGIVE: nervure diagonale, en arc brisé, qui sous-tend la voûte.

PIEDROIT: jambage ou montant vertical.

PILASTRE: élément d'architecture ou de décoration, de section rectangulaire ou polygonale, appliqué sur une surface.

PINACLE: couronnement pyramidal des contreforts ou des pilastres.

POINÇON: élément vertical de la charpente, perpendiculaire à l'entrait.

RAMPANT: bordure inclinée des pignons, des frontons et des gables.

REDENT: découpure qui dessine des lobes à l'intérieur d'un arc ou d'un soufflet.

REPLAGE: garniture de pierre ajourée dans l'arc des baies.

RINCEAU: motif ornemental formé d'une tige qui s'enroule et dont se détachent des rameaux.

SABLIÈRE: pièce de charpente qui repose sur les longères.

SACRAIRE: armoire murale ménagée dans le mur de chevet pour abriter les vases et les livres sacrés.

SOUFFLET: motif du remplage en forme de cœur ou de flamme étirées.

TAILLOIR: tablette de pierre qui surmonte le chapiteau ou fait corps avec lui.

TAMBOUR: élément d'architecture cylindrique ou polygonal servant de soubassement à un dôme ou à une flèche.

TORE: moulure convexe en demi-cercle (boudin) ou en amande.

TRANSEPT: nef transversale perpendiculaire à la nef principale. Leur intersection forme le **carré** du transept.

TRILOBE (ou QUADRILLOBE): découpure en forme de trèfle à trois (ou quatre) feuilles.

TRUMEAU: support qui divise l'ouverture du portail.

TYMPAN: espace compris à l'intérieur du fronton ou entre les arcs d'un portail ou d'une fenêtre.

VOLUTE: enroulement en forme de spirale.

VOUSSURE: nom donné aux arcades, souvent multiples et concentriques, qui couvrent l'embrasure du portail.

Table des matières

Préface	5	Étel	53
Le doyenné de Belz	7	Locoal	59
Les aspects géographiques ...	7	Locoal et son prieuré	59
Un des hauts lieux du mégolithisme	9	L'église de Locoal	61
Les implantations gauloises et gallo-romaine	10	La chapelle Saint-Jean et les croix de Pen-er-Pont ...	66
La christianisation bretonne .	11	Chapelle Sainte-Brigitte au Plec	68
Belz	15	Mendon	71
L'ancienne église	15	L'église Saint-Pierre	71
La chapelle Notre-Dame	17	La chapelle Notre-Dame	71
La chapelle Saint-Cado	22	L'église actuelle	74
La chapelle Notre-Dame de la Clarté à Kernours	30	Chapelle Saint-Vincent- Férier au Moustoir	79
La chapelle Sainte-Anne de Kerdonnerh	32	Chapelle Saint-Gildas à Locqueltas	82
La chapelle Saint-Clément à Kerclément	33	Chapelle du Menec	84
Chapelles disparues et autres monuments religieux	34	Chapelle de la Madeleine à Kerhouarn	85
Erdeven	36	Chapelle Sainte-Marguerite ..	86
L'église Saint-Pierre et Saint-Paul	36	Chapelles disparues	88
Chapelle de la Vraie-Croix ..	41	Ploemel	91
Chapelle Saint-Sauveur	43	L'église Saint-André	92
Chapelle Saint-Germain	45	Chapelle Notre-Dame de Recouvrance	97
Chapelle de Lopérhet	46	Chapelle de Locmaria	98
Chapelle Saint-Guillaume à Lisveur	48	Chapelle Saint-Cado	104
Chapelle des Sept-Saints	49	Chapelle Saint-Laurent	106
Les autres monuments religieux	50	Chapelle Saint-Méen	108
		Chapelles disparues	112
		Les croix de Ploemel	113

L'art religieux au Pays de Belz	115
L'architecture religieuse	115
La sculpture de pierre	117
Les retables	119
La statuaire	121
La peinture et le vitrail	124
Croix et fontaines	127

Sources et Bibliographie	
Générale	131
Petit vocabulaire des termes techniques	133
Table des matières	137

**Avec le concours du
Crédit Agricole du Morbihan**



Le bon sens près de chez vous.